

**CIHM
Microfiche
Series
(Monographs)**

**ICMH
Collection de
microfiches
(monographies)**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1994

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurés et/ou pelliculés

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Pages 125-126, 139-140 sont manquantes.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
				✓							

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

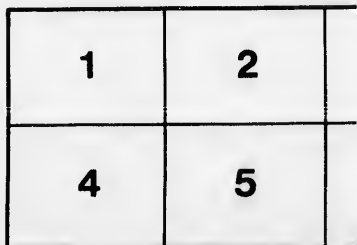
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exer
général

Les in
plus g
de la
confo
filma

Les ex
papier
par le
dernie
d'imp
plat,
origin
premi
d'imp
la der
empr

Un dé
dernie
cas: l
symp

Les c
filmé
Lorsq
repro
de l'a
et de
d'ima
illust

ed thanks

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la
générosité de:

da

Bibliothèque nationale du Canada

quality
egibility
the

Les images suivantes ont été reproduites avec le
plus grand soin, compte tenu de la condition et
de la netteté de l'exemplaire filmé, et en
conformité avec les conditions du contrat de
filmage.

are filmed
ng on
d impres-
te. All
ng on the
mpres-
a printed

Les exemplaires originaux dont la couverture en
papier est imprimée sont filmés en commençant
par le premier plat et en terminant soit par la
dernière page qui comporte une empreinte
d'impression ou d'illustration, soit par le second
plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires
originaux sont filmés en commençant par la
première page qui comporte une empreinte
d'impression ou d'illustration et en terminant par
la dernière page qui comporte une telle
empreinte.

iche
"CON-
END"),

Un des symboles suivants apparaîtra sur la
dernière image de chaque microfiche, selon le
cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le
symbole ∇ signifie "FIN".

nd at
ge to be
med
left to
es as
ate the

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être
filmés à des taux de réduction différents.
Lorsque le document est trop grand pour être
reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir
de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite,
et de haut en bas, en prenant le nombre
d'images nécessaire. Les diagrammes suivants
illustrent la méthode.

	3
--	---

1
2
3

1	2	3
4	5	6

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

16E 3 Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482-0300 - Phone
(716) 288-5989 - Fax

R.

A.

Et de

re

17

tio

pr

na

Par mo

RECIT FIDELE DE MES AVANTURES

*Et des choses que j'ai vues dans les diffé-
rens voyages que j'ai fait depuis l'année
1768 jusqu'à 1775, avec des observa-
tions sur les pays, royaumes, villes,
provinces, lacs, fleuves, rivières,
nations, mœurs & religions.*

Par moi P. FREDERIC DROZ du Locle.

Suo quisque modo scribit.



A A M S T E R D A M.
Aux dépens de l'Auteur.

M. DCC. LXXVI.



AVIS DE L'AUTEUR.

DANS le présent recit, je n'ai observé ni l'emphase, ni les règles du beau stile ou d'une savante érudition, je me suis même éloigné des hiperboles & des exagérations dont les écrivains de nos jours se servent ordinairement pour rendre leurs discours plus intéressans aux lecteurs, mais je me suis contenté de rapporter fidèlement les choses comme elles me sont arrivées : car une histoire ne donne de la satisfaction qu'autant qu'elle est réelle & qu'on a sujet de la croire véritable. Ce que j'ai fait ici n'est pas un ouvrage que j'aie jugé digne d'être exposé aux yeux du public pour le satisfaire par mon élocution, ce n'est donc pas en cette vue que je m'avantage de le lui présenter : car je me suis servi d'une façon de m'exprimer qui est aussi aisée qu'elle m'est naturelle dans mes entretiens familiers avec mes amis : c'est donc à la sollicitation réitérée de ces derniers que j'ai voulu leur donner des marques de ma condescendance, de mon amour & de ma soumission en leur livrant le présent, de même qu'à tous mes Compatriotes qui ont bien voulu s'intéresser de mes nouvelles pendant mon absence, comme à mon arrivée: en ne le faisant pas j'aurois crû ne pas répondre convenablement à leurs bons sentimens. Je ne

do
hip
bab
pas
ici
vol
pre
selo
des
dire
cert
ou e
je m
pas a
fians
ne n
nure
pour
roit
qu'o
roma
J'ai
la têt
jet qu
aisem
ou po
nuian
aux a
égaler
sieurs
on ne
qui pu

UR.
observé ni
u stîle ou
uis même
gérations
se servent
discours
ais je me
ement les
vées : car
tisfaction
on a sujet
ai fait ici
gé digne
c pour le
n'est donc
e de le lui
une façon
ée qu'elle
ens fami-
a sollicita-
j'ai voulu
ondescen-
oumission
ême qu'à
ien voulu
dant mon
n ne le fai-
ndre con-
ens. Je ne

(3)

doute pas qu'il se trouvera quelques jeunes
hipercritiques parmi nous qui ont plus de
babillage que d'expérience, qui ne manqueront
pas de parler en perroquet : je les prévient
ici, ce n'est pas à eux que je dédie ce petit
volume, mais à ceux qui souhaiteront de
prendre connoissance des païs où j'ai été,
selon leur situation actuelle : Voici ce que
des personnes bien sensées pourront me
dire à bon titre; que j'ai dit trop naïvement
certaines choses que j'aurois dû supprimer
ou embellir par une voye emphatique; que
je me suis trop étendu sur certains points &
pas assez sur d'autres qui sont plus intéres-
sants : Il ne seroit pas difficile à une person-
ne moins véridique, d'y donner une tour-
nure ingénieuse, qui dérogeroit à la vérité
pour remédier aux objections qu'on pour-
roit m'opposer : j'excluds donc ici tout ce
qu'on pourroit y suppléer par une methode
romanesque.

J'ai redigé ce petit volume par chapitres à
la tête desquels on trouvera toujours le su-
jet qui y sera contenu afin de trouver plus
aisément l'endroit qu'on désirera de lire,
ou pour passer ceux qui paroistroient en-
nuieux aux uns & qui ne le seroient pas
aux autres. Quoique je n'aye pas observé
également par tout la gravité comme plu-
sieurs de mes lecteurs pourroient l'exiger,
on ne trouvera cependant pas des licences
qui puissent blesser la modestie ou la délica-

teffe d'une ame dévotte. D'ailleurs un homme qui se difpoferoit à voïager pourra tirer des réflexions fur les dangers auxquels on s'expole, en prenant connoiffance ici felon que je l'ai expérimenté affés fouvent, comme on peut fe trouver parmi de mauvaises gens tandis que leur fauffe apparence de probité nous porte à avoir une opinion avantageufe d'eux, quelles ne doivent pas être nos précautions pour éviter des circonftances facheufes dans lesquelles nous pouvons être journallement englobés, avec qu'elle patience nous devons fupporter ce qui s'oppose à nos volontés, quelles font les difficultés qui naiffent ordinairement par le changement de pays, de climats, de loix, de mœurs & de langage: enforte que j'ai lieu d'efperer que ce petit ouvrage ne fera pas tout à fait infructueux à ceux qui daigneront l'honorer de leur présence en y jettant les yeux.

Si quelqu'un trouve en lifant ce livre quelque mot qu'il n'entende point foit en françois en anglois ou appartenant à quelque science il n'aura qu'à passer à la fin où il en trouvera l'explication dans la lifte alphabétique des mots qui y font interprétés. J'ai crû que cela pourroit faire plaisir à Meilleurs les fouscripteurs que je m'intéresse le plus de fatisfaire & de répondre convenablement à ce qu'ils attendent de ma part.

R
 Du
 des
 N
 cien
 té d
 ans
 quit
 pour
 dans
 L
 font
 c'est
 la Fr
 y a u
 fort h
 il y a
 une v
 Delà p
 à Dijo
 est be
 poinç
 portoi
 ge; pas



RECIT FIDELE DE MES AVANTURES.

CHAPITRE I.

Du premier voyage que je fis à Paris, & des villes que j'ai vues en faisant cette route.

M O I Pierre - Frédéric Droz fils de l'ancien Pierre Droz du Locle dans la Souveraineté de Neuchâtel en Suisse, étant âgé de dix-neuf ans quand je suis parti pour aller à Paris ayant quitté mon pais natal le lundi 6 Juin 1768 pour faire mon premier voyage, que j'ai fait dans neuf jours de tems.

Les villes que j'ai trouvé sur cette route, sont Besançon, capitale de la Franche-Comté, c'est une des belles villes de la dépendance de la France, elle est assés grande & marchande; il y a une forte citadelle élevée sur un rocher fort haut, cette ville est sur la riviere du Doux, il y a une garnison; delà je passai à Dôle; c'est une ville étroite mais d'une certaine longueur. Delà passant à Auxone petite ville de guerre: à Dijon capitale du Duché de Bourgogne, elle est belle & grande, c'est là que je fis poser le poinçon du contrôle sur les montres que je portois vendre à Paris dans mon second voyage; passant ensuite à Chatillon, ville médiocre

en toute chose soit pour sa grandeur, comme pour sa beauté, ensuite passant à Bar-sur-Seine, qui est une ville de la Champagne qui n'a rien de remarquable; dans cette ville il s'y fait de la coutellerie; continuant ma route à Troyes capitale de la Champagne assés considerable; passant ensuite à Nogent-sur-Seine, qui n'est qu'une petite ville de peu de conséquence, on y bâtissoit alors un beau pont de pierre; de là je passai à Provins qui est une autre ville, ensuite à Paris qui est situé sur la Seine qui la divise en trois parties principales, comme le faubourg St. Germain étant d'un côté, la partie qu'on nomme la ville qui est de l'autre côté du pont-neuf, la troisieme qui est une isle où est la place Dauphine; cette ville est fort grande puisqu'on compte sept lieues de circonference le long des boulevards: elle a partout de grands & beaux batimens fort élevés arrangés avec ordre & simétrie, les édifices des grands ont de superbes façades où l'on voit de grandes colonnes de pierres des mieux sculptées. Sur le pont-neuf on y voit Henri IV sur un cheval de bronze, ayant une grille de fer tout autour du piédestal, sur ce pont-neuf on y voit que carosses, fiacres de louage & du monde en tout tems.

Le monde y est fort poli, doux & affable, ce sont des gens rusés & remplis de finesse dont ils se servent pour leur avantage & profit; souvent ils vous font accueil & vous en ignorent les causes pendant un certain tems, mais dans la suite vous en savés la raison en l'apprenant

à
au
rie
la p
de
fan
con
des
cha

Des

J
m'é
que
cep
tion
fort

I.

un b
il est
quel

II

pron
de q
vont
trer
ment
en pe

III

mona
ze,
nomb

à vos dépens ; d'ailleurs ils sont fort portés aux nouvelles modes de s'habiller, qu'ils varient en tout-tems ; ils recherchent beaucoup la parure & l'éclat tandis qu'il y en a plusieurs de ceux qui paroissent être florissans , qui sont sans argent. Le commerce de cette ville est très considérable, il y a des marchands orfèvres & des jouailliers qui ont des fonds sur leurs marchandises qui sont de grande valeur.

C H A P I T R E II.

Description des principaux endroits de Paris, Places & Bâtimens que j'y ai vû.

J'AI crû pour satisfaire quelques uns, de m'étendre un peu sur la ville de Paris, quoique ce soit un endroit fort connu de chacun, cependant plusieurs y vont sans faire attention à de certaines choses qu'il y a qui sont fort curieuses & qu'on ne voit pas ailleurs.

I. Le Louvre est un bâtiment fort long, avec un bel ordre d'architecture, mais aujourd'hui il est presque abandonné, c'est la retraite de quelques seigneurs étrangers & autre noblesse.

II. Les Tuilleries c'est une grande & belle promenade avec un château, où les personnes de qualité tout comme le commun peuple vont pour s'y promener, il suffit pour y entrer d'avoir l'épée au côté : il y a pour ornement douze statues en marbre qui imitent en perfection le corps naturel de l'homme.

III. La place de Louis XV où l'on voit ce monarque représenté sur un cheval de bronze, les statues de marbre blanc y sont au nombre de quatorze.

IV. La place Vandôme ou la place de Louis XIV où est sa statué sur un cheval de bronze, élevé sur une grande base de marbre blanc.

V. La place de Victoire où Louis XIV y est encore mais à pied élevé sur un piédestal en marbre où un ange lui pose la guirlande ou couronne de victoire sur la tête ayant quatre nation enchainées sous ses pieds, qui sont quatre hommes d'une taille gigantesque (*) & tout de bronze, où chaque partie du corps y est tirée d'après nature, chaque veine, nerf jointure, trait y sont tirés exactement.

VI. La place Royale, je n'y ai vû qu'une vaste barriere quarrée en gros barreaux de fer & au milieu est Louis XIII sur un cheval de bronze comme les précédens.

VII. Dans le jardin de l'arsenal j'y ai remarqué quatorze mortiers à jeter les bombes d'une grandeur extraordinaire mais fort courts & sept autres longs à peu près comme des canons & ce jardin a plusieurs vastes promenades.

VIII. Dans le jardin du Roi il y a plusieurs sortes d'arbrisseaux, j'y ai même vû des palmiers qui sont chacun dans de grandes boëtes remplies de terre, où il y a aussi de belles hayes droites quarrées & des mieux fournies qui separent les grandes allées, où il a un grand parterre mais négligé par raport aux fleurs qui y sont; entr'autre il y a un cabinet d'histoire naturelle.

(*) Ce mot est expliqué à la fin du livre en son rang alphabétique comme plusieurs autres qui y sont aussi contenus.

Chapitre II.

9

IX. L'hôpital général où j'ai premièrement vû une chambre où il s'y trouve plus de 80 couturieres, une autre remplie de brodeuses de tapisseries à l'aiguille, une autre chambre où sont des femmes & des filles malades, c'est ce qu'on appelle l'infirmerie, deux autres chambres de fileuses de laine à la roué, une autre chambre d'enfans trouvés où sont deux rangées de petits lits pour se coucher, dans un endroit de la cour où il y a plus de 30 ou quarante femmes folles qui demandent de l'argent ou autre chose aux passans. Il y a aussi l'apothicairerie pour ces malades, enfin une cuisine élevée où sont six grandes chaudières quarrées pour cuire soupe & viande pour tout l'hôpital: une de ces chaudières est profonde de manière qu'un homme peut y être caché en y restant de bout; à cause de la profondeur de ces vases l'on fait le feu dessous dans un appartement plus bas.

X. Les Gobelins sont un endroit où l'on fait la tapisserie de toute façon en or & en soye; par l'arrangement des fils ces tapissiers forment toutes sortes de figures des saints & même des animaux qui sont très bien tirés où les ombres y sont observées exactement; au lieu de passer leurs ouvrages de plat comme font les drapiers ils les posent de haut en bas.

XI. Les églises que j'ai vûes sont les Augustins, Nôtre-Dame, où il y a deux tours jointes par le bas, plates au sommet d'où on voit Paris à découvert & plus de trois lieues de campagne à la ronde. L'église St. Sulpis

ce de Louis
al de bron-
arbre blanc.
uis XIV y
un piédestal
uirlande ou
rant quatre
s, qui sont
esque (*)
ie du corps
veine, nerf
ment.

vû qu'une
eaux de fer
un cheval

y ai remar-
mbes d'une
t courts &
des canons
enades.

a plusieurs
vû des pal-
des boêtes
elles hayes
nies qui se-
grand par-
leurs qui y
binet d'his-

en rang alpha-
ssi contenus.

si belle pour sa façade & ses grandes colonnes de pierre. St. André des arts, je ne me rappelle pas d'y avoir vû quelque chose plus qu'à une église ordinaire. Les Invalides sont remarquables par rapport au dôme de son église qui a un magnifique pavé de marbre de toutes sortes de couleurs naturelles avec plusieurs morceaux de marbre joints si exactement ensemble qu'on ne voit pas les jointes, forment toutes sortes de fleurs, de couronnes, de dessins & au milieu il y a une grande étoile colorée, qui peut bien avoir entre quatre-vingts ou cent pieds de circonférence, les rayons se terminent en pointes très fines, tout ce pavé étant si luisant à cause que le marbre est poli, qu'il éblouit la vue si on le regarde long-tems, & autour du grand dôme il y en a quatre autres plus petits qu'on appelle les chapelles; d'ailleurs les colonnes jointes aux murs sont des mieux sculptées, il y en a des rondes comme si elles avoient été tournées, des autres qui sont carrées avec de belles canelures, le haut de chaque dôme sont des voutes d'un rond concave là où l'on voit en peinture toutes sortes de hieroglyphes, en un mot c'est une des plus belles curiosités de cette capitale. St. Eustache, est encore une église fort remarquable pour sa grandeur, elle est au bout de la rue des Prouvaires. St. Roc est aussi une belle église située dans la rue St. Honoré.

XII. Les Quinze-vingts, sont un grand nombre de maisons où il y a une cour au mi-

lieu, y ayant un grand bâtiment joint aux précédens dans lequel on peut faire le circuit dans chaque étage y ayant une allée & à chaque côté une infinité de chambres différentes où sont plusieurs fortes d'artisans à cause que ce quartier est franc, il donne d'un côté sur la rue St. Honoré.

XIII. Les petites maisons qui sont une grande cour où est plantée une pépinière d'ormes pour s'y promener, il y a aussi une infirmerie & des loges avec des grillages de fer pour les insensés.

XIV. L'hôtel de ville est une grande place où il y a le bâtiment où l'on y reçoit les rentes, où les negocians font tirer leurs comptes.

L'hôtel de Soubise c'est une grande cour avec un affés grand bâtiment.

XV. Le Palais royal situé dans la rue St. Honoré ou plutôt celui du Duc d'Orléans, premier Prince du sang Royal; c'est un beau bâtiment qui joint l'opéra, cet édifice avoit brûlé & celui dont je parle aprésent est le nouveau qu'on a rebati depuis peu, puisqu'en mon premier voyage que je fis en cette ville il n'étoit pas encore achevé, mais dans mon quatrième il étoit fini.

XVI. L'Observatoire est un grand édifice au haut duquel on voit Paris à découvert; il y a une ouverture ronde qui se prend au bas en allant jusqu'au haut qui sert aux astronomes à lire dans les astres avec leur telescope. Sous ce bâtiment il y a des caves & chemins souterrains.

rains qui vont quelques lieues sous cette ville, où il n'y a aucune lumière.

CHAPITRE III.

Des environs de Paris, de l'enterrement de la Reine épouse de Louis XV fille de Stanislas roi de Pologne.

I. VOILA ce que je vis dans Paris en ce tems là, d'ici je fus pour aller voir la machine de Marly; elle est à trois lieues de cette capitale, elle est très remarquable par son mécanisme & pour l'industrie avec laquelle elle a été construite, quoique fort laide, elle ne manque pas de passer pour un chef-d'œuvre des plus remarquables que la capacité humaine aye inventé. Premièrement il y a quatorze grandes roues qui tournent à l'eau sur la riviere de la Seine qui font mouvoir vingt perches dont sept montent l'eau de la hauteur de cent cinquante pieds de roi, là où l'eau est reçue dans deux grands réservoirs où elle est repompée de ces creux qui sont dans deux maisons d'où elle remonte encore cent cinquante pieds & la troisième reprise elle monte encore 202 pieds. Quand à sa construction sur la Seine, il y a soixante & douze tuiaux de plomb qui puisent l'eau de la riviere, huit pompes doubles, vingt perches ou chaines comme sus est dit qui sont supportées sur des rangées de colonnes qui balancent & vingt autres chaines qui sont de l'autre bout des dites colonnes, ces chaines ont plus d'un quart de lieue de long, quand l'eau a monté une haute montagne elle monte

fur
ner
Ve
re p
eut
fair
de l
I
pou
vast
ron
de sa
rens
ayan
où il
cade
pou
des a
blabl
bres
II
siden
Fran
fice:
sieurs
soixan
marly
a soi
greno
perfor
n'en p
vués c

sur trente-six arcades fort élevées afin d'y donner le niveau & la pente pour être conduite à Versailles. Ce fut Louis XIV qui la fit faire par un habile ingénieur qui à ce qu'on dit eut les yeux crevés à cause qu'il se flattoit d'en faire une autre mieux construite que celle-ci; de là je fus à Marly pour y voir le château.

II. Le château de Marly est remarquable pour le parc ou jardin qui l'entoure, il est d'une vaste étendue au milieu il y a un grand fossé rond plein d'eau; d'ailleurs il y a toute sorte de sapins tondus si bien qu'ils forment différens desseins, des figures rondes & carrées y ayant aussi des chambres faites avec des tilleuls où il y a une porte ou ouverture en forme d'arcade & dans ces somerhausés il y a des bancs pour s'asseoir où on est à la fraîcheur, il y a aussi des allées fort longues où l'on a l'ombre, semblables à une longue voute formée par les arbres, plusieurs statues & vases assés jolis.

III. Le château de Versailles qui est la résidence ordinaire de S. M. T. C. le Roi de France: j'ai trouvé que c'étoit un très bel édifice: son parc est fort remarquable pour plusieurs agréments qui y sont, j'y ai compté soixante statues de bronze & cent quarante de marbre blanc, dans un fossé ou bassin il y en a soixante-huit de plomb doré qui sont des grenouilles plus grandes que ne peut être une personne, il s'y en trouve d'autres, mais je n'en parle point à cause que je ne les ai pas vues de même que le labyrinthe, ce parc est fort

grand, ayant de très belles promenades, d'ailleurs on y voit la menagerie qui est assés curieuse pour les différentes sortes d'animaux & d'oiseaux étrangers qui y sont, comme les poules de Guinée, les paons, j'y ai vû aussi des signes, des vautours, une autruche & plusieurs d'autres especes. Les animaux à quatre pieds sont renfermés chacun dans un petit endroit à part où il y a un grillage; j'y ai vû un tigre, un loup, un ours, un lion qui rugissoit en voyant le monde, dans des cours on voit 4 daims, 3 cerfs des Indes, ils ont des petites cornes & la peau tachetée; dans une autre cour il y trois buffes qui ne different guere des bocufs domestiques ils sont noir brun; dans un autre endroit j'y a vû un bouc sauvage qui ne differe peu du bouc privé sinon que celui-ci n'est ni si laid ni si puant.

IV. C'est en ce tems là qu'en allant à Versailles j'eus l'honneur de voir le convoi funèbre de la Reine épouse de Louis XV. C'etoit le samedi 2 Juillet à peu près minuit, le convoi passa au bois de Boulogne qui conduisoit la reine défunte à St. Denis où elle fut exposée au public dans l'église pendant six semaines: pour revenir à la journée du 2. Juillet 1768 il y avoit une troupe de cavaliers qu'on appelle les mousquetaires qui avoient l'uniforme rouge & un flambeau à la main avec une croix de galons blancs cousue à leur veste à l'estomac; après suivoit une multitude de pauvres gens portant chacun un flambeau à la main, alors suivoit trois ca-

rossé
cun
ave
deu
des
tant
de g
flam
tain
une
étoi
drap
petit
de g
d'un
beau
lerie
long
V. J
c'est
à un
cham
vir d
où se
font
gran
puits
croix
en d'
que d
vaux
qu'à
nativ

rossés en deuil où les chevaux portoient chacun une couverture ou manteau de drap noir avec une croix de galons blancs précédés de deux joueurs de timbale qui frapoyent dessus des coups tristes & lugubres par leurs sons distants les uns des autres ; une autre multitude de gens à pied suivoient en ayant chacun un flambeau à la main, il passoit ensuite une vingtaine ou trentaine d'hommes portant chacun une halbarde appuyée contre leur col lesquels étoient suivis d'un grand carosse couvert d'un drap noir qui avoit à peu près la forme d'une petite loge où l'on voyoit sur ce drap une croix de galons du haut en bas, ce carosse étoit suivi d'une troisième multitude portant des flambeaux comme les précédens, enfin une cavalerie habillée en deuil qui formoit deux files le long du chemin avec chacun leur flambeau.

V. Il me faut aussi dire deux mots de Biscêtre, c'est un château entouré de plusieurs maisons à une lieue de Paris, on y voit les calbanons ou chambres séparées les unes des autres pour servir de prisons : il y a plusieurs autres chambres où sont des fous enchainés ; le petit puits où sont deux hommes qui marchent dans une grande roue pour puiser l'eau : pour le grand puits, il faut quatre chevaux pour tourner une croix à laquelle ils sont attelés qui par le moyen d'un rouleau puisent ainsi l'eau qui est reçue dans un grand réservoir ; il faut douze chevaux qui ne sont employés à d'autre ouvrage qu'à celui là & on les y fait travailler alternativement pendant le jour.

CHAPITRE IV.

De mon retour au païs, du second voyage que je fis à Paris avec mes montres, de mon second retour à la maison paternelle de mon départ pour mon voyage d'Angleterre.

LE vendredi 8 Juillet 1768 je partis de Paris en sortant par la barriere des gobelins pour m'en retourner chés nous en prenant une autre route que celle que j'avois prise en y allant, passant aux villes suivantes, à Fontainebleau, à Ville-neuve-la-guerre, à Sens, à Ville-neuve-le-roi, à Joigni, à Auxère, à St. Brit, à Vermenton, à Viteau, où je fus attaqué dans la plaine de quatre gros limiers contre lesquels je me defendis vaillamment, avec mon couteau de chasse, & avec des pierres, de maniere qu'ils furent obligés de me quitter; delà je rejoignis la route où j'avois déjà passé & je la quitta en Franche-Comité pour passer à Beaume-les-dames, à Mont-beliard, à Blâmont & après avoir été de retour chés mon père au bout de quelques semaines après, savoir le 22 d'Août de cette même année, je partis avec des montres que je vendis au S^r. Voisin horloger dans la rue Dauphine à Paris; quand je fus de retour chés nous, l'envie de faire un voyage en Angleterre fut si forte que le jeudi 29^e. 7bre 1768 je me mis en route sans en donner avis à mes parens qui s'y feroient opposés; de chés nous je passois à Gray petite ville en Franche-Comté à vingt-deux lieues de nôtre village du Locle; je passois ensuite à Champlitre, bourg à quatre

lieu
che-
bell
bou
auss
la c
pays
Con
mèn
céde
Cha
fron
ville
de la
gard
de-c
étoit
à tou
tion
offen
tion.
est ar
de la
deur
de vi
sés bo
a la S
les R
niere
Picar
Laon
[*]
expliqu

ond voyage
es, de mon
elle de mon
terre.

partis de Pa-
belins pour
ant une au-
en y allant,
tainebleau,
ille-neuve-
à Vermen-
ns la plaine
quels je me
couteau de
niere qu'ils
je rejoignis
la quitta en
me-les-da-
après avoir
ut de quel-
Août de cet-
ontres que
dans la rue
retour chés
Angleter-
re 1768 je
is à mes pa-
nés nous je
e-Comté à
du Locle ;
rg à quatre

Chapitre IV.

lieuës de la ville précédente il est aussi en Fran-
che-Comté : à Langres, ville de guerre assés
belle, elle est en Champagne à huit lieuës du
bourg précédent, je gagnois Chaumont, ville
aussi dans la même province à sept lieuës de
la dernière, à Vignoris, bourg du même
pays à quatre lieuës de la dernière ville.
Continuant ma route à Joinville, ville de la
même province à cinq lieuës du bourg pré-
cédent. Saint Dizier ville qui est aussi dans la
Champagne à six lieuës de Joinville, elle est
frontiere de la Lorraine ; Vitry-le-françois,
ville qui est aussi en Champagne à six lieuës
de la dernière, ce fut dans cette ville qu'une
garde de marechaussée m'enleva mon couteau-
de-chasse, en se servant de ce pretexte qu'il
étoit venu des ordres du Roi qui défendoient
à toutes personnes de quelque état & condi-
tion qu'elles fussent de porter aucune arme
offensive ou défensive sous peine de confisca-
tion. Delà je me rendis à Chaalons ville qui
est aussi dans la même province à six lieuës
de la précédente : elle est médiocre en gran-
deur & beauté : delà je passois à Rheims gran-
de ville qui est encore dans la Champagne as-
sés belle, & fameuse sur-tout à cause qu'il y
a la Ste. Ampoule [*] avec laquelle on y sacre
les Rois de France, elle est à 10 lieuës de la der-
niere ; d'ici je passois à Corbeny, bourg en
Picardie à six lieuës de la ville précédente.
Laon-en - Lanois, ville située sur une haute

[*] Voyés en l'explication à la liste des mots qui sont
expliqués à la fin de cet ouvrage.

montagne à quatre lieues du bourg ci dessus. D'ici je gaignois La Fère, ville aussi en Picardie à cinq lieues de la dernière, c'est une ville de guerre, avec l'école militaire : St. Quentin, belle petite ville dans la même province à cinq lieues de l'autre; passant ensuite à Cambrai, belle ville de guerre dans le Cambresis en Flandre, médiocre pour sa grandeur à sept lieues de celle-ci dessus. Douai belle ville de guerre médiocre pour son étendue elle est située dans la Flandre à 4 lieues de la dernière : continuant mon chemin à Lille belle & grande ville de la Flandre avec une belle citadelle à six lieues de l'autre dernièrement nommée : Armentieres petite ville aussi en Flandre qui n'est pas tant laide à trois lieues de la dernière; de cet endroit je passois à Bailleul petite ville qui est assez plaisante, dans la même province à trois lieues de celle qui vient d'être précédemment nommée. Cassel petite ville qui est encore du même pays à 4 lieues de l'autre, elle est située sur une éminence. Berg-St.-Vinox ville de guerre dans la même province à quatre lieues de la dernière, elle est médiocre pour sa grandeur, à un quart de lieue d'ici, je trouvois un fort qu'on nomme le Fort-François, & à une demi lieue de celui-ci on en trouve un autre qu'on appelle le Fort-Louis : delà j'ai passé à Dunkerque, ville assez belle & grande avec un port de mer, cette ville est aussi en Flandre à une lieue & demi de Berg-St. Vinox, ce fut dans cette ville que je vis un géant Italien de nation lequel avoit fait

cho
ave
prix
pou
terr
de l
j'ar
re q
elle
étan
pass
belle
ble,
Ce fi
de C
tant
aume
lais,
mais
bassin
delà j
sa gra
quinz
je pas
te, af
pal de
dres

Observ

LO
gletern

choix d'une fille de petite taille pour sa maitresse avec laquelle il voiageoit en se faisant voir à prix d'argent. Comme on me demandoit trop pour passer la manche afin d'arriver en Angleterre, je partis delà passant le long du rivage de la mer ayant traversé le Fort-Mardi, delà j'arrivai à Gravelines qui est une ville de guerre qui n'a rien de beau en ses bâtimens, mais elle ne laisse pas que d'être assez bien fortifiée étant à quatre lieues de Dunkerque : d'ici je passois à Calais qui est une petite ville pas trop belle; mais il y a un port de mer assez agréable, & elle est à quatre lieues de Gravelines. Ce fut ici que je m'embarquai pour passer le pas de Calais qui a sept lieues de traverse, m'étant rendu à Douvres qui est l'entrée du royaume d'Angleterre étant à sept lieues de Calais, ce n'est ni une belle ni une grande ville, mais elle a un beau port de mer divisé en trois bassins pour les vaisseaux qui y arrivent, & delà j'ai passé à Cantorberi, ville médiocre pour sa grandeur & pour sa beauté à cinq lieues ou quinze milles du port de mer précédent. D'ici je passois à Rochester, longue ville mais étroite, assez belle à trente milles de l'Archiépiscopal dernièrement nommé. Enfin j'arrivai à Londres qui est à trente milles de la précédente.

C H A P I T R E V.

Observations que j'ai fait sur la ville de Londres, en rapportant l'aventure de mes hardes volées.

LONDRES est la capitale du royaume d'Angleterre, cette ville est très-grande, on sup-

posé qu'elle n'est plus que Paris, je le veux bien en la prenant en sa longueur, mais elle n'en a pas la beauté à cause que les maisons bourgeoises n'y sont bâties qu'en briques; mais elle est fort renommée par son commerce si fameux, favorisé de l'abord des vaisseaux qui y arrivent sur la Tamise, là où ils sont arrangés sur les deux bords de cette rivière, en voyant le nombre infini des mats on croit voir une forêt d'une lieue d'étendue.

Voici quelques-unes des curiosités que j'ai vues dans cette cité depuis le samedi 29 Octobre 1768 jour que j'y entrais jusqu'au jeudi 10 Novembre qui fut le jour que j'en sortis.

1. Premièrement le roi reside dans la ville qui s'en retournoit du parlement pour rentrer dans son château, étant dans son carosse qui est très-beau ayant plusieurs ornemens dorés avec deux lions sur le derriere, ce sont là ses armes. Le roi étant alors avec sa suite des lords, de ministres & de cavalerie.

2. Ayant vû l'extérieur du palais du roi, mais je n'y ai rien vu de remarquable à l'exception d'une grosse côte de baleine dressée contre une des murailles, elle avoit plus d'un étage de long & environ un pied & demi de circonference.

3. Ayant vû le palais que le roi fit bâtir pour son auguste épouse quand il la prit en mariage, il a quelque chose de plus éclatant que celui du roi à l'égard de son extérieur.

4. D'ailleurs j'ai vu deux éléphants qui ap-

parti
mal
tron
lui f
rama
gueu
cette
un d
maît
hurle
toit p
la cor
lui do
deux
entre
demi
de ser
font a
peuve
confé
n'ont
ute p
plates
yeux
qui est
sa peau
tion de
près co
à une d
sur le
encore
milieu

le veux bien
mais elle n'en
maisons bour-
riques; mais
mmerce si fa-
milleaux qui y
font arrangés
e, en voyant
roit voir une

sités que j'ai
edi 29 Octo-
squ'au jeudi
j'en sortis.
dans la ville
pour rentrer
carossé qui
mens dorés
e font là ses
uite des mi-

mais du roi,
nable à l'ex-
eine dressée
it plus d'un
& demi de

oi fit bâtir
la prit en
us éclatant
xtérieur.
ns qui ap-

partienent au roi d'Angleterre. C'est un ani-
mal assez singulier, il n'a point de poil, sa
trompe lui pend jusqu'à terre, & cette trompe
lui sert de main car ils mangeoient avec en
ramassant le foin pour le porter dans leurs
gueules & quand ils boivent ils s'emplissent
cette trompe & ils la vuident dans leur gueule :
un de ces animaux prenoit le chapeau de son
maître & saluoit le monde en faisant un grand
hurlement, ramassoit l'argent qu'on lui jet-
toit par terre & le donnoit à celui qui en avoit
la conduite, il faisoit signe au monde qu'on
lui donna quelque friandise; cet animal a des
deux côtés une défense où sa trompe repose
entre, elles peuvent avoir chacune un pied &
demi de long, en un mot cet animal n'a rien
de semblable aux autres animaux, ses jambes
font aussi grosses au bas comme au haut, &
peuvent avoir entre deux à trois pieds de cir-
conférence, ceux que j'ai vû étoient jeunes,
n'ont pas encore la grandeur des vieux; ils ont
une petite queue, leurs oreilles font larges,
plates, tombant des deux côtés de la tête, les
yeux sont fort petits à proportion de la tête
qui est monstrueusement grande & mal faite,
sa peau n'a point de poil nulle part à l'except-
ion des parties naturelles, sa fiante est à-peu-
près comme celle des chevaux.

Ayant vû le pont de Westmeister qui est
à une distance de celui de Londres qui a été fait
sur le modèle de ce dernier, mais celui-ci est
encore plus joli à cause qu'il est relevé vers le
milieu en convexe.

6. Le pont de Londres ou en langue angloise Londonbrige, il est aussi fort joli, & des deux bords les accoudoirs de pierre y font d'une simetrie reguliere, de dessus en jettant les yeux sur les vaisseaux, on voit une des plus agréables perspectives.

7. Je fus aussi pour voir la Bourse, qui est un bâtiment pas tant laid où se trouve les négocians & marchands pour faire leurs affaires ensemble ou pour trouver les capitaines des vaisseaux.

8. Entr'autre la cathédrale, qu'on nomme plus communément St. Paul, elle est belle en-dehors & encore plus en son intérieur, où l'on voit un bel ordre d'architecture, un grand dôme fort élevé, cette église est d'une vaste étendue, ayant monté sur le clocher où j'ai vû Londres assez bien; mais non pas en toute sa grandeur, parce qu'il y avoit des brouillards ce jour-là, ce qui est fort commun en cette ville, sans cela l'air y seroit plus sain.

9. Le monument qui est en quelque façon semblable à une tour fort haute & en même tems fort étroite, ce qui a été un ouvrage assez hardi, il ressemble assez bien à une pile de pierre d'un même morceau, elle y fut bâtie à cause que des mal-intentionnés avoient autrefois embrasé la ville jusqu'à cet endroit.

Avant de passer plus loin je trouve à propos de rapporter ici la petite friponnerie qu'on me joua en cette ville le jour que j'y entrai : Un jeune homme m'ayant rencontré à mon arti-

vée a
geur
voit
de fa
çois.
je lu
aux
(là o
je fus
field-
soit b
deme
qu'il
loger
entre
tin à l
en soi
venoi
dépen
treize
fant q
na la
que j'e
me vo
où il d
donné
patien
soit all
aller m
étrang
manier
rendre

vée avec ma valise sur le dos , comme un voyageur , se présenta à moi , disant qu'il s'apercevoit bien que j'étois étranger , je fus bien aisé de faire rencontre d'un homme qui favoit le françois , il me demanda d'abord où j'irois loger , je lui dis que ce seroit chez un certain Favre aux treize cantons , près la rue des fripiers , (là où je logeai quelques jours jusqu'à ce que je fus chez un autre aubergiste dans le Spital-field-wilkstreet ,) il me répondit qu'il connoissoit bien ledit Favre qu'il étoit Suisse , que sa demeure étoit à côté de la sienne , il me dit qu'il n'étoit pas séant d'aller lui demander à loger en ayant mes hardes sur le dos , il me fit entrer dans une taverne où il donna mon butin à la bourgeoise de la maison en disant ayez en soin , en m'expliquant en françois ce qu'il venoit de dire à elle , l'ayant fait boire à mes dépens il me dit qu'il me l'apporteroit aux treize cantons lorsqu'il m'y eut conduit , disant qu'il n'étoit pas nécessaire que je me donna la peine de m'en retourner avec lui puisque j'étois fatigué , ma paresse fut cause qu'il me vola ma valise : je fus bien en la maison où il disoit faire sa demeure , mais il m'avoit donné fausse adresse : j'eus beau l'attendre avec patience , jamais il ne m'a apporté ce qu'il disoit aller chercher pour m'éviter la peine d'y aller moi-même ; il ajoutoit qu'il avoit été étranger en cette ville & qu'il favoit bien la maniere de recevoir les novices pour leur rendre les mêmes services qu'il avoit reçu des

autres en arrivant dans cette ville. Il me dit aussi bien à propos que je ne devois pas me confier à tout le monde, qu'il y avoit beaucoup de fripons dans ce lieu, il me donna plusieurs sages avis avant de me quitter desquels j'aurois dû en profiter; mais cela fut directement la cause que je ne me défiois pas de lui, & qu'il me trompa avec plus de facilité.

C H A P I T R E VI.

Qui contient mon retour de Londres en France, mon occupation à Paris, & le recit du spectacle du Sr. Godon.

LE jeudi 10 Novembre 1768, je quittai Londres pour aller à Rouen après avoir pris une lettre de recommandation de la part de Mr. Abraham Du Bois, lequel me recommandoit au Sr. B. Roque, négociant à Rouen dans la rue du Meurier. De Londres je passai à Bradhamson petite & chetive ville d'Angleterre à soixante milles de la capitale, m'y ayant embarqué, quoique ce ne soit pas un port de mer, car il n'est pas possible qu'un vaisseau approche le bord de cette ville à cause qu'il n'y a pas de havre, mais on arrive à bord des bateaux avec des chaloupes qui vous y conduisent, ce fut de la maniere que nous arrivames à notre paquet qui n'étoit qu'un petit bateau qui me conduisit avec les autres passagers à Dieppe, ville de la Normandie, bien jolie avec un beau havre de marée. Cette premiere ville de France est fort fameuse pour la pêche du harang qui s'y prend dans une certaine saison

de

lle. Il me dit
je n'avois pas me
avoit beau-
me doña plu-
tter desquels
fut directe-
pas de lui, &
cilité.

VI.

nce, mon occu-
du Sr. Godon.

, je quittai
s avoir pris
e la part de
recomman-
t à Rouen
res je passais
lle d'Angle-
, m'y ayant
un port de
vaisseau ap-
se qu'il n'y
ord des ba-
s y condui-
s arrivames
petit bateau
passagers à
n jolie avec
emiere ville
a pêche du
taine saison
de

de l'année qu'on y vient chercher avec des
voitures tirées par six chevaux qui menent
ce poisson salé dans plusieurs provinces. La
pêche est le principal revenu de cette petite
ville. Delà j'ai été à Rouen, capitale de la Nor-
mandie, la beauté de ses édifices ne répond
pas à sa grandeur ni à son commerce, les grands
vaisseaux y abordent où il y a le flux & reflux
de la mer, quoiqu'elle en soit éloignée. Cette
ville a la séance d'un parlement, elle est à 12
lieues de Dieppe. Je continuois ma route au
Pont-de-l'arche, petite ville de la même pro-
vince, qui n'est ni grande ni belle, ni riche
selon ce qu'il m'a paru, elle est à trois lieues
de la précédente. Vernon petite ville médio-
cre pour sa grandeur & beauté, elle est aussi
dans la même province à sept lieues de la
précédente, & c'est à trois lieues en deçà que
j'avois pris la galiote, qui me conduisit neuf
lieues de chemin, ensuite je marchai quelques
lieues pour gagner St. Germain-en-Laye qui
est une petite, belle & jolie ville à douze lieues
de Vernon & à quatre lieues de Paris, où j'ar-
rivois encore à cette capitale le lundi 21 No-
vembre 1768 pour la troisième fois, où je
travaillois de l'horloger en fait de mouvement,
pour cet effet je louai une chambre chez le Sr.
Ralet, rue des Mauvais Garçons à raison de
huit francs par mois; d'ici je fus pour loger
dans la rue des Martyrs chez un nommé Be-
noit : pendant ce tems-là je fus à tous les spèc-
taclès de Paris comme c'est ce qu'il peut y

avoir de plus curieux, j'ai cru qu'il ne seroit pas mal en place de les rapporter ici pour la satisfaction de quelques-uns ; quand à ceux qui les auront vû & qui leur paroîtront être des minucies selon leur prévention, ils pourront passer d'ici au chapitre XI, du voyage que je fis en Hollande où je m'embarquai pour passer en Amerique.

En ce tems-là je fus voir les parades du Sr. Godon aux nouveaux Boulevards-du-temple, où j'ai vu marcher le long d'une corde deux petits garçons d'environ de l'âge de six à sept ans, deux grandes filles qui en dansant sur la corde suivoient la cadence de la musique des violons tant en reculant qu'en avançant avec de très-grands sauts, en croissant & décroissant les jambes d'une très-grande vitesse. L'arlequin qui paroissoit si lourd de son corps, stupide de son esprit & fort grossier en toutes ses manieres, y étoit le plus habile & léger, après avoir dansé comé les deux précédentes, il fautoit en l'air en se laissant tomber sur la corde à califourchon qui le rejetoit en l'air en retombant sur ses pieds, & cela par plusieurs fois, quand ces tours d'adresse furent faits (qui sont naturels par l'aide du balancier avec lequel ils trouvent plus aisément l'équilibre) ils firent aussi les sauts du timpan qui ne sont pas moins remarquables pour l'adresse. Ils se plioient de toutes-çons & rouloient de tous côtés avec une inconcevable activité, la mieux déagée de ces filles renversoit sa tête & son

cor
fes
ave
lon
elle
l'au
qui
ver
voi
loin
hor
ils s
furo
riva
ter
celu
fut
mar
boñ
gala
s'y t
lant
fées.
que
plac
& un
bleff

De l'op
A
se te

corps en ariere en faisant repasser sa tête entre ses jambes où elle ramassoit une piece d'argent avec sa bouche. Elle faisoit le même tour sur un long morceau de bois élevé sur une table, où elle ne pouvoit y poser qu'un pied, tandis que l'autre étoit en l'air; cela étant fait, l'arlequin marchoit le long du fil de fer en se renversant pour se coucher dessus, après s'enfuiroit les deux voltiges, qui sont deux brandilloires & sur ces deux cordes montoient deux hommes qui s'y tournoient de toutes façons, ils s'y pendoient par le cou: après que ces tours furent finis ils jouerent une comédie de deux rivaux amoureux de la même créature, ils terminerent leur différend par un funeste duel, celui qui eut l'avantage d'être le mieux chéri, fut tué; ensuite trois spectres apparurent à l'amant vainqueur. La seconde piece fut la Bourboinoise au quadran bleu pour y attendre ses galans; ses amoureux ne manquerent pas de s'y trouver pour lui payer à boire en lui parlant d'amourette où il se trouva des tables dressées. Je ne vis pas le reste de la piece parce que je m'en allai avant qu'elle fut finie. Les places y sont de six, huit, douze & vingt sous & un écu telles que sont les places de la noblesse.

C H A P I T R E V I I .

De l'opéra, des marionnettes, danseurs de corde; escamoteur.

AYant aussi été à l'opéra qui en ce tems-là se tenoit au Louvre, à cause que l'opéra dans

la rue St. Honoré avoit brûlé, & qu'il n'étoit pas encore tout-à-fait rebâtit comé il en a été parlé ci - dessus. Ce qu'il y a de beau, c'est la musique d'une vingtaine d'instrumens. Entre autre la musique vocale chantée si agréablement qu'on vous enleve le cœur, on dit qu'il y a des eunuques, & ce sont ceux-là qui excellent au-dessus de tous, car on soutient que leur situation leur donne un avantage de chanter avec une voix plus claire & plus forte que les autres chantres. Les acteurs & actrices y sont habillés avec un luxe étonnant, chacun selon le rang de la personne qu'il représente. Ces actrices y dansent des ballets d'une légereté surprenante, à peine s'apperçoit-on si leurs pieds reposent sur le théâtre, elles y dansent avec tous les agrémens capables de toucher les cœurs mêmes les plus inflexibles à l'amour, tant par leurs manieres que par leurs ajustemens séduifans, car elles sont presque tout-à-fait dégorées, le fard rouge & blanc, de même que tous les ornemens, tout y est à profusion, c'est par-là qu'on pourroit être trompé en croyant de voir des beautés inimitables, tandis que si on voyoit le naturel, qu'on en pourroit bien juger autrement. D'ailleurs il s'y fait de très-belles décorations, des gloires qui apparoissent en descendant sur le théâtre. Je fus aussi au haut du bâtiment pour examiner les machines utiles à faire mouvoir les décorations, tels que sont les tambours ou rouleaux, contrepoids, cordages de chanvres, de

fil
pla
jus

Fer
soie
den
batt
la p
figu
re,
une
desso
qui c
cu q
la co
aucu
d'elle
qui y
sur n
seaux
la rep
cipes
Le
main
colet;
de, ou
homme
avoit
que pa
geoit d
gée de

fil de laiton, les toiles peintes. Les plus basses places font de vingt-quatre sous en montant jusqu'à un louis.

En ce tems-là je fus aussi sur le Quai-de-la-Feraille pour y voir les marionnettes qui dansoient ensemble sans manquer un pas de cadence au son des violons, ces marionnettes se battoient les unes les autres de la maniere la plus vive; l'on y voyoit aussi une de ces figures qui versoit du vin dans son verre, & buvoit à la santé de la compagnie, une dame qui en étant sur la danse lui sorti de dessous ses jupons sept ou huit petits enfans qui dansoient aussi avec leur mère; le vieux cocu qui se consoloit de ce que sa femme faisoit la coquette. De toutes ces figures il n'y en avoit aucune qui ne parut être vivante & se mouvoir d'elle-même. Ce spectacle finit par le tonnerre qui y est imité naturellement, avec la tempête sur mer où on voyoit ses flots avec des vaisseaux qui se battoient à coup de canon, avec la représentation de plusieurs villes par principes d'optique.

Le 10 Février 1769 je fus à la foire St. Germain où j'ai encore vû le spectacle du Sr. Nicolet; où j'ai vû la bande des danseurs de corde, où il y avoit l'Espagnolette habillée en homme depuis la ceinture en bas, mais elle avoit une jupe avec laquelle elle dansa quelque pas, mais l'air qui s'y mettoit la dérangeoit de son équilibre, enforte qu'elle fut obligée de l'ôter. Cela étant fait on y fit les sauts

du timpan qui furent suivis de la comédie du favetier amoureux; celle du bœuf gras suivit d'une pantomime à machines qui est une sorte de comédie représentée par gestes & par signes, sans y prononcer une parole, je jugeois que c'étoit une nôce ou quelque réjouissance puisqu'on y voyoit des cuisiniers où on en surprit un qui avoit sa tête dans un grand vase pour y manger goulument quelques friandises, mais sa tête n'en pouvoit ressortir lequel fut chassé en l'ayant encore sur sa tête; quand cela fut fini, il y eut plusieurs décorations & changemens de théâtre, la mer orageuse d'où Neptune en sortit pour entendre la musique & y voir danser les ballets. Les places y sont comme chez Godon.

Le 11 Février 1769 je fus encore chez le susdit Nicolet, ce fut toujours la bande des danseurs de corde, le singe qui en faisoit autant, la comédie du favetier avec ses instrumens de cordonnier qui quitta son ouvrage pour se rendre à la compagnie d'un cocher, lesquels étoient les deux sous, ce qui fut suivi de l'arlequin déguisé en ours, le spectacle finit par le ballet qui n'y est pas si bien dansé qu'à l'opéra.

Le susdit jour 11 Février je fus voir l'escamoteur Chinois, qui faisoit des tours assez surprenans, comme de mettre trois muscades sous un gobelet & leur ordonner de passer dans un autre simplement en donnant un coup dessus avec son bâton de Jacob, comme aussi de met-

tre
fou
de
fais
ans
née
très
& l

I
l'H
phy
on a
boë
un f
par
voit
fum
port
lais
ratic
le ro
bleu

Suite
la c
for

I
land
me d
nom
comm

tre une piece d'argent dans la main d'une personne & la piece disparoissoit contre le gré de celui qui la tenoit. Il finit ses tours en nous faisant voir une jolie naine âgée de vingt-cinq ans de la grandeur de deux pieds cinq pouces, née dans les montagnes de Corse, elle étoit très-jolie, elle dançoit avec grace les menuets & les allemandes.

Le même jour j'assistai aussi au cabinet de l'Hollandoise où je vis différentes recreations physiques & magnetiques. Il devoit aussi si on avoit mis la rose ou la renoncule dans la boîte, ou s'il n'y avoit rien. Il faisoit sortir un serain hors d'une tabatiere qui auparavant paroissoit n'y avoir que du tabac. Il faisoit aussi voir un feu d'artifice qui ne faisoit ni bruit ni fumée & sans poudre; il représentoit plusieurs portails, fontaines, cascades; entr'autre le palais du soleil avec ses attributs, chaque décoration avoit plusieurs sortes de couleurs comme le rouge changé en blanc, le blanc changé en bleu, le bleu changé en couleur d'or.

C H A P I T R E VIII.

Suite des curiosités que j'ai vues à Paris, du Muthusufa, de la comédie françoise, de la manufacture chinoise, du tresor St. Denis, & de quelques exécutions.

I. **D**ÈS que j'eus quitté le cabinet de l'Hollandoise, je fus pour voir un animal qu'on me dit être venu d'Amérique connu sous le nom de Muthusufa. Cette bête sauvage avoit comme une couronne de poil sur sa tête, avec

deux cornes très-courtes, la barbe du bouc, les naseaux du taureau, le devant ou poitrail du dromadaire, le cul de mulet, la queue de cochon, le poil de sa tête comme du crin de cheval, le poil sur le milieu du dos semblable à de la laine de brebis, & celui de son derrière fin comme du castor, il étoit beaucoup plus haut & plus gros sur le devant que sur le derrière. Comme en ce tems-là je ne cherchois qu'à voir ce qui excitoit ma curiosité, je fus donc aussi à la comédie françoise.

2. La comédie françoise est située dans la rue des fossés St. Germain-des-prés. Le jour que j'y fus on y joua la piece qui avoit pour titre le dissipateur, lequel étoit très-riche & devint pauvre, à cause qu'il étoit éperduement porté au vin, au jeu & aux femmes, en poussant son luxe au point le plus éminent, tant pour la magnificence de ses habillemens, comme pour ses meubles; à la vérité cette piece est très-instructive pour un jeune homme qui en ayant des sentimens, examine l'état où un libertin se plonge par sa faute, & peut en tirer de bonnes leçons pour se mettre en garde contre les déréglemens d'une vie voluptueuse. Là les pieces y sont prononcées sans chanter le discours, ici les actrices sont aussi de très-belles créatures ayant les mêmes ornemens que celles dont nous avons parlé ci-dessus. L'agrément qu'on y a encore c'est la musique composée de dix-sept musiciens, & la langue françoise y est parlée avec beaucoup d'énergie & de

délicatesse selon l'excellence de la piece avec changement de théâtre.

3. Le mardi 12 Février ayant vû la manufacture chinoise qui est composée de vingt-neuf corps de métiers qui travaillent tous à la fois, toutes ces petites statues mouvantes agissent par la construction des ressorts, rouages, engrenages, de sorte que c'est un chef-d'œuvre du mécanisme où l'on voit le maréchal qui ferre, un cordonnier qui coud son foulier, trois tailleurs qui travaillent, un charpentier qui écaire son bois, un aide-à-maçon qui porte le mortier en montant une échelle pour la construction d'un château, où le seigneur de tems en tems met la tête à la fenêtre en ouvrant pour voir si ces ouvriers travaillent, & se retire en la refermant, où l'on voit aussi un régiment prussien commandé par son capitaine avec l'épée au son du tambour.

4. Le susdit jour 12 Février je fus aussi chez le Sr. Nicolet le jeune, joueur de marionnettes où l'on voit ses figures qui dansent & parlent à ce qui paroît, cela fut suivi du pont-neuf représenté selon les regles de l'optique, la troisième chose fut la prise d'un fort où l'on voyoit la cavalerie & les fantassins, on entendoit aussi le canon dans ce combat. La quatrième chose fut un naufrage; en finissant par le bruit du tonnerre qui grondoit d'une façon assez naturelle & bien imitée.

5. Le dimanche 5 Fév. 1769 j'fus à St. Denis-en-France pour y voir le trésor où il y a plu-

sieurs couronnes d'or & de mermeille , entre autre celle que Louis XV a porté quand il fut sacré roi , elle est d'or enrichie de pierreries de toutes sortes de couleurs les plus vives , on y voit aussi celle qu'il porta à l'enterrement de la reine , la main de justice de Charlemagne , une grande croix d'or , une autre où dedans est renfermée un petite croix du véritable bois de celle sur laquelle N. S. a été crucifié , s'il en faut croire celui qui nous la fit voir. On y voit encore plusieurs antiquités & vases d'or , une petite église d'argent , où sont renfermés plusieurs os de quelque saint , il y a quantité d'autres choses que je ne rapporterai pas ici pour éviter longueur. Puisque je rapporte chaque chose , il n'est pas hors de place de parler ici deux mots des exécutions que j'ai vûs , ce qui ne déplaira peut-être pas à mes lecteurs , afin d'un peu diversifier mon discours par un sujet qui n'est plus analogue à ce que nous avons dit précédemment .

6. Le jeudi 27 Janvier 1769 j'ai été voir à la grille de Chaillot l'exécution d'un meurtrier condamné à être étranglé , & ensuite rompu en étant sur la croix de St. André , élevée sur un échafaut de la hauteur de cinq à six pieds où le criminel fut lié , quand il fut déshabillé , alors le bourreau avec sa massue lui cassa à huit endroits les membres , savoir en deux places le bras droit & ainsi le gauche , delà à la cuisse & à la jambe gauche & de même à la droite , en lui enfonçant la poitrine , il fut ensuite dé-

lié
du
y a
a d
les
ne f
que
vien
vien
con
au h
qui
à St
ce t
prot
con
cher
la m
n'ai
que
bon
meu
moi
Voi
des
péril
7.
rent
qu'o
dress
y eu
épau

lié & mis sur la roue où il fut exposé à la vue du public pendant une heure de tems. Ce qu'il y a à remarquer sur la croix de St. André, elle a des crans ou entailures à chaque endroit où les membres doivent être cassés afin que le coup ne soit reçu, on entendoit briser les os à chaque coup que le bourreau donnoit; le 31 Janvier on rompit vif, le complice de celui que je viens de rapporter, l'un de ces deux criminels confessa à la justice d'avoir assassiné un homme au bois de Boulogne, la nuit du 2 Juillet 1768 qui étoit le jour qu'on portoit la reine défunte à St. Denis, alors épouse de Louis XV. Dans ce tems-là je reconnu que Dieu m'avoit encore protégé en cette occasion, parce que quand le convoi funébre fut passé, je continuai mon chemin seul dans ce bois pendant une partie de la nuit pour me rendre à Versailles. Mais je n'ai connu le danger auquel j'avois été exposé que six mois après: apparemment que j'eus le bonheur d'y passer dans le moment que ce meurtrier n'y étoit pas, car je n'eus pas la moindre attaque en y faisant mon chemin. Voilà comé les voyageurs passent souvent en des endroits dangereux sans en connoître le péril.

7. La maniere de pendre à Paris est différente des autres pays, un jour j'en voyois un qu'on conduisoit à la potence, qui avoit été dressée à la place de Greve, quand le bourreau y eut mit la corde au cou il lui pressoit sur les épaules avec ses pieds en sautant par secouffes,

ce qui est une bonne pratique reçue parmi eux pour ne pas faire souffrir long-tems le criminel.

8. J'ai aussi vû dans cette capitale au Champ-des - Capucins dans le faubourg St. Jacques, casser la tête à un déserteur selon les ordres militaires, c'est-à-dire, que six soldats tirent sur le déserteur, à une distance convenable pour ne le pas manquer; trois tirent à la tête & trois à l'estomac lorsque le signal leur est donné. Les pauvres gens y avoient apporté des bancs & des planches pour y laisser monter le monde en payant quelques sous.

C H A P I T R E IX.

De mon troisieme retour à la maison paternelle; de mon occupation de ce tems-là; de mon quatrieme départ pour le voyage que je fis en Lorraine, avec une description succinte des villes de ce pays-là.

Voilà ce que j'avois vû jusqu'alors, ayant quitté Paris pour m'en retourner chez nous le mardi 14 Février 1769; deux jours après en chemin faisant j'assistai à une comédie à Sens, la piece avoit pour titre le François à Londres. C'étoit un François qui en y étant tâchoit de former un gentil-homme anglois aux manieres françoises, qui de son côté s'efforçoit de s'y accoutumer pendant qu'il ne réussissoit à aucune, marquant un air gêné, peu naturel, aussi risible que rustique. La seconde piece fut Nanine composée par Mr. Voltaire. Le discours rouloit sur les amours de deux rivales qui chérissoient le même seigneur qui,

comme à l'envi l'une de l'autre tâchoient de gagner le cœur de ce prince. Le jour suivant je continuois mon chemin, en faisant ce voyage je pris la vieille route où je passai à Noyer qui est une ville de Bourgogne qui n'est ni belle ni grande, delà je passai à Monbard, autre ville dans la même province à 6 lieues de la précédente; étant de retour chez nous où j'ai resté quelque tems ayant acheté un outil aux dents avec lequel je travaillois. Mais je m'imaginois de faire un profit plus considérable en travaillant en cette partie dans l'étranger: de sorte que je quittai le pays pour la quatrième fois le lundi 16 Avril 1770, depuis ce dernier départ j'ai été absent de mon pays natal pendant cinq ans cinq mois & douze jours. En faisant ma route avant d'arriver à Belfort je me trouvai sur le bord d'un précipice au milieu du chemin lequel s'étoit enfoncé deux ou trois jours auparavant; on me dit qu'on l'avoit inutilement fondé pour connoître la profondeur de l'eau: arrivant ensuite à Belfort, qui est une petite & jolie ville bien fortifiée avec un château qui la commande, elle est dans l'Alsace à 15 lieues de la Chaux-de-fond. Ce fut aux environs de cette ville que ma curiosité m'attira d'examiner une mine de fer qu'on y creusoit d'une profondeur prodigieuse, je m'y fis avaler par une corde qui servoit à sortir la mine, les ouvriers qui travailloient au fond de cet abyme, me dirent qu'il ne coûtoit rien pour y descendre, mais qu'il falloit payer pour en

ue parmi eux
ems le crimi-

e au Champ-
St. Jacques,
es ordres mi-
ts tirent sur
enable pour
a tête & trois
donné. Les
des bancs &
r le monde

X.

; de mon occu-
ri pour le voya-
ion succinte des

ors, ayant
chez nous
ours après
comédie à
François à
en y étant
ne anglois
côté s'ef-
t qu'il ne
géné, peu
La seconde
Voltaire.
de deux ri-
neur qui,

fortir, alors je reconnu ma témérité, mais un peu trop tard, au cas que ce fût été de mauvais gens qui auroient pu m'y égorger sans que personne n'en fut mot; alors Pluton ordonna à Caron de me retirer du Tartare après avoir jeté quelques fous au Cerbere pour ma sortie. D'ici je passois à Thann, ville médiocre en grandeur, & beauté, située dans l'Alsace à sept lieues de la ville précédente, je fus pour loger à un village en-delà de cette ville où on m'interrogea sur les causes de mon voyage, quel commerce j'occupois & quelle vocation j'avois; après avoir subit ces interrogats du maître du logis, il fut encore assez impudent de me demander si j'avois beaucoup d'argent; mais je me fis passer bien à propos pour pauvre, je faisois autant de cas des liards que si c'eût été des doubles louis, ce bon paltoquet crut la chose telle que je la lui faisois paroître, & la dépense chétive & frugale que je fis chez lui me mit peut-être à couvert de quelque mauvais dessein prémédité de sa part. Delà je continuai ma route en passant à Remiremond, ville assez jolie, mais guere grande, à une petite distance de la Moselle située dans le duché de Lorraine à 9 lieues de Thann; à une certaine distance de la route il y a ici à côté de cette ville un couvent qu'on appelle le couvent au St. Mont élevé sur une éminence, il est remarquable parce qu'en cet endroit il y a deux montagnes partagées par une profonde vallée où il y a un tertre qu'on me dit avoir été construit par les

Fées
d'un
je gar
nom
chers
dans
elle f
un b
belle
felle
d'un
raine
je fis
mabl
Chan
dans
felle
du d
niere
mett
ceper
beau
& la
en c
ayan
St. S
deux
c'est
cour
non
Dam
bour

Fées pour applanir le chemin qui conduit d'une de ces montagnes à l'autre ; de cette ville je gaignois Epinal qui anciennement portoit le nom de Centour à cause qu'elle avoit cent clochers , mais ayant été ruinée où il n'y croissoit dans ses mafures que ronces & épines , quand elle fut rétablie elle changea son nom , coïme un bourgeois de cette ville me dit ; elle est belle , grande & jolie située sur la riviere Moselle qui la divise en deux , elle est honorée d'un chapitre , cette ville est aussi dans la Lorraine à 5 lieues de la dernière ; ce fut ici que je fis connoissance avec un horloger fort aimable nommé Mr. Valtrin. Delà je passois à Charme petite ville pas tant laide , elle est aussi dans le même duché , sur le bord de la Moselle à 5 lieues de la dernière. Nanci capitale du duché de Lorraine à 8 lieues de la dernière à une distance de la Meurte : on peut la mettre du nombre des grandes & belles villes , cependant sa grandeur ne répond pas à sa beauté ; elle a deux belles places , la carriere , & la place royale , cette dernière est fort jolie ; en cette ville je n'y fus que quelque jour , ayant monté sur l'église primatiale , j'y ai vû St. Sigisbert que l'on dit avoir été conservé deux cens ans dans l'eau sans se consumer , c'est à lui que les romains de cette ville ont recours dans des tems fâcheux de pluie ou d'inondation. Je fus aussi à la chapelle de Notre-Dame de bon secours située au bout du faubourg St. Pierre en face de la porte St. Nico-

las. Je quittai cette ville en prenant contre mon gré la route de Paris puisque je ne trouvois pas d'ouvrage à Nanci pour y arrondir les dentures des montres, parce que les horlogers n'y travaillent que fort peu en neuf; de sorte que je marchois à pas de tortue contre Vezelise, petite ville de Lorraine à quatre lieues de Charme; ensuite à Toul ville épiscopale enclavée dans la Lorraine, elle est de la France, ville médiocrement grande assez belle à six lieues de la dernière. Fou & Void sont deux bourgs. Avant que de passer au duché suivant, il est à propos de dire que la Lorraine n'est pas un pays riche ni un des moindres, mais on y vit à bon marché. Delà je passois à Ligny, petite ville sur la riviere d'Ornay, dans le duché de Bar, à 8 lieues de Toul. Bar-le-duc, petite ville capitale du Barrois à 3 lieues de la précédente. Il est bon de dire en passant que le Barrois fait partie de la Lorraine, j'ai remarqué que les gens y sont la plupart rustiques & de mauvaise grace, un jour ayant trouvé un Barrois qui étoit d'un air gracieux & fort poli, je lui dis qu'il n'étoit pas natif de ce pays-là, il me répondit au contraire en me disant qu'il en étoit, alors je lui marquai ma surprise en lui disant qu'il étoit le premier Barrois que j'avois trouvé d'une humeur enjouée, il me dit sérieusement que c'étoit à cause qu'ils se trouvoient sans vin; depuis trois ou quatre ans que leurs vignes ne produisoient plus le nectar qui les rendoit sociable. De cette

ville
à Né
à cau
que
finir
un h
qui t
faisi
texte
nanc
Marn
elle e
suite
une
qui t
Châl
te à L
à 5 li
envir
auber
me di
fai à C
pagn
Marn
Ferté
tre d
Meau
siede
située
la der
avoit
ville n

ville je pris un chemin de traverse, en entrant à Nétencourt qui n'est qu'un village je le nomme à cause qu'il est l'entrée de la Champagne, & que ce fut ici où un employé saisit mon outil à finir les dentures, alors je portai ma plainte à un honnête homme nommé Mr. Le Comte qui fit restituer à l'employé ce qu'il m'avoit saisi injustement en se servant de ce faux prétexte me disant qu'il suivoit en cela les ordonnances du roi. Delà je gagnai Châlons-sur-la-Marne, ville assez grande mais peu agréable, elle est à 13 lieues de Bar-le-Duc. Je passai ensuite à Epernai, petite ville de Champagne à une distance de la Marne qui est une riviere qui tombe dans la Seine. Elle est à 7 lieues de Châlons. De cette ville je continuois ma route à Dorman bourg en Champagne assez beau à 5 lieues de distance de la dernière, ce fut aux environs de ce bourg que je logeai dans une auberge que je ne nomme pas : le lendemain on me dit que c'étoit un coupe-gorge, delà je passai à Château-thieri, petite ville aussi en Champagne qui n'est pas tant laide, située sur la Marne à quatre lieues du bourg précédent. La Ferté-Jovare, ville de la Brie à 6 lieues de l'autre dernièrement nommée. Delà je gagnai Meaux-en-Brie, capitale de la Brie, elle est le siege d'un évêque, elle est assez grande & belle, située sur la riviere Marne étant à 4 lieues de la dernière; on me dit qu'en cette ville il y avoit quantité de protestans, l'évêque de cette ville nommé M^r. Bossuet a composé un fameux

livre en six volumes, sous le nom d'histoire des variations des protestans. Cet habile controversiste invite dans son ouvrage, les réformés à embrasser la religion romaine, cet auteur s'est servi d'une méthode différente des autres qui ont traité ces sortes de matieres, parce que celui-ci est modéré, il ne parle pas avec passion, il est doux & patétique; j'exhorte donc pour cet effet les protestans qui pourroient avoir ce livre entre les mains de prendre garde à eux parce qu'il seroit en état d'ébranler quelques-uns de ceux qui ne connoissent pas assez les disputes scolastiques. De cette ville je continuai ma route pour Paris qui en est à dix lieues, où je me rendis pour la quatrieme fois le lundi 7 Mai 1770, & le lendemain je louai une chambre dans la rue mazarine, où j'arrondissois les rouages des montres où je n'ai été payé qu'en partie de ce qu'on me devoit, quoique je ne manquois pas de demander assez souvent mon argent, ce qui me donna lieu d'écrire en grands caracteres sur ma porte ces mots suivans :

*Credit est aussi mort chez moi
Depuis environ quelques mois,
M'ayant trahit ce perfide,
A la mort je le descide,
Et par sa mort j'ai la vie,
Et mes défiances sont gueries.*

C H A P I T R E X.

Du mariage de monseigneur le Dauphin, le spectacle du sieur Robe, la ménagerie du Sr. Morel.

I. **D**ES trois choses que j'ai à rapporter dans ce chapitre, que je vis alors en étant à Paris,

d'histoire des
table contro-
les réformés
et auteur s'est
les autres qui
s, parce que
pas avec pas-
exhorte donc
i pourroient
rendre garde
branler quel-
ent pas assez
ville je con-
en est à dix
atrieme fois
main je louai
ne, où j'ar-
es où je n'ai
me devoit,
mander assez
ma lieu d'é-
a porte ces

K.
spectacle du sieur
rel.
porter dans
nt à Paris,

Chapitre X.

43

commençons à faire le recit de la plus vénérable. Le mariage de monseigneur le Dauphin aujourd'hui Louis XVI roi de France, avec Marie-Antoinette d'Autriche fille de la reine d'Hongrie qui fut célébré à Versailles le 16 Mai 1770. Le feu d'artifice qui devoit se tirer ce jour-là fut renvoyé au 19 Mai à cause du mauvais tems, jour que je me rendis à Versailles pour voir ce fameux feu qui représentoit deux gerbes d'une grandeur & hauteur prodigieuse dont les bouts de chaque tige en éclatant répandoient plusieurs brillantes étoiles, cela étoit encore accompagné de plusieurs boêtes à feu qui après avoir monté d'une hauteur extraordinaire répandoient une infinité de belles étoiles, qu'à peine pouvoit-on distinguer d'avec les étoiles du firmament par leur blancheur & forme si naturelle, ces boêtes furent suivies des serpenteaux qui se croisoient les uns dans les autres, éclatoient en donnant un coup tout en disparoissant, l'on vit ensuite un feu d'où sortoit quantité de petits tourbillons mût avec un mouvement progressif contre l'air, il y eut un autre feu qui étoit sous la forme de plusieurs cordes qui s'élevoient en voûte, faisoient un bruit en fendant l'air, répandoient aussi des étoiles. Il y eut plusieurs autres feux fixes qui ne parurent pas à tous les spectateurs à cause qu'ils ne furent pas lancés en l'air. Ce feu d'artifice fut fait par le Sr. Thoré, artificier sur les Boulevards, lequel fit son testament avant de le tirer vû qu'il prévenoit un péril futur en

supposant qu'il ne réussit pas, ce qui auroit pu arriver par quelque funeste effet de la poudre, ce feu fut tiré dans le parc du roi, il fut suivi d'une magnifique illumination, car ce parc étoit illuminé dans toutes les allées, promenades & parterres, par l'arrangement des lampions, ces feux faisoient divers formes de fleurs de lys, de lustres, d'arcades, de pyramides, de bosquets, le tout accompagné d'un spectacle gratis du Sr. Nicolet qui fut beaucoup applaudi. D'ailleurs les jets d'eau jouoient avec beaucoup de force. Ledit jour 16 Mai Paris fut illuminé, les environs du Pont-neuf étoient très-beaux tel que le Quai des Orfevres, le Quai de Conti, celui des Théatins, & le mercredi 30 Mai l'on tira le feu d'artifice sur la place de Louis XV à Paris, dont ce feu ne cédoit en rien à celui de Versailles, sinon que celui-ci n'étoit pas si compliqué & qu'il ne dura pas si long-tems : ce qu'il y eut de fâcheux à ce dernier, ce fut un grand nombre de personnes qui y furent écrasées par la foule entre les deux palais & le nombre des estropiés & meurtris surpassoit de beaucoup celui des tués : quelques-uns disoient que c'étoit à cause d'un petit fossé qui traversoit la rue pour donner l'écoulement de l'eau, où le monde s'entrepassoit en tombant les uns sur les autres, ceux qui étoient par terre ne pouvoient se relever & étoient obligés d'y périr misérablement, les carrosses & fiacres ne manquèrent pas d'en écraser aussi bon nombre, puisqu'il y a vu un cheval qui y fut aussi tué, en-

tr'a
avo
avo
de v
j'y
à di
tain
taill
histo
que
velu
on j
fes l
fune
désar
2.
été v
vard
tours
ayan
donn
donn
& il
tirée
chang
que d
suivis
nues
dence
ne les
dence
réguli

tr'autre on supposoit que des malfaiteurs y avoient contribués de leur côté, puisqu'on en avoit trouvé qui avoient leurs poches pleines de vols lesquels font été aussi écrasés : lorsque j'y voyois les corps morts couchés dans la rue à différens endroits par vingtaine ou par trentaine, cela me faisoit penser à un champ de bataille, tel qu'on nous le représente dans les histoires de la guerre ; rien ne me toucha tant que d'y voir une très-belle créature d'une chevelure blonde, sur la phisionomie de laquelle on jugeoit un air modeste de même que par ses habillemens, laquelle avoit aussi subit le funeste sort de la mort inopinée, causée par ce désastre.

2. Le 24 Juin jour de la fête St. Jean, j'ai été voir le spectacle du Sr. Robe sur le Boulevard du temple, il consiste à voir plusieurs tours de cartes, où il y avoit une fille qui en ayant les yeux bandés devoit les cartes qu'on donnoit à tirer aux spectateurs. Et celui qui donnoit les cartes, en prenoit une dans le jeu & il se trouvoit que c'étoit celle qu'on avoit tirée, il souffloit dessus alors elle se trouvoit changée en une autre carte, & c'étoit aussi celle que d'autres avoient tirée ; ces tours furent suivis de plusieurs danses différentes & inconnues où l'on entend battre fortement la cadence des pieds, & en d'autres momens qu'on ne les entendoit pas du tout marcher, cette cadence y étoit battue des pieds d'un ordre très-régulier par notes hautes & basses. Une autre

danse qui me fit assez rire, ils la dansoient en ayant un bâton à la main, en cognant de leur bâton sur le plancher du théâtre d'un ordre fort réglé. Mais ce qu'on y voyoit de plus remarquable, c'étoit l'équilibre de l'épée mise sur la pipe tenue à la bouche où l'épée tournoit dessus. L'équilibre de la plume de paon jettée sur le front où elle y tombe perpendiculairement, d'où elle étoit rejetée sur le plat de la main sur son bout & delà sur son front; ce spectacle finissoit par un concert.

3. Le susdit jour 24 Juin 1770, je fus aussi chez le Sr. Morel voir sa ménagerie sur les Boulevards du temple, où l'on voyoit un bouc qui avoit trois cornes à la tête, une quatrième qui lui étoit tombée, on y en voyoit un plus petit qui a aussi trois cornes comme le précédent, une brebis qui avoit cinq jambes & six pieds, j'y en ai vu une autre qui avoit les ongles des pieds presque aussi longues que les cornes, de plus on y voyoit une sirene naturelle d'environ cinq pieds de long & de l'épaisseur du gros du bras d'une femme, elle ressemble assez à une femme depuis la tête jusqu'à la ceinture & le reste étoit une longue queue de poisson. L'on y voyoit aussi un vautour qui pouvoit être de la grandeur d'une des plus grandes oyes, mais le cou pas si long, son plumage étoit d'un gris brun, ses pieds sont garnis de longues ferres. La panthere qui est de la grandeur d'un renard, mais plus long elle a la tête du chat, elle grince les dents en soufflant

con
cert
avo
le G
cle t
rem
ter l
per
le bo
tam
rai à
voir
fis m
retou
ce qu
buoi
c'éto
mon
tems
des d
absen

Du voy

JE q
me re
faire n
geuse,
à Senl
cette p
pour f

comme un chat, sa peau est tachetée comme les cerfs des Indes. L'on y voyoit aussi le loup qui avoit fait tant de ravages dans le Languedoc & le Givaudan, le quel étoit empaillé. Ce spectacle fut terminé par des tours de tambours fort remarquables, celui qui le battoit faisoit sauter l'une de ses baguettes sous sa cuisse & la reprenoit, il faisoit aussi tourner sa baguette sur le bout de ses doigts. Il changeoit le son de son tambour au son du tonnerre. Alors je me retirai à mon logis en écrivant ce que je venois de voir, & au bout de quelques semaines après, je fis mon adieu à Paris sans jamais penser à y retourner : d'autant plus que j'y avois vu tout ce qu'on peut souhaiter de voir : ce qui contribuoit encore à quitter volontiers cet endroit, c'étoit de ce qu'on ne me payoit pas toujours mon ouvrage, & pour comble de fouscis en ce tems-là on m'avoit volé une partie de mes hardes dans ma chambre un jour que j'en étois absent.

C H A P I T R E X I.

Du voyage que je fis en Hollande, description des villes que je trouvois sur cette route.

JE quittai alors Paris le 23 Juillet 1770 pour me rendre en Hollande dans l'espérance d'y faire mes affaires d'une maniere plus avantageuse, quand je partis de cette capitale je passois à Senlis ville de Picardie à 10 lieues de Paris, cette petite ville est très-peu considérable, pour sa grandeur, ni pour sa beauté & encore

moins pour ses richesses, d'ici je passois à Ste. Maxance, qui est un bourg en Picardie encore moins considérable que la ville précédente, & il en est à deux lieues, delà je gagnai Roye, ville aussi en Picardie à onze lieues de ce dernier bourg. Péronne ville médiocrement grande pas tant laide, elle est aussi située dans la même province à sept lieues de la dernière, elle est surnommée la pucelle à cause qu'elle n'a jamais été prise. Delà j'arrivai à Cambrai capitale du Cambresis en Flandres, elle est assez belle, grande & bien fortifiée, étant à 8 lieues de l'autre. Valenciennes, médiocre ville tant pour sa beauté que pour sa grandeur elle est fortifiée, étant sur l'Escaut dans le Hainaut à 7 lieues de la dernière. Je continuai ma route à Mons capitale du Hainaut, elle est médiocre en grandeur, elle n'est pas désagréable, étant fortifiée d'un rempart & de terrasses, il y a aussi garnison : c'étoit où le prince Charles faisoit autrefois sa résidence, la Trouille arrose les fondemens de son enceinte, étant à la distance de 7 lieues de l'autre, continuant d'ici mon chemin à Soignies, petite ville du Hainaut à 3 lieues de l'autre ci-dessus. Brene-le-comte, petite ville de la même province à une lieue de la dernière, c'est trop peu de chose pour en parler. Halle petite & assez jolie ville à trois lieues de l'autre, elle est marchande située dans le Hainaut, dans cette ville il y a un pèlerinage qu'on nomme Notre-Dame de Halle, de cet endroit je me rendis à Bruxelles, ville capitale du

du B
étan
qu'à
Anv
quab
à jou
font
font
l'eau
Je pa
mais
que le
sons,
de cer
tines,
en del
belles
des dé
ville e
ou An
est aff
march
le Sr.
ville e
zoom,
elle est
dehors
bles, é
dans le
tention
vai que
jà levés

du Brabant, elle est grande, belle & marchande, étant favorisée d'un canal qui s'avance jusqu'à la moitié de la ville, ce canal va jusqu'à Anvers & à la mer, ce qu'il y a de plus remarquable, c'est l'hôtel-de-ville & sa tour percée à jour, elle mérite l'attention des curieux. La fontaine des trois pucelles est assez jolie, ce sont trois statues qui par leurs mamelles jetent l'eau en serrant la main contre, à ce qui paroît. Je passai en cette ville dans le tems du jubilé, mais comme je fus un peu trop tard je ne vis que les décorations posées contre leurs maisons, chacun selon ses moyens, les unes étoient de certains tableaux avec des inscriptions latines, d'autres avoient garnis leurs murailles en dehors avec de la mousse les uns en de très-belles façons, & les autres avoient même fait des décorations plus bizarres que jolies; cette ville est à trois lieues de la dernière. Anvers ou Antwerpen en langue flamande, cette ville est assez bien bâtie & jolie, elle est grande & marchande, j'y ai arrondis trois rouages chez le Sr. Lamberghs sur la place de mer: cette ville est à sept lieues de la dernière. Berg-op-zoom, quoique cette ville ne soit pas grande elle est fort belle en-dedans & encore plus en-dehors par ses fortifications assez remarquables, étant à 7 lieues de la dernière, & elle est dans le Brabant-Hollandois, comme j'avois intention d'aller loger en cette ville, je n'y arrivai que sur le tard, les ponts levis étoient déjà levés, je me retirai donc dans la campagne

en me couchant par terre sur le gazon pour y passer la nuit, pendant que je m'assoupiffois, un oiseau nocturne me vint siffler un cris si sauvage en tournant autour de moi comme si j'avois dû être sa proie, sans que je pû le voir à cause de l'obscurité; mais un instant après je l'apperçus contre le ciel; je tachai de m'endormir, mais la fraîcheur de l'automne s'opposoit à mon repos, le lendemain quand les ponts furent ouverts j'entrai dans la ville, les yeux à peine déffillés, en étant chargés du sommeil à cause de mon gîte de la nuit passée. Delà je passois à Bréda, belle & grande ville d'Hollande, assez marchande & bien fortifiée elle est à sept lieues de l'autre dernièrement nommée. Enfin j'arrivai à Rotterdam, c'est une des grandes villes de la Hollande elle est à 10 lieues de la dernière, quoiqu'elle soit belle & bien bâtie elle n'est pas si jolie que la dernière, mais elle est beaucoup plus grande & plus marchande, à cause qu'elle est favorisée d'une quantité de canaux qui traversent la ville, lesquels sont remplis de vaisseaux marchands; j'ai resté dans cette ville quatre ou cinq jours. Avant de passer plus loin il est à propos de dire ici que j'avois fais de certaines remarques sur les Pays-Bas, mais les ayant oubliées à bord d'un navire, de sorte que je n'aurai pas grand'chose à rapporter ici sur ces pays-là. (*) Je me rappelle que le Brabant & la Hollande sont deux

(*) D'ailleurs les pays d'Europe sont assez connus de chacun, ce qui m'a donné lieu de ne point parler du produit, ni des mœurs de chaque province.

pays
& p
meu
tr'au
ru,
l'hur
pres
com
sons
& da
une
la pe
preté
oblig
bles.
pres q
netete
naut,
& Bre
la reli
faut c
Hollan
tion,
avons
volont
cette n
mon fi
plusieu
au lon
suis pr

pays plus riches que plusieurs autres endroits & particulièrement la Hollande par son fameux commerce qui la rend si florissante, entre autre les Hollandois font, à ce qu'il m'a paru, des gens un peu rustiques, à peu près de l'humeur des Allemands; mais ils sont fort propres dans leurs ameublemens & leurs vaisselles, comé aussi les planchers & pavés de leurs maisons qu'ils lavent une couple de fois la semaine & davantage. chez quelques - uns; ce qui est une chose qui ennuie même ceux qui voient la peine que ces gens se donnent pour une propreté si gênante, puisque dans ce tems on est obligé de sortir des maisons, & d'ôter les meubles. Les rues des villes y sont toujours propres quoiqu'il fasse mauvais tems à cause de la neteté de leurs pavés. Dans la Flandre, le Hainaut, le Brabant & les villes de Berg-op-zoom & Breda ils y sont romains, mais à Rotterdam la religion dominante c'est la réformée. S'il en faut croire ce qu'on m'a dit: la plupart des Hollandois réformés admettent la prédestination, en rejetant le franc - arbitre que nous avons d'agir ou de n'agir pas selon notre libre volonté. Je ne donnerai pas ici de discussion sur cette matiere parce que ce seroit m'éloigner de mon sujet & que cela seul demanderoit déjà plusieurs volumes, ce qui m'étendroit trop au long, tandis qu'en ce petit ouvrage je me suis prescrit toute la brieveté possible.



C H A P I T R E X I I .

De mon embarquement pour l'Amerique, & des différentes circonstances où je m'étois trouvé pendant notre navigation sur l'Océan Atlantique.

EN étant à Roterdam je me trouvois embarqué de n'entendre aucun mot d'hollandois, en ne trouvant point d'ouvrage & l'argent qui me manquoit, quoique je fus toujours sobre & prévoyant, à la vérité c'étoit-là ma situation qui auroit dû allarmer un jeune homme qui se trouve dans un pays où il n'a aucune connoissance. Je me consolais moi-même dans l'espérance de bientôt trouver un moyen pour me tirer d'un état aussi fâcheux. Je me promenois donc sur le port & sur les bords des canaux pour trouver quelque bâtiment dans lequel je travaillerois pour mon passage afin de me rendre dans un pays qui me fut plus avantageux : ayant rencontré par cas fortuit des Allemands qui me parlerent de Philadelphie d'une manière si encourageante que je me disposai à partir avec eux. Delà je fus pour parler au capitaine Schmith, en lui disant que je souhaitois de m'embarquer avec lui, & que je travaillerois pour mon passage, il me répondit qu'il avoit suffisamment de monde pour son équipage, mais que je n'avois qu'à entrer dans son vaisseau en qualité de passager, sous la condition que lorsque je serois débarqué j'entrerois chez quelque horloger pour trois années de tems, tout comme la plupart des

autres passagers qui n'avoient pas d'argent pour payer leur passage. Ce fut donc ici à Rotterdam que je m'embarquai pour passer dans l'Amérique septentrionale ; environ vers le milieu du mois de 7bre. 1770 nous levâmes l'ancre , passant sur la Meuse , là notre vaisseau marchand se trouva assablé , quelques-uns des passagers & des matelots en attribuoient la faute au pilote Hollandois lequel étoit payé par jour & nous devoit conduire à l'embouchure de la Meuse , delà nous entrâmes dans la Manche ce qu'on voit de remarquable en cette embouchure , c'est la séparation de l'eau de la mer d'avec celle de la riviere par une barre qui d'un côté l'eau est grisâtre , & de l'autre l'eau est verte , d'une telle différence , comme si ces deux eaux n'avoient point de communication puisque cette barre est même tirée en ligne assez droite. D'ailleurs nous avons eu le vent fort favorable depuis l'entrée de la Manche que nous passâmes en longueur ; nous abordâmes Cahouse en fort peu de tems , c'est une petite ville chetive dans l'Ile-blanche nommée en anglois Wight , divisée en trois parties par un canal : quoique je commençai alors d'être fort malade malgré les soins d'un docteur qui me venoit voir tous les jours , je ne laissois pourtant pas de faire cette remarque , que la beauté du sexe de cette ville étoit suffisante pour réparer la laideur de ses maisons. Nous mouillâmes la rade en cette ville où nous y fîmes quinze jours pour faire la décharge de nos

tre vaisseau & pour le recharger incontinent, selon les ordres du roi d'Angleterre exécutés à la douane. Nous levâmes ensuite l'ancre en mettant à la voile pour continuer notre navigation, & j'étois toujours malade, ce fut alors que je perdis mes cheveux, la fièvre m'avoit rendu maigre & foible, en étant incommodé de plusieurs maladies à la fois, de sorte que je me dispoisois à la mort selon qu'un chrétien doit faire, j'aurois alors quitté volontier le monde si seulement mes yeux avoient encore eu l'avantage de voir une seule fois un pere & une mere si dignes de toute la reconnoissance & tendresse qu'un fils bien né peut être susceptible, ha! que mon sort m'auroit paru heureux; mais l'imagination de cette impossibilité supposée m'en faisoit perdre toute l'espérance, & ne faisoit qu'augmenter mes souffrances. Après six semaines de maladie je me trouvai guéri radicalement: nonobstant cela je ne fus pas exempt de la mort, par les périls que nous essuyâmes, car nous eûmes à trois différentes reprises la tempête, dont la plus violente dura trente-six heures, la mer orageuse ne ressembloit pas mal aux Alpes cornues qui par ses flots faisoit élever des montagnes d'eau qui se précipitoient contre notre vaisseau, des lames d'eau qui s'élevoient en se jettant sur le tillac, de sorte que nous fûmes obligé de le couvrir; notre butin rouloit d'un coin à l'autre, de même que les marmites, pots & d'autres ustenciles, des cofres qui se renversoient, les

vases & les bouteilles qui se cassoient. Notre navire paroissoit à chaque instant se renverser, en d'autres momens qu'on auroit assuré qu'il alloit se précipiter au fond des précipices formés par les vagues. En continuant notre navigation nous passâmes sur le grand banc de Terre-neuve qui est couvert des eaux de la mer ayant environ cent lieues de longitude sur cinquante de latitude, dès aussi-tôt que nous eûmes passé ledit banc de Terre-neuve, nous ressentimes un air doux tandis qu'auparavant nous eûmes un air froid, c'est sur ce banc que les François vont à la pêche de la morue: on peut en cet endroit de la mer mettre les navires à l'ancre, mais ailleurs il est impossible à cause qu'on suppose que la mer est un abyme sans fond. Après onze semaines de navigation (y compris les quinze jours que nous restâmes à Cahoufe) nous arrivâmes à l'embouchure du fleuve Delvar, nous passâmes devant Chester & Newcastle qui sont deux villes situées sur le bord de ce fleuve, enfin nous arrivâmes à Philadelphie, capitale de la Pensilvanie en Amérique. Nous étions dans le navire du Sr. Schmith capitaine, environ 60 personnes, le capitaine étoit anglois de même que la plupart des matelots, les passagers étoient tous d'allemands de divers pays, c'étoit des gens fort rustiques & grossiers, ils avoient ordinairement querelle entr'eux, même jusqu'à se battre. Après qu'on eut fait la visite des personnes de notre navire, nous eûmes la liberté d'aller à terre, on nous,

conduisit tous dans une maison où on nous fit prendre le serment de fidélité envers sa majesté Britanique. La plupart des passagers furent vendus pour leur passage, les uns pour 3 ans, les autres pour 4 ans de service à ceux qui avançaient l'argent aux maîtres du bâtiment, ce qui est un commerce assez connu en ce pays-là. Ceux qui avoient de l'argent furent libres : comme je m'en trouvois fort léger, je ne pouvois m'attendre qu'à être vendu comme les autres, je m'affligeois de perdre ainsi ma liberté ; le capitaine qui me chérissoit voulut faire mon bonheur en me présentant à un gentilhomme grand riche où j'aurois été fort bien, mon occupation n'auroit été autre chose que de faire ses commissions en étant monté à cheval pour me rendre aux endroits où il m'auroit envoyé & être son postillon en l'accompagnant dans ses parties de promenade, mais je le refusai aussi bien qu'un des négocians maître de notre vaisseau, disant que je ne voulois personne à moins que ce ne fut un horloger avec lequel j'aurois travaillé de ma profession. Trois semaines après que je fus débarqué, comme je n'avois pas encore pu trouver un horloger avec lequel je pû m'arranger, malgré les soins que je m'étois donné : d'ailleurs tous les passagers avoient la liberté de choisir chacun leur maître à leur volonté lorsqu'il venoit quelqu'un pour en choisir un, dans la maison où on nous avoit mis & où les deux marchands associés (à qui appartenoit notre navire) nous nourrissoient jusqu'à ce que nous fûmes tous débités.

C
ger
gen
not
tre
terp
horl
tie e
du n
se pr
grill
se re
peut
ne m
mon
un c
marc
où il
zaine
raco
alle
diren
vis à
payer
comm
avant
deux

C H A P I T R E XIII.

De mon emprisonnement à Philadelphie & du moyen que je me servis pour en sortir. Description de Philadelphie, & des ouvrages auxquels j'ai travaillé en y demeurant.

Comme je persistois à demander un horloger, en refusant plusieurs maîtres d'un autre genre de vie, il arriva que les deux associés de notre vaisseau, l'un nommé William & l'autre Maurice me firent conduire par notre interprète qui me dit qu'il me menoit chez un horloger, il me fit entrer dans une maison bâtie en grands carreaux de pierre dans la rue du marché, un homme avec un paquet de clefs se présenta tout à coup en m'ouvrant une forte grille de fer derriere laquelle il me fit passer en se retirant l'un & l'autre sans me dire mot : on peut mieux juger quelle fut ma surprise qu'il ne m'est facile de la reciter ; de cette allée je montai un escalier au haut duquel je trouvois un corridor où j'apperçu des portes chacune marquée d'un numero en ayant ouvert une où il se trouva une chambre remplie d'une douzaine de personnes à qui je m'empressai de leur raconter mon aventure en la leur recitant en allemand, eux n'en furent pas surpris, ils me dirent que cela s'y pratiquoit ordinairement vis à vis des débiteurs qui n'ont pas de quoi payer leur dette selon les loix angloises ; je reconnu alors mais trop tard, que j'aurois dû avant que de m'embarquer, me faire donner deux mots d'écrit de notre capitaine, comme

je ne passois à Philadelphie que dans l'espérance d'y travailler de l'horloger ; voilà qui m'auroit exempté de la prison. Ce qui auroit encor pû exciter les marchands & maîtres de notre navire à m'y mettre c'est que l'un d'eux avoit bonne envie de m'avoir , & croyant qu'en m'y mettant que s'auroit été le véritable moyen de m'avoir chez lui , puisqu'il m'envoya son frere qui vint m'y voir environ quinze jours après que j'y fus entré , en me disant que si je voulois aller chez ce marchand pour quatre ans qu'il me feroit sortir de la prison sur le champ, mais je le refusai , esperant de trouver une autre occasion pour servir moins de tems. J'attendois donc avec patience ma sortie , & ce qui me consoloit , c'étoit de ce que je n'étois pas dans une prison deshonorante , d'autant qu'elle n'étoit dédiée que pour les débiteurs. Pour passer mon tems je m'amusois à discourir avec les autres prisonniers détenus pour leurs dettes , où il s'y trouva des gens de qualité & de ceux même qui avoient passés leurs études , entr'autres des marchands qui avoient été ruinés , de même que le fils d'un ministre anglois , lequel étoit très-savant puisqu'il avoit travaillé à la fameuse encyclopédie , il n'y manquoit pas non plus de quelques bons biberons qui pour avoir vuïdé trop souvent la bouteille , s'étoient endettés , il y avoit de certains jours que je m'y plaisois assez bien , ayant fait un jeu de dames avec lequel nous passions le tems ; l'on y jouoit aussi aux cartes , dans d'autres momens c'étoit

le j
rée
diff
con
fran
tin.
enc
fur
fur
phy
coll
plain
d'er
n'av
gent
ce q
Il y
mais
fe te
tume
tran
ceux
alors
chan
l'on
men
une f
mes
tier-g
quan
je n'
voux

le jeu de paume dans une grande cour entourée de hautes murailles , il y avoit des gens de différentes conditions & de divers pays , par conséquent on y parloit de plusieurs langues , françois , anglois , allemand , irlandois & latin. Pour nous exercer davantage, nous avions encre & papier , nous avions aussi des theses sur des points de théologie , & de controverse, sur la morale , la philolophie , la poésie & la physique , cet endroit ressembloit plutôt à un college qu'à une prison, si bien qu'on pût s'y plaire, on ne laissoit pourtant pas de desirer d'en bientôt sortir , principalement ceux qui n'avoient en ce pays ni parens, ni amis, ni argent pour y vivre , ces derniers sont assistés de ce que quelques gens charitables leur envoient. Il y a de certains jours qu'ils ne reçoivent rien , mais ils sont assistés des autres prisonniers, l'on se tend la main les uns aux autres , & la coutume y est ainsi que tous les novices en y entrant paient un coup à boire à la compagnie de ceux de la chambre où on va faire sa demeure, alors on boit à sa fanté en chantant quelques chansons bachiques. Voilà à peu près comme l'on y étoit & come le tems s'y passoit. Au commencement du mois de Janvier 1771 j'écrivis une félicitation de la nouvelle année à un de mes pays nommé Jacob Garaud , natif de Motier-grand-val lequel j'avois déjà vû en débarquant en cette ville : on peut bien juger que je n'épargnois nullement dans ma lettre les vœux , les prieres , & les bénédictions, mais le

vœu le plus sincere que je faisois alors c'étoit de sortir de la prison : ma lettre ne fut pas sans succès, car le style patétique dont je m'étois servi pour exciter sa commiseration, le toucha si sensiblement, qu'il vint m'y trouver avec son épouse, en me disant que si je le voulois servir quatre ans qu'il me prendroit chez lui, comé il y avoit déjà cinq semaines que j'étois en prison, j'y consentis après avoir balancé quelque moment : mais tous ceux qui étoient là me conseillèrent de ne pas négliger cette occasion pour en sortir, parce qu'autrement j'aurois pû peut-être y rester un an & plus avant que personne ne vint m'en tirer : je quittois donc cet endroit le 21 Janvier 1771 pour aller chez le fusinommé qui paya mon passage ; au bout de quatre mois je vendis mon outil aux dentures à un Irlandois nommé Thomas Lowe demeurant in the frontstreet à Philadelphie, pour le prix de quinze pondes argent de ce pays-là que je remis au Sr. Garaud natif de Motier-grand-val pour racheter le tems que je devois rester chez lui, m'ayant fait crédit de six pondes que je lui paya au bout d'un an, de sorte que mon passage m'a coûté vingt & une pondes argent de cette province ce qui revient bien près de cinquante - six piastres & demi d'Espagne ce qui fait environ cent écus de France. Avant de passer plus loin, il convient de dire ici quelle fut mon occupation après que j'eus quitté le Sr. Garaud. Alors étant libre je me rendis chez un horloger où

je n
chez
étoit
à tra
noit
tient
laire
trer
liam
dans
chose
lut p
que
avoit
me j
ces d
me d
de vo
d'ent
quelq
premi
c'est u
Amér
font t
un tr
incon
maiso
que ar
ou pe
tel de
bitérie
belle é

je n'y restai que sept ou huit jours, delà je fus chez un taillandier nommé Louis Prah! qui étoit de la secte des Quakers, auquel j'ai aidé à travailler de la lime, comme il ne me donnoit qu'une piaſtre par semaine & mon entretien, je ne me contentai pas d'un ſi petit ſalaire, au bout de 9 jours je le quittai pour entrer chez un horloger en grand, nommé William Ritter, allemand de nation demeurant dans la cinquieme rue qui me donna quelque chose de plus que le précédent, lequel ne voulut pas augmenter mon prix, ce qui fut cause que je le quittois auſſi, malgré l'envie qu'il avoit de m'avoir plus long-tems chez lui: comme j'avois gagné quelque peu d'argent dans ces différentes maiſons où j'avois travaillé je me diſpoſois donc à voyager de nouveau afin de voir les colonies d'Amérique. Mais avant d'entrer dans ce détail, il me faut ſpécifier ici quelques particularités de Philadelphie: c'eſt premièrement la capitale de la Penſilvanie, c'eſt une des plus grandes villes que j'ai vû en Amérique, elle eſt très-belle, toutes les rues y ſont tirées au cordeau, & des deux côtés il y a un trottoir garni de pieux où l'on ne ſe trouve incommodé ni des voitures ni de la boue; les maiſons y ſont bien bâties en briques où chaque artisan a ſon enſeigne où ſon nom eſt écrit, ou peint le plus ſouvent en lettres d'or. L'hôtel de ville eſt un grand bâtiment; l'églife préſbitérienne eſt dans l'Archſtreet, c'eſt une très-belle églife principalement pour la construc-

tion de son clocher. Les Quakers ont aussi la leur dans le Market-street. L'église luthérienne est assez grande, mais elle n'a pas de clocher. L'église calviniste dans le Reice street, c'est où on y prêche en langue allemande, c'étoit là où je m'acquittois des devoirs de notre religion. Les romains y ont aussi leur chapelle. La place du marché est assez jolie par rapport aux arcades sous lesquelles sont un grand nombre de bouchers à l'abri des injures du tems y ayant deux rangées de bancs & au milieu reste un passage libre. Dans cette ville je n'y connois que quinze rues principales, n'y en ayant guere davantage, savoir huit qui suivent en longueur la ville & sept qui la traversent, je ne citerai pas leur nom ce qui est fort indifférent aux personnes qui n'y sont pas été : c'est une ville d'une certaine largeur, mais elle est fort longue puisqu'elle a trois milles d'un bout à l'autre, elle est fort commerçante, y ayant ordinairement environ cent cinquante vaisseaux tant grands que petits, ce port de mer a son flux & reflux assez considérable, quoiqu'il soit avancé dans les terres à 50 lieues de la mer. Philadelphie est environ 1300 ou 1400 lieues de Rotterdam.

C H A P I T R E X I V .

Du commencement de mon voyage dans les colonies angloises en Amérique. De la Pensilvanie ; & du Mariland.

LE mercredi 19 Juin 1771 je quittai Philadelphie pour me rendre à Lancastre qui est

une assez grande & belle ville nouvellement bâtie, elle est à 66 milles de Philadelphie, soit 22 lieues, elle est aussi dans la Pensilvanie, là j'ai resté trois semaines où j'ai travaillé chez un nommé Atkinson horloger, où j'avois pris un passe-port auprès d'un juge qui me l'écrivit en langue angloise; delà continuant ma route à York, ville du même gouvernement, elle n'est pas si grande ni si riche que la précédente, & elle en est à 24 milles. Avant de passer plus loin voici ce que j'ai remarqué sur la Pensilvanie.

Ce gouvernement confine le Mariland, la Virginie, la montagne bleue qui sert de limite avec les sauvages dans la profondeur des terres, le Nouveau-Jersey (*) qui s'en trouve séparé par le fleuve Delvar. Ce pays est bien peuplé dans les endroits que j'ai passé, il a été établi par les Quakers qui y sont en grand nombre. Le terrain y est abondant en blé, autour duquel il y a de hautes clotures, il y croit aussi des herbes potageres & quelque peu de fruit, il y a à peu-près les mêmes bestiaux qui sont parmi nous. L'air y est sain, le climat assez chaud en été & médiocrement froid en hiver, le tems y est fort changeant; dès aussi-tôt qu'il y est tombé de la pluie on y ressent un air froid; les habitans de ce pays sont de la descendance des anglois, mais la plupart sont des allemands ou fils ou petits-fils de cette nation dont leurs

(*) Autrefois la Pensilvanie & le Nouveau-Jersey portoient le nom de Nouvelle-Suede.

ancêtres étoient venu s'établir comme plusieurs n'avoient pas le moyen de payer leur passage, font été vendus pour servir un certain tems; le monde y est assez ambitieux pour les richesses, chacun tâche d'en amasser, les uns par des voies plus légitimes que les autres, & selon leur capacité, ils sont industrieux & en même tems un peu chicaneurs. Les différentes religions & sectes y sont tolerées, il y a des réformés de l'église anglicane, ils ne different de nous que pour quelques petites cérémonies, & altération de la liturgie, telles sont les litanies auxquelles le peuple répond après le ministre, sans rien déroger des articles fondamentaux de la foi. Les presbitériens sont aussi des réformés: fort approchant de nous, les luthériens nous savons qu'ils ne different des calvinistes que pour l'eucharistie, entr'autre il y a des romains, des anabatistes qui ne font baptiser leurs enfans qu'à un certain âge, les quakers qui n'admettent aucun sacrement, les quietistes y sont en petit nombre, ceux-ci n'admettent aucune assemblée religieuse, les moraves sont une autre secte qui après avoir assistés sept années consécutives tous les dimanches à la dévotion publique en donnant des preuves certaines de leurs bonnes mœurs ils sont reçu impeccables & depuis ce tems-là leurs fautes ne leur sont plus imputées pour péchés, ceux-ci ont une église à Lancastré.

Ce pays qui est dans un continent bien plus avancé à l'ouest que le nôtre, il n'est pas sur-

prena
cinq
très-p
son ca
dégré
même
plus d
en Eu
qui pr
sion c
cre en
ne co
peut-ê
autre

Dep
tre ro
fant à
mée S
Lancat
aborda
dans le
ville n
est la ca
elle est
& de m
vince à
30 mill
route à
milles c
ville av
de ce g
bourg c

prenant que le soleil s'y leve & s'y couche cinq heures plus tard qu'en France, ce qui est très-probable, à cause de la différence d'horison causée par l'éloignement selon le cours des degrés de longitude. Le changement y paroît même jusqu'aux animaux qui paroissent y avoir plus de connoissance que ceux que nous avons en Europe. Il y croît un arbre nommé érable qui produit une eau qui en sort par une incision qu'on y fait, se durcit & on en fait du sucre en la bouillissant sur le feu, mais cet arbre ne coule qu'en une certaine saison. J'aurai peut-être occasion d'en parler encore dans un autre endroit.

Depuis la ville de York je prenois une autre route pour entrer dans le Mariland, passant à Baltimore, ville située sur la riviere nommée Sousquehana, elle est plus grande que Lancastré & elle est assez jolie, les bâtimens y abordent, étant à 60 milles d'York, elle est dans le Mariland. Delà je gagnois Annapolis, ville médiocrement grande, assez belle, elle est la capitale du Mariland, située sur une baie, elle est la résidence de plusieurs gentilshommes & de monseigneur le gouverneur de cette province à qui j'eus l'honneur de parler, elle est à 30 milles de la précédente; je continuois ma route à Malborough, bourg du Mariland à 22 milles de la dernière. Port - tabac très-petite ville avec une chapelle, c'est la dernière ville de ce gouvernement, elle est à 30 milles du bourg ci-dessus, & à 10 milles l'on trouve le

passage nommé en anglois Hoesferry où l'on passe une grande riviere appellée par les sauvages Petowmack, qui sépare le Mariland de la Virginie, qui est un autre gouvernement appartenant aussi aux Anglois comé les deux précédens.

Le Mariland confine la Virginie au couchant, la mer environ au levant, la Pensilvanie au nord-ouest, selon ce que j'ai pû remarquer, il est séparé du Nouveau-Jersey par le fleuve Delvar. Ce pays a un terroir fertile en bled d'Europe, en tabac & il est nouvellement établi, il y a des hommes d'une très-grande taille, parmi ces protestans il y a des romains qui y ont quelque chapelle, les uns sont des Irlandois ou des Acadiens, les protestans qui se marient avec les romains, la regle y est que les enfans mâles suivent la religion du pere & les filles celle de la mere. Le terrain n'y est pas si uni comé dans les pays précédens, en beaucoup d'endroits il est par montagnes plus ou moins grandes, la premiere fois que je passois en ce pays, l'eau avoit inondé les fonds & vallons qui séparent les montagnes, l'eau y ayant entraîné des maisons, quelque pont en faisant périr des animaux, à un endroit qu'un pont avoit été entraîné par ce ravage, en sorte que je fus obligé de passer une petite riviere à la nage, & de traverser la forêt en marchant dans l'eau, sans voir mon chemin, heureusement qu'en ce pays il n'y a pas de caïman, car je me serois exposé en faisant cette traversée. Je n'ai

pas d
pays

De la V

Co

je pass
sur la
Virgin
le cha
à Wil
de la V
neur d
elle est
petite
aussi d
tale, e
en ang
pour m
nomme
ville au
nom é
vois en
en lang
ville co
de vaiss
la ville
aussi en
d'ou l'o
mer en
sur sa p

pas d'autres particularités à rapporter sur ce pays qui méritent d'être mises en écrit.

C H A P I T R E XV.

De la Virginie, des villes que j'y ai vu en y passant, des mœurs des habitans & du produit du pays.

Comme j'allois toujours du nord au sud, je passois à Port-Royal, très-petite ville située sur la riviere Rap - hannack, elle est dans la Virginie à 16 milles de Hoesferry nommé dans le chapitre précédent, de cette ville j'arrivai à Williamsbourg; assez grande ville, capitale de la Virginie elle est la résidence du gouverneur de cette province, y ayant un college, elle est à 80 milles de la dernière. Yorktown; petite ville mais assez agréable & jolie, elle est aussi dans cette contrée à 12 milles de la capitale, elle est sur le bord de la riviere nommée en anglois Yorkriver, ayant pris cette route pour me rendre au port de mer qui sera ci-après nommé, delà je passois à Hampton, petite ville aussi en Virginie sur la riviere de même nom étant à 25 milles de la dernière. J'arrivois ensuite à Norfolk, sur la riviere nommée en langue angloise Jamefriver, qui rend cette ville commerçante, par un assez bon nombre de vaisseaux qui viennent dans ce port de mer, la ville est grande & assez bien bâtie, elle est aussi en Virginie à 15 milles de la précédente, d'où l'on y vient par eau. Ce fut en ce port de mer en y entrant qu'une Angloise qui étoit sur sa porte, en me voyant passer par la rue,

se mit à dire en anglois „ il est bien surprenant de ce que mon amant passe devant moi sans me rien dire „ je continuois mon chemin en me souriant. Je tâchois de trouver en cette ville quelque occasion favorable pour m'embarquer afin de passer dans les iles Antilles, après y avoir séjourné quelques jours dans cette espérance ; mais ce fut inutilement, de sorte que je continuois ma route par terre en allant toujours à peu près du nord au sud, quand j'eus traversé le James river, je trouvai sur l'autre bord une petite ville nommée Portsmouth qui peut être environ à un mille & demi de Norfolk. Je passai ensuite à Suffolk petite ville d'environ 80 maisons y compris les baraques des négres, elle est la dernière ville de la Virginie à 30 milles de la précédente.

La Virginie confine la Pensilvanie, l'océan Atlantique, le Mariland, la Caroline du nord, & les sauvages dans la profondeur des terres. Ce pays est à peu près riche comme le précédent, son principal revenu c'est le tabac qui y croît d'une qualité supérieure à plusieurs autres, il y croît aussi du maïs, quelque peu de coton produit par une plante; outre la plupart des arbres que nous avons en Europe, il y en croît quelques-uns qui nous sont inconnus, il n'y croît fort peu d'arbres fruitiers, à l'exception des pêchers dont on en fait une liqueur avec son fruit. L'argent de ce gouvernement est en partie en papier, dont chaque morceau est marqué en caractères imprimés,

qui e
c'est t
trine
des pi
ou en
comme
maux
a dans
font e
autre
cri im
jeune
font u
nuit s
sans q
celle p
mouv
pays,
bien sa
étrang
la plup
pas d'
aussi, c
droien
de fort
qu'elles
plus gr
pas rare
seize ar
femmes
versatio
souvien

qui expriment leur valeur ; leur moindre piece c'est une demi-pite qui est le quart d'une pistrine coupée en quatre morceaux, ils ont aussi des piastras en argent qu'ils coupent en deux ou en quatre, les copers n'y ont pas cours, comme dans les autres colonies. Outre les animaux que nous avons en notre continent, il y a dans cette province des ciseaux mouches qui sont extraordinairement petits, j'y en ai vû un autre mais plus grand que celui-ci, duquel le cri imite parfaitement bien le miaulement d'un jeune chat, on y voit quantité de fireflys qui sont une sorte de mouches qui en volant la nuit font paroître comme une étincelle de feu, sans qu'on apperçoive la mouche, cette étincelle paroît & dispaeroît de tems en tems par le mouvement des ailes. Quand aux gens de ce pays, je vous assure que ce sont des personnes bien faisantes & polies envers les passans & les étrangers. Le sexe y est chargé d'embonpoint, la plupart y sont assez jolies, & ne manquent pas d'être assez insinuanes quand vous l'êtes aussi, quand vous leur demandez, si elles voudroient avoir un mari, elles vous répondent de fort bonne grace que c'est directement ce qu'elles desirent, je crois bien que c'est là leur plus grande ambition, car dans ces pays il n'est pas rare d'y voir de jeunes filles de quinze ou seize ans qui se marient avec des vieillards : les femmes dans les campagnes vous tiennent conversation en fumant leur pipe ; mais je ne me souviens pas d'y avoir vû d'homme y fumer,

mais ils chiquent & sur-tout dans les villes maritimes. On vit assez bien en ce pays-là, le lard y est l'aliment le plus commun, ils ont soin de faire lever la peau des jambons avant de les servir sur table; pour faire leur pain ils mettent au feu une vieille pioche démanchée où ils étendent leur pâte dessus; ils font moudre leur bled d'Inde par un négre qui le moud avec un moulin à bras. Pour battre le peu de froment qui y croit, ils le font fouler par des chevaux qu'ils montent en les faisant marcher circulairement sur leur mise de bled, & pour le vanner ils montent sur un échafaut élevé sur quatre piliers d'où ils renversent ce bled tout doucement par terre, & en tombant le vent en emporte la criblure & tout ce qui se trouve léger.

C H A P I T R E X V I .

De la Caroline du nord, des villes que j'y ai vû, le produit de ce pays & le caractère de ses habitans.

JE continuois ma route en passant à Edenton, premiere ville que l'on trouve dans la Caroline du nord, cette ville maritime n'est pas grande & les maisons sont toutes bâties en planches vernies, elle est située sur la riviere nommée Abermarle-fund à une distance du confluent d'une autre riviere nommée Chown, il n'aborde pas grand nombre de vaisseaux en cette ville, n'y ayant vû que deux gouletes, six bateaux, & un brigantin, cette ville est à 54 milles de Suffolk; delà j'arrivai à Bath, pauvre

& petit
vû, t
planch
nord,
gue sa
niere.
30 mil
est mé
sez bie
vieres
river,
seigneu
l'ayant
c'est en
tuée a
nom, q
nous av
une dou
rade lon
cremen
milles d
Brunsw
40 maif
dans le
derniere
ville est
une là sa
dans un
remarqu
confine l
sud; ma
gnore qu

& petite ville, une des plus chétives que j'ai vû, toutes les maisons n'y sont bâties qu'en planches, elle est aussi dans la Caroline du nord, sur le bord de la riviere nommée en langue sauvage Pamlico à 50 milles de la dernière. Newbern, capitale de cette province à 30 milles de l'autre dernièrement nommée, elle est médiocre en grandeur, & qui m'a paru assez bien bâtie, située sur le bord de deux rivières qui s'y joignent, l'une est nommée New-river, l'autre Trent-river, le château de monseigneur le gouverneur est un beau bâtiment, l'ayant examiné lorsque j'y fus. Wailmaiton, c'est encore une ville de la même contrée, située au Cap - Fear sur la riviere du même nom, qui n'est pas si large que les autres dont nous avons parlé ci-dessus, il pouvoit y avoir une douzaine de vaisseaux qui y mouilloient la rade lorsque j'y ai passé, cette ville est médiocrement grande & belle, elle est à environ 95 milles de la dernière & à 30 milles de la mer. Brunswick petite & chetive ville, c'est 30 ou 40 maisons bâties en planches, elle est aussi dans le même gouvernement à 14 milles de la dernière, située sur la riviere Cap-Fear, cette ville est sans régularité, c'est une maison ci & une là sans former des rues; avant de passer dans un autre gouvernement, voici ce que j'ai remarqué sur celui-ci. La Caroline du nord confine la Virginie, la mer, & la Caroline du sud; mais dans la profondeur des terres j'ignore quel pays & quelle nation. Ce pays en

les villes ma-
ays - là, le
s ont soin
vant de les
n ils met-
anchée où
t moudre
oud avec
eu de fro-
r des che-
rcher cir-
& pour le
élevé sur
bled tout
t le vent
setrouve

71.

, le produit
is.

à Eden-
ns la Ca-
n'est pas
bâties en
a riviere
e du con-
own, il
seaux en
rouletes,
e est à 54
, pauvre

général est pauvre à cause que les terres y sont sablonneuses & par conséquent peu fertiles, on me dit cependant qu'en avançant in the back-contry que les terres y sont meilleures, on y cueille peu d'indigo; en place de cela ils y cultivent du maïs & des patates douces; leurs troupeaux est ce qui les fait vivre; on y plante aussi du coton que les femmes cardent, filent, & en font elles-mêmes l'étoffe qu'il leur faut pour habiller leur famille qui est souvent nombreuse; les hommes y cultivent la terre, il n'y a pas beaucoup de negres pour faire leurs ouvrages, & ceux qui en ont, n'en possèdent qu'un petit nombre de sept ou huit & quelquefois moins; ils cueillent de la thérébentine en faisant une entaille aux pins qui y sont en grand nombre, le fond de cette entaillure est creusé où se reçoit ce qui en suppure: quand cela a coulé un certain tems, ils la ramassent en y mettant le feu pour encore mieux en tirer la gomme; le goderon se fait d'une autre façon, comme une partie de ces pins encochés des deux côtés viennent à casser par le vent, ce bois se rend gonfieux par lui-même en restant couché par terre pendant plusieurs années, ils prennent ce bois gras qu'ils appellent en leur langue light-wood, après l'avoir haché menu ils en font de grand tas qui sont ronds en étant étroit au bas & large au haut en faisant pencher tous leurs éclats contre le centre, au fond il y a une fosse où le goderon coule lorsqu'on met le feu à ce bois. En passant en ce pays-

pays-
lifoie
qu'cr
donn
d'extr
plaifa
mes d
le plus
ce for
rent e
sont le
de mè
condu
charge
ifles. I
taigne
bois q
fruit d
sauvag
Il y a
qui dét
pent ar
pas tou
les rou
nombre
aquatiq
jambes
mal fair
l'air y e
comme
maisons
vremen

pays-ci je leur demandois pourquoy ils se qualifioient tous de gentilshommes, en leur disant qu'en Europe le titre de gentilhomme n'étoit donné qu'à des personnes qui étoient nobles d'extraction, là-dessus un d'eux me répondit plaisamment, que les plus grands gentilshommes de son pays c'étoit ceux qui cueilloient le plus de térébenthine & de goudron parce que ce sont ceux qui ont le plus d'argent. Ils tirent encore un autre avantage des pins, ce sont les planches avec lesquelles ils commercent de même que les bardeaux qu'ils font en les conduisant à leurs villes maritimes où on en charge les vaisseaux qui partent de là pour les isles. Dans ce pais il s'y trouve aussi des chaigners sauvages, entr'autre une sorte de bois qu'on y attribue la propriété d'avortir le fruit de la femme; il y croit aussi des lauriers sauvages, mais il n'y a pas d'arbres fruitiers. Il y a des ours, des loups & des panthères qui détruisent les bestiaux; si les chevaux échappent aux dents des panthères ils n'échappent pas toujours aux mains des voleurs, cependant les routes y sont assez sûres; il y a aussi grand nombre de serpens, plusieurs sortes d'oiseaux aquatiques qui ont de longs becs & de longues jambes; sur la route que je tenois l'air y est mal sain, mais dans la profondeur des terres l'air y est plus sain, le climat à peu près chaud comme dans les deux autres provinces. Les maisons de ce pais y sont construites fort pauvrement dans les campagnes: ce sont des pe-

tits pins d'une certaine longueur qu'ils entassent en quarré les uns sur les autres, en y mettant de la terre glaise entre les jointures, en y laissant une ouverture sans y avoir de vitres, le fond de leurs cabanes n'est pas pavé ni garni de planchers, la plupart n'ont aucune séparation depuis le fond jusqu'à la couverture, tout le vuide forme leur appartement, leur lit est fait de quatre pieux ou de quatre branches fourchues où ils posent deux bois de travers pour y mettre leurs ais ou bardeaux, voilà qui forme leur bois de lit où ils mettent dessus de la feuille de maïs avec quelques couvertes, j'y ai même vû une coëne d'arbre pourri, servir de berceau pour leurs enfans, les calabaches leur servent de bassins, de seaux, d'écuëlles, & de cuilliers à pot, ou bien ils ont quelques vases de fer blanc, on m'y servoit assez souvent d'une cuilliere de corne. Ce qui a le plus attiré mon attention dans ce pays, c'est une sorte de plante d'un rouge pâle, & d'autres qui sont jaunes, ayant une tige de quelques pouces de long; au haut sont deux feuilles réunies sans avoir de queue, cette tige les join's ensemble, elles ont chacune à leur bord en-dehors cinq ou six barbes, & dès aussitôt que vous la touchez entre les deux feuilles, elles se ferment en croissant les barbes les unes dans les autres & elle se trouve changée de forme pour peu qu'on la touche, comme si elle avoit du sentiment pour se défendre, je n'ai pas tort de la nommer la modeste; il y en

a une
à son
vous
du, c
reme
mieu
perfo
habit
à pré
droit
d'autr
langu
come
franc
sans p
que d
domin
pelles
où ils
maison
ayant
de la r
où il n
quelqu
vont d
tion pu
mais o
tous ce
tr'autr
geurs q
pêche p
tres-bo

a une autre qu'on appelle de l'herbe de serpent à soñette, à cause que si vous en avez sur vous, vous ne courrez aucun danger d'en être mordu, c'est une feuille odoriferante qui a premièrement été connue des sauvages qui connoissent mieux les propriétés des plantes que d'autres personnes, puisqu'ils ont été les premiers à habiter le nouveau monde. Ceux qui habitent à présent ce pays sont la plupart natifs de l'endroit, étant de la descendance des Anglois & d'autres nations Européennes, on y parle la langue angloise; les loix & coutumes y sont comme dans les autres colonies, le pays est assez franc, chaque artisan peut s'ériger en maître sans payer aucun droit, comme cela se pratique dans les pays de ce continent. La religion dominante est la protestante, ils ont des chapelles le long des routes dans les campagnes où ils sont éloignés des villes; mais ce sont des maisons bâties en planches avec des bancs, n'y ayant point de clocher, elles sont sur le bord de la route dans le bois; & dans les endroits où il n'y a point de ministres établis, il y passe quelques prédicateurs qui de tems en tems vont dans les quartiers retirés y faire la dévotion publique dans la maison d'un particulier, mais on en averti quelques jours auparavant tous ceux du voisinage pour s'y rendre. Entr'autre le monde y reçoit assez bien les voyageurs quoiqu'ils ne soient pas riches, cela n'empêche pas que plusieurs ne soient portés de tres-bonne volonté vis-à-vis des passans, quel-

ques - uns reçoivent de l'argent pour vous avoir traité, d'autres n'en veulent recevoir aucunement; ils sont contens de vivre sans ambitionner les richesses: quand ils n'ont plus de viande ils vont à la pêche ou à la chasse du cerf, ou bien les hommes se couchent sur une blanquette qu'ils étendent par terre, d'une telle façon qui marque une certaine nonchalance; mais les femmes ont toujours ou trouvent de quoi s'occuper dans leur ménage. Ils s'habillent sans superflu, les filles observent encore une certaine délicatesse dans leurs habillemens fort modestes, mais je crois que c'est plus la dépense qu'il faudroit faire qui les retient que l'humilité; quoiqu'elles soient un peu farouches vis-à-vis des étrangers, quand on fait entrer en conversation de peu à peu elles ne laissent pas que d'être bientôt apprivoisées, moyennant qu'elles aient sujet de se croire en bonne compagnie, & il m'a paru qu'en ce pays comme dans le précédent, que l'on ne fait pas longue connoissance avant d'oser leur proposer le mariage, ou bien elles savent ingénieusement tourner le discours pour vous donner occasion d'en venir à parler. D'ailleurs les jeunes gens n'y sont pas dissimulés comme parmi nous, car l'on y est franc, sincere, & sans détours frauduleux dans les amitiés, leur façon de rire & de plaifanter est agréable: ils ne sont ni folâtres ni railleurs sans cause; la calomnie & la médifance sont exclues de leur conversation. Les filles s'y marient fort jeu-

nes
avoit
curie
elle
& ét
avoit
été
que
ceci
que
phie
d'aut
de ce
lasser
gion

De la C
cette
pays.

AL
diocr
le bor
cet en
Pedee
milles
& à I
est la
roline
leftow
grande
nomm
troisier

nes même avant 14 ans ; je me rappelle d'y avoir vû une femme fort jeune à laquelle la curiosité m'excita de lui demander son âge, elle me répondit qu'elle avoit quatorze ans, & étoit déjà mere de trois enfans, & l'ainé avoit quatre ans, par conséquent, elle avoit été mariée à neuf ans, si je ne l'avois vû & que je n'eus parlé à elle-même, je tiendrois ceci pour une fable, l'ayant examiné aussi bien que son fils ainé, je vis bien, tant par leurs physionomies, & par la suite de son discours & d'autres circonstances que la chose étoit telle ; de ce pays je passois dans le suivant, sans me lasser de voyager, en faisant ma route *eregiona in regionem*.

 C H A P I T R E XVII.

De la Caroline du sud, des villes que je trouvois en passant cette colonie, des mœurs des habitans, & de la qualité du pays.

ALors je passois à Georgetown, ville modicement grande, pas tant désagréable, sur le bord de deux rivières qui se joignent en cet endroit, nommées par les gens de ce pays Pedee-river & Blackriver, cette ville est à 65 milles d'où se séparent les deux Carolines, & à 107 milles de Brunswick, cette ville est la première que l'on trouve dans la Caroline du sud, de celle-ci je passois à Charlestown, capitale de ce pays située sur une grande baie formée par deux rivières l'une nommée Vendo, une autre Cooper, & d'une troisième appelée Asheley, cette ville est

grande, belle, riche, commerçante & le séjour agréable, elle a un portail qui des deux côtés a un mur, entr'autre cette ville est la résidence de son gouverneur établi sur la province, d'ailleurs cette ville est un port de mer où il peut y avoir 150 vaisseaux en rade tant grands que petits, elle est à 60 milles de l'autre ci-dessus, & environ 9 milles de la mer; delà je continuois ma route à Jacksonbourght, anciennement nommé par les sauvages Pompon, bourg dans la Caroline du sud à 35 milles de la capitale. Purisbourg, petite ville de la même contrée, située sur le bord de la rivière Savañah, c'est un petit endroit où les maisons sont parmi les plantations, n'y ayant aucune régularité pour les rues, ce pauvre endroit fut érigé par le Sr. Pury, natif de Neuchâtel en Suisse, qui commença à l'établir l'an 1732, il n'y a presque que des Suisses, y ayant connu les Srs. Meuron, Vaucher, David Giroud de St. Sulpis, Bueuche du Val St. Ymier, & plusieurs autres que j'ai oublié. La plupart de ceux que j'y ai vû n'étoient que les descendants des premiers qui s'y étoient rendus pour l'établir, cette petite ville est à 61 milles du bourg précédent. Voici ce que j'ai observé sur ce pays en y faisant ma route.

C'est premièrement une contrée qui confine la Caroline du nord, la mer, la Nouvelle-Georgie, & dans la profondeur des terres les sauvages. L'air y est mal sain, le climat fort chaud, les fievres y régnerent fréquemment;

mal
che
qu'o
de ce
tes
qu'u
ces
mais
gnes
négr
dent
vant
pren
sent
princ
& la
grand
rum
qui se
iles
les pa
tiens
sieurs
un an
anglo
est un
jusqu
phibie
s'en e
ches &
les éta
greno

malgré ces incommodités là le pays est fort riche par la grande quantité de ris & d'indigo qu'on y cueille, ce qui est le principal revenu de cette province : il s'y fait jusqu'à trois récoltes d'indigo par an, quoiqu'il ne soit semé qu'une fois, on y plante aussi des patates douces lesquelles sont fort bonnes & du maïs, mais il n'y croit pas de bled : dans les campagnes ils ne mangent que du pain de maïs, leurs nègres ou négresles font une pâte qu'ils étendent sur de petits ais en la faisant sécher devant le feu de leurs foyers, chaque fois qu'ils prennent leurs repas, du reste ils se nourrissent assez bien, la viande y est à profusion, principalement le lard ; le bœuf ni le mouton & la volaille n'y manquent pas ; ils font un grand usage d'une boisson appelée en anglois rum qui est une forte d'eau-de-vie très-forte qui se tire du sucre, laquelle ils font venir des îles (cette boisson est fort commune dans tous les pays d'Amérique fréquentés par les chrétiens). Cette colonie se trouve arrosée de plusieurs rivières poissonneuses, où il s'y trouve un animal fort dangereux nommé en langue angloise aléguéter, ou en françois caïman qui est une forte de gros lézar, il s'y en est trouvé jusqu'à 17 & 18 pieds de long, cet animal amphibie n'attaque le monde que dans l'eau, il s'en est trouvé qui détruisoient même les vaches & les chevaux ; ces rivières de même que les étangs s'y trouvent remplis d'une forte de grenouilles fort grandes, leur coassement imite

le meuglement du taurau , c'est pour cette raison que les gens de ce pays les appellent *bulfrog*, entr'autres dans les bois en saison d'été on y entend une sorte de grillons qui crient par douzaines de façon qu'ils vous percent les oreilles, on y est encore incommodé des moustiquitz ou marangouins, des tics qui sont fort petits quand ils montent le corps des personnes où ils s'attachent dans la peau, mais après y avoir été un certain tems, grossissent considérablement & ils vous causent la fièvre. Les forêts contiennent plusieurs sortes d'animaux, tels sont les cerfs, les daims y en ayant vû courir moi-même lorsque j'étois en route, il y a aussi des écureuils volans, des raccons dont le membre genital est un os véritable, des passereaux, des polecats qui est un petit animal duquel l'urine est fort puante, puisqu'elle rend les chiens de chasse malades, & plusieurs autres animaux qui nous sont inconnus en Europe; les serpens y sont en grande quantité, tels que les serpens à sonettes dont la morsure est mortelle s'ils vous atteignent sur une veine, la vipere qui n'est pas si dangereuse, les serpens à fouët: ceux-ci ne sont incomodes qu'à cause que s'ils sautent sur quelqu'un qu'ils le fouëtent à coup de queue. J'y en ai tué d'une autre sorte de couleur roussâtre qui sont fort communs en cette contrée, & des noirs qu'on dit ne faire aucun mal. Un étranger qui passe dans ce pays doit bien se garder d'y boire de l'eau, parce qu'elle n'y vaut rien, car on y en a vû qui pendant les grandes chaleurs en sont tom-

bés
une
que
bois
de fa
roul
guée
trois
deux
La p
bâtie
lies,
sez g
coup
une p
teur
phys
d'atti
ailleu
chem
vois
ges,
elles
fici
poiss
non c
gens
reux
leur
être p
tendre
ayant

bés mort sur la place même; mais on y fait une sorte de petite biere à fort bon prix, laquelle est fort douce, on l'appelle du nom du bois avec lequel elle est faite, qui porte le nom de sassifax, il est contrebande en France. Les routes qu'ils appellent Kingfroad, sont distinguées des autres chemins, par une marque de trois coups de hache aux arbres qui sont des deux côtés du chemin de distance en distance. La plupart des maisons de la campagne sont bâties en planches vernies, il y en a de fort jolies, mais il s'en trouve aussi qui sont bâties assez grossièrement. Dans les villes il y en a beaucoup qui sont construites en briques, ayant une perche de fer électrisée qui surpasse la hauteur de la maison, laquelle par les épreuves physiques on a prouvé qu'elle avoit le pouvoir d'attirer le tonnerre dessus sans endommager ailleurs. Parlons ici de ce que je remarquai en chemin faisant sur le bord de la mer, j'y trouvois de différentes sortes de petits coquillages, qui sont une petite sorte de moule, mais elles sont presque toutes égouffées, des pétrifications de blobes, qui est une sorte de petits poissons de mer, mais il n'a aucune figure, si non celle d'une huître hors de son écaille, les gens de ce pays me dirent qu'il étoit dangereux de le toucher, parce qu'il cause une douleur semblable à la brûlure, ceux que j'ai crû être pétrifiés, sont une sorte de pierre fort tendre & très-fragile, d'une certaine largeur ayant cinq feuilles brunes peintes en forme de

rose d'aiglantier, dont chaque feuille se trouve bordée tout autour de petits trous réguliers qui passent d'outre en outre avec un trou plus grand entre chaque feuille, tirés tous exactement de la même distance du centre & d'un même éloignement les uns des autres, lesquels selon mon idée étant poussés au bord par la marée se roulant dans le sable y périssent avant le retour du flux, à la longue se trouvent roulés par l'eau salée toutes les 12 heures & le soleil venant à échauffer cette matière qui s'y consume de peu à peu sur le sable, de façon que le sable pourroit remplir ce qui se consume de ce poisson, ce qui n'est pas une véritable pétrification, ce qui m'a fait juger ainsi, c'est le rapport que l'un a avec l'autre, si je n'en avois trouvé qu'un seul, je dirois que c'est un prodige construit par hasard : je laisse faire cette discussion aux physiciens comme bon leur semblera, sans m'en rapporter trop à mon opinion. L'eau de la mer y amène aussi quelques-autres animaux marins comme une sorte qui n'est ni tortue marine ni écrevisse, il a une grande écaille rougeâtre sur le dos. Entr'autre j'y trouvai des œufs d'une sorte de poisson lesquels ont une peau dure, noire, & froide, ils sont plats & quarrés en long, en ayant ouvert un du côté des deux barbes, il a un certain jaune, mais peu de blanc, ce jaune est à peu près liquide comme celui d'un œuf de poule, mais pas si gros, parce que ces œufs de poisson sont fort plats, en forme d'un

petit
fort
fiou
avan
j'en
dé,
vran
de n
posé
van
forte
cheu
seule
les v
par l
teau
s'y la
empo
avoir
le lon
de ga
taine
ficile
fus ob
aux c
où je
repre
de l'a
fus pa
grand
dé par
niere

petit sac noir. Comme c'étoit dans un tems fort chaud, quand j'y passai, ce qui m'occasiona à me baigner dans la mer; quand je fus avancé dedans à une certain distance du bord, j'entendis qu'on m'appelloit, ayant rétrogradé, les ondes me précipitoient, en me recouvrant; deux Anglois me disputerent à cause de ma témérité, en me disant que c'étoit s'exposer à quelque péril que de se baigner en s'avancant ainsi dans la mer, où il y a plusieurs fortes de monstres, & particulièrement des cheurks lesquels dévorent les personnes, non-seulement en étant dans l'eau, mais aussi dans les vaisseaux, comé je l'ai appris dans la fuite par la gazette de ce pays disant „ qu'un bateau partant de la Jamaïque, un chien de mer s'y lança sur le bord où étoit un matelot qu'il emporta. „ Pour revenir à nos moutons, après avoir marché une petite journée de chemin le long du bord de la mer, je la quittai afin de gagner une maison qui en étoit à une certaine distance, traversant un marais fort difficile, là je trouvai une petite riviere que je fus obligé de passer à la nage, en m'exposant aux caïmans; portant mes habits sur mon dos où je les avoit liés, retournant ensuite pour reprendre mon havrefac que je passois aussi de l'autre bord de cette riviere, mais je n'en fus pas quite pour cela, car j'eus une très-grande peine de passer le marais qui étoit inondé par le flux de la mer, j'y enfonçois de maniere que je crus y rester, ayant vû un écu-

reuil, quoique léger, qui se trouvoit dans le même embarras, à la fin j'arrivai dans la maison tout emboué & sous la figure la plus hideuse, on m'y servi d'eau pour me nettoyer, sans cela la coutume y est qu'un négre par l'ordre de son maître vient vous laver les pieds le soir, ce qui est un usage assez commun dans ce pays-là, c'est pour la propreté & pour la santé. Le monde y est bien accueillant envers les voyageurs & les étrangers, ils vous honorent & vous portent un certain respect, sur-tout s'ils remarquent de la science à une personne; ils sont assez curieux de s'informer des pays d'Europe, ils vous obligent quelquefois à rester des journées entières avec eux & même davantage en vous faisant boire du rum ou du grog, en vous demandant duquel vous souhaitez. Le sexe féminin en général y est beau, d'une physionomie qui annonce une naissance noble, de même que leur façon de s'habiller, elles ont la taille dégagée, la plupart sont blondes, elles ne mettent à l'ordinaire rien sur leur tête, elles arrangent leurs cheveux avec un peigne d'écaille orné d'un cercle d'argent où sont enchassées de brillantes pierres de Bristol; elles ont l'air majestueux & un peu fier; dans la conversation elles raisonnent assez bien quoiqu'elles n'aient pas d'étude, en se donnant de certains airs & tons de voix accompagnés de gestes, & leur déclamation est d'autant plus éloquente lorsqu'elles sont en colere; les femmes mariées y

font
les d
tans
ils fo
glois
ropée
en pa
leur v
gage
d'Esp
leur
çoises
blons
pistri
tres n
être le
Terre
outr
ils on
contri
fermie
quelq
à ceux
nudité
pour p
ils leur
leur po
buer d
vrage
gres fo
moins
leur de

font en quelque façon plus engageantes dans les discours que les filles ; la plupart des habitans de ce pays sont nés en Amerique, mais ils sont cependant de la descendance des Anglois ou des Ecoffois, ou d'autres nations Européennes. L'argent de cette contrée y est en partie en papiers imprimés qui expriment leur valeur en langue angloise qui est le langage dominant de la province, une piastre d'Espagne y passe pour 32 schillins 6 sous en leur argent, les piastres espagnoles & françoises, les portugaises, les moindors, les doublons, les pistoles, les louis, les guinées, les pistrines, les schelings d'Angleterre & d'autres monnoyes y ont cours. Ce pays m'a paru être le plus riche de ceux que j'ai vû dans la Terre-ferme de l'Amerique septentrionale : outre le ris & l'indigo dont nous avons parlé, ils ont un grand nombre de négres ce qui ne contribue pas peu à leur revenu, car plusieurs fermiers y en ont jusqu'à 150 ou 200, dont quelques-uns ne les habillent pas, leur doñant à ceux qui commencent d'avoir honte de leur nudité deux chiffons qu'ils s'attachent, mais pour passer l'hiver quoiqu'il n'y soit pas rude, ils leur donnent quelques hardes à chacun & leur portion de vivre mesurée, sans leur distribuer de viande, en leur doñant leur tâche d'ouvrage qu'ils doivent faire chaque jour ; ces négres sont esclaves eux & les leurs à toujours, à moins que leur maître n'eût la générosité de leur doñer leur liberté, s'ils manquent ils sont

punis du fouet en leur faisant ôter leur chemise s'ils en ont : on les traite comme des bêtes sans les instruire des devoirs du christianisme : quand leurs maîtres en ont trop il vend les jeunes d'un prix considérable ; il leur fait faire à chaque famille leur baraque à part. Quoique les nègres soient regardés avec mépris & traités comme des animaux, cela n'empêche pas qu'il n'y aie des blancs qui cohabitent avec les négresses qui mettent au monde des mulâtres, par-là ils rendent leur propre sang esclave, si une mulâtresse a quelques familiarités avec un blanc, son enfant naîtra blanc, mais si elle en a avec un noir, il naîtra noir. Ces nègres, à ce qu'il m'a paru, sont doués de la même intelligence que les blancs, c'est pourquoi il y a aussi des personnes vertueuses qui leur donnent quelque connoissance des devoirs de la religion chrétienne ; mais malheureusement que le nombre de ceux qui les instruisent est très-petit.

C H A P I T R E XVIII.

De la Nouvelle-Georgie. De la maniere qu'on me reçut dans une maison de campagne habitée par un meurtrier.

APrès avoir traversé la Caroline du sud, je passois la riviere Savanah, de l'autre bord je me trouvois dans la Nouvelle-Georgie, & en même tems dans une forêt marécageuse où je me perdis étant obligé de me coucher au pied d'un arbre pour y passer la nuit, & le lendemain matin au lever du soleil, je traçai ma route selon mon idée pour retrograder afin de retrouver le

chem
baraf
mon
ville
de la
certa
pas ta
rues
envir
glican
un af
je fus
pitale
un au
glois
la rou
les an
nah ce
ce voy
que je
en alla
rivé à
vre tra
nes,
vañah
un éta
ce non
ce ten
campa
tere b
donné
honné

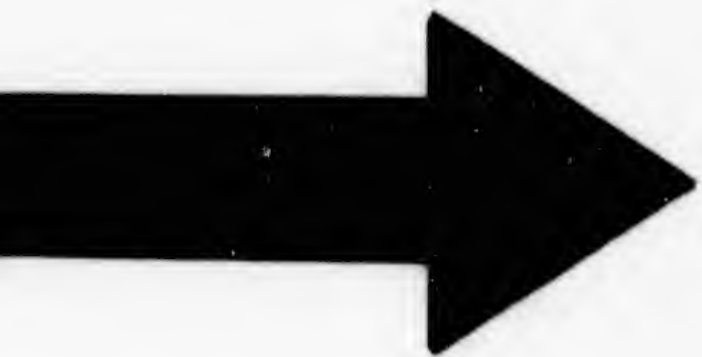
chemin que j'avois perdu , & qui étoit fort em-
 barassant , après l'avoir trouvé , je continuois
 mon chemin jusqu'à-ce que je fus à Savañah ,
 ville médiocrement grande , située sur le bord
 de la riviere de même nom , où il s'y trouve un
 certain nombre de vaisseaux , cette ville n'est
 pas tant désagréable par ses maisons , mais les
 rues y sont fort sablonneuses , de même que les
 environs de la ville. Le dedans de l'église an-
 glicane est assez jolis , l'hôtel de ville est encore
 un assez beau bâtiment y ayant entré lorsque
 je fus de retour d'Oguichi. Cette ville est la ca-
 pitale de la Nouvelle - Georgie qui est encore
 un autre gouvernement appartenant aux An-
 glois , étant à 24 milles de Purisbourg. Selon
 la route que j'avois fais , j'ai cheminé 950 mil-
 les anglois depuis Philadelphie jusqu'à Sava-
 nah ce qui fait 316 lieues environ , ayant fait
 ce voyage à pied & sans compagnie , pendant
 que je ne favois pas encore la langue angloise
 en allant du nord au sud. Dès lorsque je fus ar-
 rivé à Savannah , je tombois malade de la fie-
 vre tremblante que j'eus pendant cinq semai-
 nes , ayant resté environ trois semaines à Sa-
 vañah & quelques semaines à Oguichi qui est
 un établissement situé sur la petite riviere de
 ce nom , environ 11 milles de la capitale ; dans
 ce tems-là je me rendis dans une maison de
 campagne chez un certain habitant d'un carac-
 tere bien différent de celui que je lui aurois
 donné , car je le croyois être véritablement un
 honnête homme , mais je me trompois bien.

J'ai cru qu'il étoit de ma prudence de ne pas nommer son nom ni l'endroit de sa demeure, afin de ne pas deshonorer sa parenté qui étoit assez nombreuse en ce pays-là, au cas que le hasard fit passer cette histoire dans cette province. Dès aussi-tôt que je fus entré chez lui, il me fit assez accueil, je lui dis que s'il avoit quelque ouvrage d'horlogerie ou autre chose qui auroit du rapport à ma profession, je le ferois chez lui, il me dit puis que j'étois malade que je n'aurois qu'à rester chez lui quelque tems, je le remerciois avec les marques d'une vive reconnaissance; en considération de cela je lui nettoyai son horloge d'une grande propreté, en marquant sa vaisselle d'argent de son nom, & y mettant tous mes soins dans les intervalles que je n'avois pas la fièvre; au bout de quelques jours, pendant une nuit obscure, j'entendis auprès de cette maison un bruit de coups de pierre, tout en entendant une voix mourante qui par deux fois dit, à ce que je cru, Pierre, Pierre, croyant que c'étoit le maître de la maison qui m'appelloit à son secours, quoique je fusse fort foible à cause de ma maladie, cela ne m'empêcha pas de me lever en étant que la moitié habillé, jugeant qu'il étoit de mon devoir d'exposer ma vie pour tacher de sauver la sienne en courant précipitamment dans la cour, en l'appellant à haute voix croyant qu'il avoit été tué par ses négres, puis que je n'entendois aucune réponse, & je ne vis personne, ayant bien trouvé un chapeau par

terre,
hardin
des né
mais p
surpri
nois q
couvr
tre; ve
retour
ce qu'i
qu'un
voir si
victim
rendre
une pe
de ce q
de lui c
lendem
la ma
fus bie
fauf, q
vaife g
matin:
m'en di
explicat
la nuit
de mal
au bout
il fortit
baraque
sa bouc
toit là le

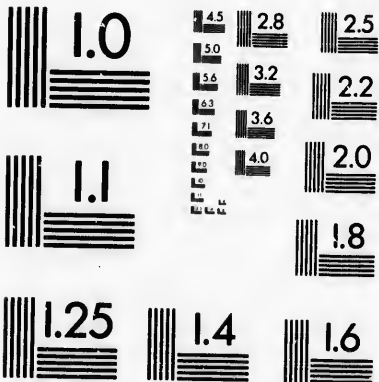
terre, mais point de cadavre, alors j'entrai hardiment dans les baraques de quelques-uns des nègres, croyant d'y trouver le corps mort, mais point du tout, en examinant cela je fus surpris de les trouver tranquilles : je m'imaginai qu'ils agissoient de la sorte afin de mieux couvrir le meurtre qu'ils venoient de commettre ; voilà comme je jugeois la chose, m'en étant retourné en mon lit en faisant réflexion de ce qu'il s'étoit passé, pendant ce tems-là quelqu'un vint me tâter les pieds, comme pour savoir si je dormois : je crus être une seconde victime ce qui me fit quitter mon lit pour me rendre à la maison de l'économe qui étoit à une petite distance de celle-ci, en l'avertissant de ce qui s'étoit passé, m'ayant couché auprès de lui où nous avions un fusil bien chargé. Le lendemain matin comme nous allions voir dans la maison de cet homme pour le chercher, je fus bien étonné de le voir dans son lit sain & sauf, qui me répondit durement & de mauvaise grace pourquoi je m'étois levé de si bon matin : je fus tout étonné de son discours, il ne m'en dit pas davantage, sans me donner aucune explication du bruit & de ce qui s'étoit passé la nuit précédente, ce qui me donna occasion de mal penser de lui, sans trop m'opiniâtrer ; au bout d'une couple d'heures, qu'il fut levé, il sortit sur la porte en se tournant en face des baraques de ses nègres en portant un cornet à sa bouche, ce qui affermit mes soupçons, c'étoit là le signal qu'il donnoit à ses nègres pour





MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

me venir tuer par surprise. Alors je le demandai dehors afin de lui parler, il ne voulu pas sortir en me disant que je pouvois lui parler en sa chambre comme ailleurs, je lui dis que je voulois sortir de sa maison, m'apercevant bien que son intention étoit de m'ôter la vie, il me dit que je me trompois, & que j'avois l'esprit dérangé de croire telle chose, que je devois rester tranquille que j'étois le bien venu de rester en sa maison. Je fis inutilement mes efforts pour sortir, même en récidivant mes instances en promettant de ne le jamais accuser, il ne voulu pas y consentir en me disant en colere que je ne fortirois pas de chez lui, il ajoutoit qu'il ne me manquoit rien, effectivement, car il me procuroit toutes les douceurs d'une vie délicieuse, en me faisant plusieurs petits contes pour m'amuser agréablement, il me regaloit avec sa bõne-chere, il me donnoit des livres curieux à lire auxquels je m'étois appliqué jusqu'à ce tems-là, que je m'aperçu que la lecture de mes livres de dévotion m'étoit plus avantageuse que celle des livres d'histoire, de géographie ou de dictionnaire. Je prévoyois bien qu'en étant en une maison dans un bois, éloignée des autres, qu'il ne m'étoit guere possible, sans la Providence, d'en échapper, quoique je m'étudiois à trouver les moyens d'en sortir. Mais j'étois gardé de près. La nuit suivante je voulu laisser le contrevent ouvert ce qu'on ne me permis pas, enforte que je couchai seul dans une chambre

à l'o
com
trou
voir
les t
fut f
port
cit è
puis
dre,
la ch
dispo
vant
parol
cette
j'ent
néga
vous
plu
sui
gre l
je ne
tre f
sez v
man
préfer
coups
part &
lende
ce qui
niere
une t

à l'obscurité, quand je fus dans mon lit on commença à me soulever doucement par des trous qui étoient au plancher, comme pour savoir si je reposois directement mon corps sur les trous, alors je me tirai sur le côté, tout cela fut suivi d'autres circonstances que je ne rapporte pas ici, ce qui feroit plutôt juger ce récit être une fable qu'une histoire véritable, puisque moi-même je ne l'ai pas pu comprendre, croyant plutôt être enchanté, que croire la chose naturelle; dans ces entrefaites je me dispoisois à perdre la vie; cette nuit là ou la suivante, j'entendis que cet homme-là, disoit ces paroles en anglois à un de ses négres „prenez cette hache & m'apportez sa tête ici „ sur quoi j'entendis; non mon maître, sur cette réponse négative il ajoutoit, si vous ne le faites pas je vous donnerai le foïet, en effet il lui donna plusieurs coups que j'entendis fort bien, ensuite il lui dit derechef vas y à présent, le négre lui répondit en jurant contre ce scélerat, je ne saurois faire telle chose, lui en colere contre son esclave, dit comment? vous maudifiez votre maître, il le foïeta derechef, d'une maniere impitoyable, quoique je ne fus pas présent, je ne laissois pas que d'entendre les coups & les paroles qui se prononcèrent de part & d'autre, cette nuit-là se passa ainsi; le lendemain matin j'entendis parler de poison, ce qui me fit penser à observer de quelle maniere je l'éviterois, ce malheureux m'apporta une tasse remplie de quinquina mêlé de poi-

son, en me disant que c'étoit un spécifique pour guérir la fièvre, le quinquina est un véritable fébrifuge, mais s'il est empoisonné ce n'est plus un remède; comme je prévoyois cela je ne voulu pas le prendre, mais il m'y forçoit en me menaçant de me battre avec son fouet pendant que son beau-fils me le verfoit dans la bouche en me tenant les mains, en ayant rendu une partie, & au bout d'environ une demie-heure après le poison commença à produire son effet, m'ayant monté au cerveau de façon qu'il m'obscurcit la vue en m'étourdissant, je sortis pour prendre un peu l'air en me rendant au jardin qui n'en étoit qu'à quatre ou cinq pas, je n'eus pas le tems de le traverser, que je tombai à terre à trois différentes fois, des envies inutiles de vomir, les forces qui me manquoient; en étant couché je n'en souffrois pas tant, mais dès aussi-tôt que j'étois de bout, fusse seulement deux ou trois minutes, je tombois en sentant mes forces qui s'en alloient; heureusement pour moi de ce que la dose n'avoit pas été complete, j'en suis quitte pour un jour de souffrance, comme l'attention de cet homme étoit toujours de m'ôter la vie par surprise sous la fausse apparence de m'être favorable, il changea aussi son signal qu'il s'étoit servi jusqu'alors, en se servant d'autres simagrées comme de frapper doucement de son pied deux coups sur le plancher, ou de siffler contre ses négres. Un jour que ses négresses travailloient dans une des chambres

de la
 forto
 vanté
 dant à
 ses es
 m'y fi
 en res
 mome
 tois,
 sangfi
 un cor
 présun
 qu'un
 femme
 mes,
 nir : "
 " nou
 " fut
 " ren
 " inte
 " je n
 " leur
 " est c
Air. u
 " core
 ce mal
 homme
 nant la
 " de v
 " ajou
 " que
 " ville

de la maison de cet homme, je les entendis qui sortoient toutes précipitamment comme des épouvantées, je quittai aussi la maison en me rendant à la cour, croyant qu'il seroit rentré avec ses esclaves en ayant les armes en main pour m'y surprendre à l'impromptu; mais la chose en resta là sans que je reçû d'attaque pour le moment; malgré la frayeur dans laquelle j'étois, cela ne m'empêchoit pas d'observer de sangfroid tout ce qui s'y passoit, j'aperçû alors un coup de bâle au plancher, ce qui me donna à présumer qu'il y avoit peut-être déjà eu quelqu'un de tué auparavant. En ce tems-là une femme entra chez lui en lui disant en ces termes, selon ce que la mémoire peut me fournir: " Comment tu vis encore? il y a bien des
 „ nouvelles dans la ville, un de tes négres y
 „ fut hier lequel fut prit par la garde, on l'a
 „ renfermé dans la Work-house, là il a été
 „ interrogé, & il a tout accusé, mais jamais
 „ je n'aurois cru telles choses de toi. D'ail-
 „ leurs qu'est-ce que c'est cet homme tué qui
 „ est couché à côté de ta gate, on dit que c'est
 „ *Mr. un tel en le nommant par son nom*, en-
 „ core dit-on que c'est un de tes pays. „ Alors
 „ ce malfaiteur lui répondit, ce n'est pas un
 „ homme, mais c'est un veau, la femme repre-
 „ nant la parole en lui disant: " il est bien aisé
 „ de voir que c'est un homme, à quoi elle
 „ ajouta ces paroles: *Mr. un tel* te mande
 „ que tu te rendes incessamment demain en
 „ ville, car voici un certain tems que tu n'y

„ vas plus, m'ayant commandé de te dire que
 „ si tu n'y veux pas aller, il viendra t'étran-
 „ gler chez toi; „ cette femme intrepide en fi-
 nissant ce discours le quitta pour s'en retour-
 ner chez elle, dans ce moment-là ce méchant
 homme porta son cornet à sa bouche en y souf-
 flant, la femme s'écria à haute voix: „ hélas!
 „ mon Dieu, vous donnez signal à vos né-
 „ gres de me venir tuer sur mon chemin. „
 Quand à moi j'étois alors assez occupé de ce
 que je devois faire pour éviter ma mort fu-
 ture, cependant en me soumettant à la vo-
 lonté de Dieu. Ce malheureux qui me voyoit
 souvent lire mes livres de dévotion, se fi-
 choit contre moi, voyant bien que le Sei-
 gneur me protégeoit, ce qui lui ôtoit son cou-
 rage, puisque je l'ai vû quelquefois si rêveur
 comme s'il eût été en perplexité; il me fit dé-
 fense de lire davantage ces bons livres, il m'en
 présenta de frivoles dont je n'en fis aucun cas.

C H A P I T R E X I X .

*De la maniere que je sortis de la maison du meurtrier, de
 mon retour à Savannah, & de mon voyage à Augusta.*

JE persistois donc à vouloir sortir de chez cet
 homme-là, mais ce fut inutilement: l'idée me
 vint assez souvent de m'échapper la nuit en
 courant dans le bois, mais je n'aurois pas eu
 plus de succès, parce que les esclaves du sus-
 dit y tracassoient toute la nuit: je me propo-
 sois aussi de passer une petite riviere à la nage
 sur le bord de laquelle étoit située cette mai-

son-là, mais un autre obstacle s'opposoit à cette exécution, c'étoit les canots que cet homme avoit en cet endroit-là avec lesquels il auroit pu me faire poursuivre; après réflexions faites je me disposois à lui ôter sa vie avant qu'il pût m'ôter la mienne, prenant donc un fusil qui se trouvoit chargé de deux bales lequel étoit derrière la porte de l'anti-chambre, je le pris brusquement tout en le mettant en joue en me présentant à lui qui étoit alors assis sur son fauteuil, comme je voyois qu'il me falloit faire cela si promptement, je pensois lâcher mon coup dans l'instant qu'il se levoit, mais mon fusil ne partit pas, ce qui en fut la cause, c'étoit la grande émotion dans laquelle je me trouvois qui me fit oublier d'armer mon fusil, lui sortit en courant dehors comme un épouvanté, je le poursuivis autour de sa maison où il rentra le premier & moi après lui, mais il se renferma dans une chambre, je fis alors quelque effort pour rompre la porte afin de mieux poursuivre mon gibier, mais il appelloit ses nègres à son secours, craignant qu'ils n'entraissent dans ces entrefaites pour se jeter sur moi, ce qui me fit quitter la maison en me rendant à la cour où les esclaves m'entourèrent, comme j'étois au milieu, je portois mon fusil en joue en visant sur chacun d'eux, en me tournant de tous côtés, comme ils ne savoient pas sur lequel j'allois tirer, se mirent à crier & s'enfuirent, alors je pris le parti de quitter cet endroit, pensant d'ouvrir le clédard qui étoit

te dire que
dra t'étran-
epide en fi-
en retour-
ce méchant
en y souf-
c: „ hélas !
à vos né-
chemin. „
cupé de ce
a mort fut-
t à la vo-
me voyoit
on, se fi-
ue le Sei-
it son cou-
si rêveur
me fit dé-
es, il m'en
aucun cas.

X.

eurtrier, de
Augusta.

e chez cet
l'idée me
a nuit en
ois pas eu
s du sus-
e propo-
à la nage
ette mai-

fermé, dans le moment que j'escaladois la clo-
 ture, ils vinrent m'arrêter en m'ôtant l'arme
 que j'avois entre les mains, à la force je fus
 obligé de céder, & leur maître s'approcha de
 moi, loin de reculer je l'attendois, croyant
 qu'il se seroit servi de la même arme pour me
 tuer, non il se contenta de me dire d'un air
 ménaçant " va c'est aujourd'hui qu'on te fai-
 gnera, „ ce que je croyois qu'il alloit faire sur
 le champ; je continuai à lui faire voir quelle
 étoit la grandeur d'un tel crime, & ce qui l'ag-
 gravoit davantage, c'étoit les circonstances qui
 l'accompagnoient, d'autant que c'étoit de pro-
 pos délibéré, & qu'en persistant dans la même
 idée, voilà qui prouvoit la dureté de son cœur
 & une entiere impénitence, lui ayant fréquem-
 ment réitéré mes exhortations patétiques. Je
 commençois à prendre une certaine autorité
 sur lui, je ne manquai pas non plus de dire aux
 négres qu'ils ne devoient pas écouter leur maî-
 tre lorsqu'il leur commanderoit de faire des
 choses injustes. Cet homme-là se voyant en
 quelque façon méprisé de ma part, craignant
 peut-être que je n'eus gagné les négres de mon
 côté, il me laissa donc partir de chez lui en
 continuant de me trahir par ses fausses insinua-
 tions, il me dit que pour me donner des mar-
 ques de sa bonne volonté, qu'il vouloit me prè-
 ter un cheval & un de ses négres pour m'ef-
 corter; je le refusois en disant que je préférerois
 d'être seul, crainte d'être mal accompagné, il
 m'obligea à le recevoir; ayant monté sur le
 cheval

chev
 une
 lois e
 faire
 maint
 nous
 tendi
 auprè
 ter, c
 prend
 doña
 le bois
 gre vo
 ter je
 de la c
 cheval
 chemin
 çus qu
 cheval
 gagner
 trai un
 boue à
 liers, c
 fin j'y
 cette pl
 histoire
 qu'à cè
 faire cor
 mand
 qu'en pa
 mens-là
 me disan

cheval qu'il me prêtoit, je partis de là avec une certaine crainte de passer le bois ou j'allois entrer avec le nègre que j'avois soin de faire passer devant moi, me doutant que son maître ne lui eût donné un pistolet, quand nous fumes hors de la plantation, nous entendimes un coup de fusil lequel s'étoit tiré auprès de la maison que nous venions de quitter, ce qui me donna à penser de nouveau à prendre mes précautions sur ce signal, qui se donna dans le moment que nous entrions dans le bois en passant devant une cabane où le nègre voulu me faire arrêter, au lieu de l'écouter je passai plus loin craignant qu'il n'y eût de la canaille, après avoir fait marcher mon cheval de toute sa force pendant un bout de chemin, en me retournant en arriere j'aperçus que j'étois poursuivi, alors j'attachai mon cheval à une clôture pour passer outre afin de gagner une maison que je voyois, je rencontrai un marais où j'enfonçois dans l'eau & la boue à moitié jambe, où je perdis mes souliers, ce qui me fit encore perdre du tems, enfin j'y arrivai en m'adressant à l'économe de cette plantation, en lui contant en abrégé mon histoire, le priant de me recevoir chez lui jusqu'à ce qu'il eut mandé du monde pour me faire conduire à la ville : mais ce pauvre allemand qui étoit moitié sourd, n'entendoit qu'en partie ce que je lui disois, en ces momens-là voici deux noirs qui y entrèrent en me disant de m'en aller avec eux, avec de for-

tes instances, le bon vieux se trouva en quelque façon épouvanté, en voyant ces impertinens-là qui se prévalaient d'une certaine autorité chez lui, il me dit de partir, reprenant mon cheval pour passer plus loin, gagnant enfin Savañah; le noir qu'on me disoit être mon escorte, tâcha bien de me mener dans quelques endroits où on m'y attendoit, mais je n'eus garde de l'écouter, quand je fus dans la ville, il me voulu conduire chez le beau-fils de celui que je venois de quitter, mais je ne l'écouterai pas; ayant entré dans une grande maison où je demandai où étoit le domicile de monseigneur le gouverneur, où on ne me rendit aucune réponse, delà j'entraï dans une autre maison pour demander la demeure du précédent ou de quelque juge, dans ce moment-là voici un des amis de celui que je venois de quitter qui vint me faire taire en me faisant le poing devant la bouche, voilà qui me rendit muet. Delà je me rendis chez un juge qu'on m'enseigna, qui avant de lui réciter mon aventure, me dit, je fais bien ce que vous voulez me dire, ne croyez pas telle chose ce ne sont que des imaginations, ce qui me fit penser que le meurtrier l'avoit prévu par quelqu'un de ses parens ou amis qui étoient en grand nombre; je me rendis donc à l'hôtel-de-ville un jour qu'on y tenoit audience dans l'intention d'y faire ma déclaration, mais je fus bien étonné d'y trouver les amis de celui contre qui j'allois porter l'accusation, ce qui me donna lieu

de ter
bien c
ger de
ne me
d'y ét
quitte
Dieu
çant &
a qu'à
consta
recoñc
Puissā
car me
roient
son sec
culiarit
cit, ce
briévet
ouvrag
Savañah
ner avis
sans fav
qu'à m'
lieues j
çus du r
en dista
quel ils
avoient
chaudier
fusils, p
pendant
sardai de

de tenir le silence, & de m'en aller, voyant bien qu'il n'auroit guere été facile à un étranger de l'accuser en leur présence. Comme je ne me plaisois guere en cette villa craignant d'y être attaqué, je me disposois donc à la quitter volontier, tout en rendant graces à Dieu de m'avoir tiré d'un péril aussi menaçant & qui paroïssoit même inévitable, car on a qu'à examiner attentivement toutes les circonstances de cette facheuse rencontre pour reconnoître le prodige miraculeux que le Tout-Puissant fit en ma faveur pour m'en délivrer. car mes soins & toutes mes précautions auroient bien été inutiles, sans la présence de son secours. J'omets ici plusieurs autres particularités que j'aurois pû rapporter dans ce récit, ce qui le rendroit trop prolix, selon la briéveté que je me suis proposée dans ce petit ouvrage. Par un soir je quittai donc la ville de Savañah pour me mettre en route sans en donner avis à personne, je pris le premier chemin sans savoir où il me conduiroit, ne cherchant qu'à m'éloigner de là, après avoir fait quelques lieues je me trouvai dans un bois où j'aperçus du monde qui y étoit, y ayant de distance en distance une famille avec un feu autour duquel ils mangeoient & se chauffoient, où ils avoient leurs petits instrumens de ménages, chaudières, marmites, vivres, troupeaux & fusils, passant plus loin j'en trouvois presque pendant une lieue de chemin, à la fin je m'hâterai de passer la nuit auprès de quelqu'un

d'eux , leur ayant demandé s'ils vouloient me recevoir pour y prendre gîte , ils me dirent qu'ouï , ils m'offrirent gracieusement de leurs vivres en me faisant place auprès de leur feu. Je ne leur demanda pas la cause de leur demeure champetre quoique ma curiosité m'y excitoit , parce que ces sortes d'affaires en ce tems-là me paroïssent délicates , croyant que c'étoit déjà à cause que je m'étois informé de plusieurs choses que j'avois écrites, qu'on m'avoit voulu ôter la vie , comme je l'ai dit précédemment , en sorte que je ne m'informai de rien , & je ne leur parlois que de choses indifférentes. Le lendemain continuant ma route assez tranquillement, j'arrivois à Ebénezer, pauvre petite ville habitée par des Allemands , elle est située sur le bord de la riviere Savañah elle est aussi dans la Nouvelle-Georgie à 16 milles de la capitale, au bout de quelques jours je fus encore obligé de coucher une nuit dans le bois faute de trouver des maisons, m'ayant arrêté à un endroit où j'apperçus un arbre enflammé, je profitai de ce feu-là , puisque c'étoit en hiver, sur la fin du mois de Décembre 1771 & au commencement de Janvier 1772 ; d'ici en continuant ma route, je rencontrai par hasard ; lorsqu'il fut nuit , un homme à cheval dans le bois en-delà d'un endroit où le chemin fourchoit , il me dit que je n'étois pas dans la route d'Augusta qui étoit l'endroit où je me dispois de passer, il me fit monter derriere lui sur son cheval pour rétrograder sur mes pas,

en m
j'avo
ment
chéu
en ro
se retr
tre o
quels
que c
mes p
nant r
m'avo
vance
rivai à
Nouv
de ma
la plu
droit e
d'Ebér
je ne c
res , pu
des chr
rukis q
tems-là
rité de
encore
trois d
vant de
voici ce
Georgi
Ce g
Floride

en me disant de prendre l'autre chemin que j'avois laissé à ma droite, lequel étoit nouvellement fait, il me quitta là, après que j'eus marché un certain bout, je m'aperçus qu'il alloit en rond d'une manière spirale, chaque tour se retrecissoit à mesure que j'approchois le centre où il s'y trouva quelques baraques desquels je n'osois approcher, ne sachant pas ce que cela signifioit, m'en étant retourné sur mes pas pour sortir de ce labyrinthe, en reprenant mon premier chemin duquel ce passant m'avoit détourné, continuant donc de m'avancer dans la profondeur des terres, delà j'arrivai à Augusta qui est un établissement de la Nouvelle - Georgie, c'est une longue rangée de maisons avec leurs plantations comme sont la plupart des vallons de notre pays, cet endroit est à 150 milles de la capitale, ou à 134 d'Ebénezer, & au bout de quelques jours après je ne continuai pas de m'avancer dans les terres, puisque j'étois aux dernières habitations des chrétiens, alors je quittai la route des Cherokee que je laissois à ma gauche. Ce fut en ce tems-là que je perdis le chemin dans l'obscurité de la nuit, ce qui fut cause que je couchai encore cette fois-là dans la forêt. D'ici je rentrais dans la province voisine. Mais auparavant de parler de mon retour à Philadelphie, voici ce que j'ai observé sur la Nouvelle-Georgie.

Ce gouvernement est borné au sud par la Floride, au nord par la Caroline du sud, à

l'est par l'océan Atlantique & dans la profondeur des terres par les sauvages només Chérakis. Comme ce pays est avancé au sud, il n'est pas étoiant que le climat y soit fort chaud, l'air y est mal sain, les fievres tremblantes y sont fort communes, & selon mon idée ce sont les marais qui y contribuent, en des endroits on y voit des forêts arrosées d'eau. D'ailleurs il n'y a presque point d'hiver, sinon quelques petites gelées. Le terroir y produit du blé d'Inde, des patates douces, du ris & de l'indigo, qui sont cultivés par les nègres qui travaillent aux plantations, lesquels sont commandés par un blanc qui est l'économe; qu'ils appellent overseer. Dans cette province chaque fermier peut avoir 60 ou 70 esclaves, un troupeau de cent vaches, autant de bœufs, quelques cents moutons, des troupeaux de pourceaux dont ils n'en savent pas le nombre, ils marquent ces animaux avec une marque à feu, en leur coupant un morceau d'oreille, différemment chacun à sa maniere afin de reconnoître leurs troupeaux qu'ils appellent avec une corne de berger, pour les faire sortir du bois où ils paissent, les faisant venir auprès de leur demeure, afin que ces animaux ne deviennent sauvages, où qu'ils ne se perdent dans les forêts, comé cela arrive encore assez souvent. En ce pays il y croît différentes sortes de bois durs, tels que sont les noyers sauvages, le chêne de deux ou trois especes; mais dans la plus grande partie de

cette
est le
dres
rein,
que c
d'esp
ce pa
s'étab
à fort
gouve
tête p
mais
ne pa
plu sie
qui en
près c
ques e
Le pri
c'est c
march
en éch
rent d
ajouter
sur les
eu qu
pourta
bles, ca
quels r
geurs c
leurs ce
de ceu
terrér le

cette province c'est le cedre & le pin qui y est le plus commun ; mais où sont ces bois tendres, c'est toujours marque d'un mauvais terrain, par conséquent, tant que je ne trouvois que des pins sur ma route, je n'avois point d'espérance de trouver de maisons : comme ce pays n'est pas encore bien peuplé, l'on ne s'établit que sur les meilleures terres qu'on y a à fort bon prix, lesquelles on défriche. Ce gouvernement ne paie qu'un certain droit par tête pour leurs négres, avec la cense fonciere, mais les nouveaux établis sont un tems qu'ils ne paient rien. Cette contrée est habitée par plusieurs nations Européennes, ou par ceux qui en sont descendus. Les loix y sont à peu près comme en Angleterre, il n'y a que quelques exceptions, selon qu'il convient à ce pays. Le principal revenu & commerce qu'ils y ont, c'est celui du ris & de l'indigo que les vaisseaux marchands y viennent charger en leur donnant en échange du rum & de la melasse qu'ils tirent des Isles. Je n'ai pas d'autres choses à ajouter ici sur cette colonie, sinon deux mots sur les mœurs de ses habitans. Quoique j'y ai eu quelques facheuses rencontres, je n'ai pourtant pas trouvé par-tout des gens nuisibles, car j'y en ai aussi vu de très-honnêtes, lesquels reçoivent bien les étrangers & les voyageurs d'une maniere affable & gratis. D'ailleurs ces gens-là ont quelques usages différens de ceux des Européens, au moins pour enterrer leurs morts, ceux qui sont éloignés des

cimetieres les enterrent sur leurs plantations, quoique ce soit un pays chaud, je n'y ai pas entendu parler de peste; la maladie qui y est la plus ordinaire c'est la fièvre, la pluie même en cet endroit la donne à ceux qui en sont mouillés, mais on a soin de se mettre à couvert. Enfin l'argent y est en papier & s'y compte par pence, schelings & livres sterlings. Lorsque je fus arrivé dans cette colonie, mon intention étoit de passer plus loin au sud ou au sud-ouest, mais on me dit que je ne trouverois plus de chemin de ce côté-là, ni de maisons pendant passé 150 lieues, & que ceux qui y passoient, prenoient un guide pour les conduire dans ces endroits inhabités en se munissant de fusils, de plomb & de poudre, afin de tuer le gibier qu'il leur falloit pour vivre en route, voila qui me fit prendre le parti de m'en retourner sur mes pas, ce qui fera le sujet du chapitre suivant.

C H A P I T R E X X.

De mon retour à Philadelphie, de ce qu'il m'arriva en divers endroits en faisant cette route. De la maniere qu'on vouloit m'épouvanter, & d'un nouveau attentat contre ma vie.

JE quittai alors la Nouvelle - Georgie pour rentrer dans la Caroline du sud & dans les autres gouvernemens que j'avois déjà traversés; comme j'en ai fais la description depuis le chapitre XIV^e. jusqu'à celui-ci avec avec une entière impartialité: maintenant je ne parlerai donc que de quelques endroits qui sont situés

dans
pas
Je
Bou
des p
ne, c
ver la
par le
qui fi
jet, c
sud. I
Lang
Nouv
provin
fant e
chose
endro
96 mi
endroi
Cangr
des Al
milles
ne du t
que je
boufor
obscur
tour, i
qu'on v
toit pas
au - det
Pendon
sans qu

Chapitre XX.

dans les mêmes colonies, mais que je n'avois pas vus auparavant.

Je passois donc en ce tems-là à la Nouvelle-Bourdeaux, qui est un établissement habité par des protestans françois, la terre y est fort bonne, on y faisoit des préparations pour y cultiver la vigne qu'ils ont intention d'y établir par le canal d'un François nommé St. Pierre qui fit alors un voyage à Londres pour ce sujet, cet établissement est dans la Caroline du sud. Delà je traversai un autre endroit nommé Lanquère qui est à une petite distance de la Nouvelle-Bourdeaux, il est aussi dans la même province, environ à 60 milles d'Augusta; passant ensuite au Nonante-six, qui n'est autre chose que 4 ou 5 maisons, on me dit que cet endroit s'appelloit de même à cause qu'il est à 96 milles des sauvages nommés Cherukis, cet endroit est environ à 30 milles de Lanquère. Cangris est un grand établissement habité par des Allemands ou fils d'Allemands, il est à 70 milles du précédent étant aussi dans la Caroline du sud; ce fut aux environs dudit Cangris que je fus logé dans une maison de gens assez bouffons, ils s'étoient proposés dans cette nuit obscure de m'effrayer; pour mieux jouer leur tour, ils commencerent à me parler d'un feu qu'on voyoit au-dessus d'une maison qui n'étoit pas éloignée delà, & que ce feu voltigeoit au-dessus d'une manière épouvantable sans l'endommager, & cela pendant plusieurs nuits sans qu'on pût savoir d'où il provenoit, dans

le moment qu'ils achevoient de me raconter cette histoire supposée, ils se mirent à crier hélas ! le voici qui tourne autour de notre maison en étant tous épouvantés, sans savoir de quel côté ils devoient sortir pour l'éviter, quoiqu'étranger que je fus en cette maison-là, je n'avois pas si peur qu'eux, selon qu'ils le faisoient paroître, je sortis dehors en prenant deux briques en mes mains pour m'avancer contre une figure assez effrayante, laquelle avoit les yeux, le nez & la bouche en feu en courant dans les airs, je fixois plutôt mes yeux près de terre que de les arrêter contre l'air, en même tems j'apperçus en approchant, un personne qui tenoit en ses mains une perche au haut de laquelle il y avoit cette figure ; dans le moment que je levois le bras pour jeter mes briques, les autres vinrent arrêter le coup que je portois dessus, en me disant qu'il étoit dangereux de se battre avec les spectres, eux virent bien que mon courage m'auroit porté à quelque extravagance, pendant que leur badinage enauroit été la cause; dans ce moment là cette tête ayant descendu, je l'examinai en appercevant que c'étoit une sorte de gourde ronde creusée en-dedans, où étoit une chandelle qui faisoit paroître cette figure si hideuse. Le jour suivant je passois à Monx-corner, qui n'est que 4 ou 5 maisons qui dépendent aussi de la Caroline du sud, environ à 110 milles de Cangris. J'arrivai ensuite à Charlestown dont il a déjà été parlé, cette capitale est à 30

mille
ville
fevre
paire
sols d
man
r'hab
cette
vois p
tourn
pois à
port à
les car
je gag
plus d
me vis
je n'e
bern o
par éc
dans le
par qu
sion p
de mes
sai la
tale fur
lequel
à Urib
Hobsh
plus co
entre Y
ensuite
Port-ta

milles du dernier établissement ; ce fut en cette ville où j'ai travaillé 6 ou 7 jours chez un orfèvre nommé Haris pour lequel je lui fis cinq paires de boucles d'argent, alors j'eus quelques sols de plus pour acheter les outils qui me manquoient afin de travailler plus aisément au r'habillage des montres & horloges. Depuis cette ville je reprenois la route par laquelle j'avois passé en allant au sud, alors je m'en retournai au nord ; en chemin faisant je m'occupois à raccommoier tout ce qui avoit du rapport à l'horlogerie, dans les villes comme dans les campagnes, il y avoit de certains jours que je gagnois passé un louis, & lorsque je n'avois plus d'ouvrage je continuois mon chemin, je me vis d'abord en état d'acheter un cheval que je n'eus pas long-tems ; lorsque je fus à Newbern où je m'arrêtai pour y travailler, j'avois par économie laissé aller mon cheval paître dans le bois, ce fut là qu'il fut volé, ou dévoré par quelque panthère ; faute de trouver occasion pour vendre ma selle, je la donna à un de mes pays qui étoit pauvre ; alors je traversai la Virginie en laissant la route de la capitale sur la gauche, en prenant un chemin par lequel je n'avois pas encore été, passant donc à Urbanna, fort petite ville, & plus avant à Hobsholl qui est aussi une petite ville guere plus considérable que la précédente, elles sont entre Yorck-town & Port-royal en Virginie, ensuite je rentrai dans le Mariland. Depuis Port-tabac je pris une autre route que celle que

j'avois passé en allant au sud, car j'arrivai à Georgetown, ville dans le Mariland habitée par des allemands, des anglois, & des bokskins, ou natifs du pays descendus des européens: cette petite ville est sur le bord du Peto-wackriver à environ 20 milles de Piscat-way, j'y eus pour 15 jours d'ouvrage, delà je continuai ma route à Frederictown, ville du Mariland à 45 milles de l'autre ci-dessus, pour une ville d'Amérique elle est assez jolie & grande, elle est habitée par des allemands, c'étoit à 14 milles de cette ville que je fus à un endroit à 6 milles de la grande route, que je quittai pour aller chez un certain John Bery demeurant sur une montagne nommée en anglois Sugarlof-montain, qui avoit une mine en sa plantation, d'un métal rougeâtre, de laquelle il n'en tiroit aucun profit, m'ayant informé des loix, qui ne permettent pas de faire ouverture des mines d'or ou d'argent sous peine de perdre la vie à cause qu'elles appartiennent au souverain. Delà je passois à Tawneytown, petite chétive ville d'environ 20 & quelques maisons, habitées par des allemands, à 25 milles de la précédente, elle est encore dans le Mariland. Ensuite je passai à Péterfbourg, petite ville comé la dernière, elle en est à 9 milles, mais celle-ci est la première ville de la Pensilvanie que l'on trouve sur cette route, elle est aussi habitée par des allemands ou fils d'allemands, qu'on nomme aussi Bokskins d'autant qu'ils sont natifs du pays. Je passai en-

sinto
habi
mag
celle
7 mi
filva
passé
nom
Ce fi
nouv
marc
Phila
offris
s'ils a
louis
ce, m
server
sez bie
pour
étoit m
à l'aub
monte
croyoi
lai en c
bout d
parlan
à peu-p
» vien
» ses e
» cam
» gagi
le disco

finte à Mécalfiter-town, petite ville qui est auffi habitée par beaucoup de gens venant d'Allemagne, elle est plus jolie & plus grande que celle que nous venons de parler, & elle en est à 7 milles; elle se trouve auffi située dans la Pensilvanie. Delà je rejoignis York où j'avois déjà passé, située à 18 milles de l'autre dernièrement nommée, elle est auffi dans la même contrée. Ce fut en cette ville que la fievre me faifit de nouveau, ce qui me donna occasion de faire marché avec trois charetiers pour me mener à Philadelphie sur une de leurs voitures, je leur offris l'argent comptant, en leur demandant s'ils avoient de la monoie pour me changer un louis, ils me demanderent une plus petite piece, mais je ne pus la leur donner, alors ils observerent que je le tirois hors d'une bourse assez bien garnie, ce qui étoit une chose assez rare pour moi, d'où ils conjecturerent qu'elle en étoit remplie, après qu'un d'eux l'eut changée à l'auberge, il me rendit le reste en me faifant monter sur la voiture pour partir; comme je croyois que c'étoit des allemands, je leur parlai en cette langue-là; mais après avoir fait un bout de chemin, ils s'entretinrent de moi en parlant anglois, en se difant les uns aux autres à peu-près en ces termes: "cet horloger qui
 „ vient de traverser toutes les colonies angloi-
 „ ses en travaillant en sa route dans les villes &
 „ campagnes, il n'est pas fans avoir beaucoup
 „ gagné, sa bourse m'a paru bien remplie; „
 le discours en resta là pour un peu de tems, il

arriva que l'accès de fièvre me saisit ce jour - là comme je l'avois déjà eu dans les pays du sud, ce qui donna lieu à l'un d'eux de poursuivre le discours en cette manière : “ ce pauvre homme
 „ qui est malade , il nous faudroit lui ôter la
 „ vie afin de le délivrer de ses maux , & nous
 „ aurions en même tems son argent , nous qui
 „ avons tant de peine à en gagner , „ un des
 trois charretiers le reprit en disant aux autres :
 je trouve que c'est un grand péché de tuer
 quelqu'un pour son argent. Quoique j'enten-
 dis bien l'anglois , je faisois semblant de n'en-
 tendre mot , afin de pouvoir les mieux surpren-
 dre , comme il se faisoit déjà tard , & que le so-
 leil n'étoit plus guere loin de se coucher , l'un
 dit à l'autre , sans que le troisieme fut de leur
 sentiment : “ dans une heure & demie ou deux
 „ nous entrerons dans le bois où il y a un pré-
 „ cipice où nous pourrons le mettre , si seule-
 „ ment nous avions une arme à feu ; „ en en-
 tendant ces dernieres paroles , sans leur faire
 paroître la moindre chose de ce qui s'étoit dit à
 mon sujet , je leur commanda d'arrêter la voi-
 ture pour descendre , afin de m'arrêter un mo-
 ment , en leur disant de n'aller pas trop vite afin
 que je pus les rejoindre , comme la route pre-
 noit un détour en une descente , selon ce que
 la mémoire peut me fournir , de sorte qu'ils me
 perdirent bien vite de vue , bien loin de faire
 mes efforts pour les rejoindre , je gagnois la
 premiere maison que j'apperçu afin d'y loger ,
 le lendemain je ne fis que peu de chemin , &

il arr
 contr
 s'en
 que j
 lué en
 diren
 me tu
 rire ,
 les crû
 étant
 soins
 ge au
 pitre
 ou cor
 vir de
 ne réco
 vis-à-v
 gent :
 par un
 fance i
 moign
 vant d
 un hoñ
 jours c
 à ce qu
 vie inf
 re quit
 m'avoie
 donc pa
 que ceu

il arriva qu'au bout de quelques jours je ren-
 contrai ces gens-là auprès d'une auberge, qui
 s'en revenoient déjà de Philadelphie, tandis
 que je n'y étois pas encore, après les avoir sa-
 lué en anglois; la première parole qu'ils me
 dirent, quand même qu'ils avoient parlés de
 me tuer que ce n'étoit que pour plaisanter &
 rire, sans avoir dessein de le faire; mais je ne
 les crû pas si aisément sur cette excuse. Enfin
 étant de retour à Philadelphie mes premiers
 soins furent d'aller payer le reste de mon passa-
 ge au S^r. Garaud dont il en a été parlé au cha-
 pitre XIII, lequel me remit mon indenture
 ou convention imprimée en anglois pour ser-
 vir de quittance, en me faisant accueil & bon-
 ne réception chez lui, ce qui est assez ordinaire
 vis-à-vis de ceux qui nous apportent de l'ar-
 gent: mais celui-ci agissoit de la sorte plutôt
 par un effet de sa bonté que par une reconoi-
 sance intéressée, & en même tems pour me té-
 moigner la satisfaction qu'il avoit eu en rece-
 vant de ma part les preuves qui caractérisent
 un honête homme. Après avoir resté quelques
 jours chez lui en qualité d'ami; je réfléchissois
 à ce que je voulois entreprendre, comme l'en-
 vie insatiable de voyager ne m'avoit pas enco-
 re quitté, malgré les rencontres sinistres qui
 m'avoient toujours menacé. Je me propoisois
 donc par mon intrépidité à voir d'autres pays
 que ceux que j'ai rapporté jusqu'ici.



C H A P I T R E X X I .

De mon départ de Philadelphie pour passer en Canada, des villes que j'ai trouvées sur cette route, & des endroits & paroisses que j'ai passés en Canada depuis Montréal à Québec.

LE 13 7bre. 1772 je quittai Philadelphie où j'avois débarqué quand je passois en Amérique, pour entreprendre le voyage du Canada, quoique je fusse toujours malade ; de sorte que je passois à Burlington par eau , c'est une ville du Nouveau - Jersey qui n'est pas tant désagréable , elle est médiocrement grande à 20 milles de Philadelphie, sur l'autre bord du Delvar(*), c'est cette riviere qui sépare la Pensilvanie & le Nouveau-Jersey. Ce fut en cette ville que je pris le stage ou coche pour me conduire à Amboy qui n'est autre chose qu'une grande auberge dans le Nouveau - Jersey à 50 milles de la ville précédente. Il est maintenant en place de dire deux mots sur le Nouveau-Jersey avant de passer dans le pays suivant. C'est une province bornée au sud par le Delvar , au nord il est contigu à la Nouvelle-Yorck , à l'orient de même qu'à l'occident , j'ignore les pays qui y sont limitrophes. Je n'ai pas grande chose à rapporter sur cette contrée , car je n'ai fais que de la traverser en étant dans le coche , & ma maladie m'occupoit assez : j'ai cependant observé que le monde n'y est pas si bienfaisant comme dans la plupart des autres colonies , il

(*) Cette riviere est aussi nommée riviere de Ware.

ladelphie où
n Amérique,
Canada, quoi-
forte que je
une ville du
nt désagrée-
à 20 milles
Delvar(*),
nsilvanie &
e ville que je
duire à Am-
grande au-
50 milles de
nt en place
ersey avant
est une pro-
, au nord il
l'orient de
pays qui y
de chose à
n'ai fais que
che, & ma
endant ob-
bienfaisant
colonies, il

e de Ware.

Chapitre XXI.

m'a paru que ce pays est médiocrement riche; j'y'ai remarqué qu'il y a des pins à des endroits ce qui n'añonce pas un terrain également bon par-tout.

A Amboy j'entrai dans un bateau pour naviguer sur le New-york-fund, & étant arrivé à la Nouvelle York qui est une très-belle ville située sur le North-river, riviere appellée de même par les anglois, cette ville est la capitale de la province de ce nom, guere ne s'en manque qu'elle ne soit aussi grande que Philadelphie, c'est un port de mer où abordent les vaisseaux marchands assez en grand nombre, elle est riche & commerçante, étant à 80 milles de Barlington & à 30 d'Amboy; j'y arrivai le mardi 15 7bre. 1772, y ayant travaillé au r'habillage chez un horloger nommé Isaac Heron, à raison de deux piaftres d'Espagne, pension & logement par semaine, mais comë je continuois d'avoir la fievre, & que je ne pouvois travailler que par intervalle, le lundi 28 7bre. je quittois la Nouvelle-York pour me rendre à Albanie par eau pour le prix d'une demi-piaftre: Albanie est assez considérable dans la province de la Nouvelle-York (*), quelques bâtimens y viennent, elle est à 160 milles de la capitale, delà je passois auprès de quelques forts de peu de conséquence, construits de bois en forme de maison avec des planches d'une bonne épaisseur, qui sont en-

(*) Ce pays portoit anciennement le nom de Nouvelle-Hollande.

tourés d'une rangée de pieux d'environ vingt pieds de haut : le plus considérable de ces forts, c'est le fort-George sur le bord du lac-George à cause qu'il est de pierre, là il y a aussi à une distance de ce fort une enceinte de pieux où il peut y contenir quelques cens hommes, à l'abri des bales, y ayant entré pour satisfaire ma curiosité, ce fort est à 62 milles de la dernière ville : ici je continuois de m'avancer au nord en passant le lac dans un canot à rames & à voiles il a 36 milles en longueur, en état d'être navigable, il est aussi dans la même province : à 3 milles de ce lac l'on trouve un fort nommé le Carillon qui appartenoit aux François, mais il a été pris par les Anglois où il s'y est donné autrefois de sanglantes batailles ; depuis qu'il appartient aux Anglois, ce fort est situé dans la Nouvelle - York qui a étendu ses limites : ce fort est construit de pierre situé sur une petite éminence, à 39 milles du fort - George. Ce fut à Carillon que je m'embarquai pour passer un autre lac nommé Champlain, sur le bord duquel il y a un autre fort nommé Grand-pointe qui est fortifié de terrasses, le quartier des casernes est assez joli pour un bâtiment d'Amérique, mais il n'est pas grand, ce fort est à 15 milles de Carillon, il est encore dans la même province. Auparavant de passer dans une autre contrée il me convient de joindre ici mes réflexions générales sur ce gouvernement.

Il confine le précédent au sud, au nord c'est

le Ca
che,
pital
selon
bled
tiers
de vi
d'un
d'Am
il n'y
gouve
que q
vivent
même
comm
troupe
la vian
mais le
Dep
autre r
du Can
Champ
Jean es
je passai
grand v
gieuses
niéreme
St. Lau
grande
Canada
la prairi
fois avoi

le Canada. Ce pays a la renommée d'être riche, mais c'est plus par le commerce de sa capitale que par la production de son terroir, selon ce qu'il m'a paru. Il y croit du maïs, du bled ordinaire & du jardinage, des arbres fruitiers, & principalement des pêchers, des sèpes de vigne sauvage qui produisent des raisins d'un goût aigre, car dans toutes ces colonies d'Amérique qui appartiennent aux Anglois, il n'y croit pas de vin; du côté du nord ce gouvernement n'est pas peuplé, on n'y trouve que quelques habitations dont les possesseurs vivent médiocrement bien, en cultivant eux-mêmes leurs terres, car les nègres n'y sont pas communs, ils n'ont pas non plus de grands troupeaux comme ceux des contrées du sud, la viande n'y est pas non plus si abondante, mais le laitage y supplée.

Depuis le fort Grand-pointe je passois à un autre nommé St. Jean qui est environ l'entrée du Canada, il est environ à 20 milles du lac Champlain situé sur la riviere Sorelle, ledit St. Jean est à 120 milles de Grand-pointe. Delà je passai à la prairie de la Madelaine qui est un grand village avec une communauté de religieuses, il est à environ 23 milles du fort dernièrement nommé; là je traversois le fleuve St. Laurent pour me rendre à Mont-réal, grande ville, assez agréable, elle est dans le Canada, environ à 2 lieues & demie ou 3 de la prairie de la Madelaine: cette ville autre fois avoit été en partie brûlée, on la rebâtit de-

puis elle est fort sujette aux incendies, puis-
 que pendant environ un mois que j'y ai été le
 feu y prit trois fois. Il y a un seminaire, un
 couvent de recolets, un de sœurs grises & un
 des sœurs de la congrégation. Les bâtimens
 & navires y viennent chargés de marchandises
 en navigant sur le fleuve St. Laurent. Quin-
 ze jours après que je fus arrivé en cette ville,
 je fus radicalement guéri de ma fièvre que
 j'eus pendant quinze semaines, sans avoir re-
 cours aux enfans d'Esculape ou à leurs spéci-
 fiques ni à leurs febrifuges & potio medica,
 car ils m'ont toujours fait voir plus d'habilité
 dans leur façon de s'exprimer que de succès
 dans leurs cures prétendues, bien souvent que
 toute la science de ces Hypocrates de nom
 consiste à bien clistériser la bourse. Après que
 l'air salubre de cette ville m'eut bien rétabli
 je pris le parti de me rendre à Quebec, je quit-
 tai donc Montréal le 4 Décembre 1772 en
 allant au nord-est, en passant avec mes ou-
 tils d'horloger dans les paroisses suivantes qui
 sont toutes dans le Canada, savoir à la Long-
 Pointe, à la Pointe au Tremble de Montréal,
 delà je quittai cette route, passant à Terre-boëne
 dans l'Isle Jésus, où j'eus l'avantage de faire
 coñnoissance avec un François qui y demeroit
 alors, nommé M^r. Foucher, natif de Bourges
 qui étoit un homme de lettres revêtu des senti-
 mens d'honneur & de probité avec lequel
 j'ai eu dans la suite plusieurs entretiens, en
 étant favorisé de sa bienveillance. Il me dit

qu'e
 trou
 avoi
 fard
 tant
 vertu
 la for
 gieu
 pèle,
 ture
 l'ouv
 cendi
 Nous
 jama
 à pré
 le dél
 avoie
 y a
 crû de
 naye,
 Valte
 Masq
 che, à
 un lac
 le lac
 vieres
 viron
 nison.
 joint à
 fus por
 supérie
 tisquan

qu'en un endroit de l'Isle Jésus qu'il s'y étoit trouvé une longue arcade souterraine où il y avoit une statue, la chose fut trouvée au hasard par un habitant de la campagne en abattant un arbre, & sa chute fit une petite ouverture qui excita la curiosité du bucheron à la sonder, il apperçu une profondeur prodigieuse, il n'en resta pas là, il s'en fut chercher pèle, pioche & d'autres instrumens d'agriculture qu'il apporta dans cette forêt pour y faire l'ouverture plus grande de façon qu'il y descendit, & y trouva ce que je viens de dire. Nous savons que l'usage de la sculpture n'a jamais été connu des sauvages ce qui me donne à présumer que l'Amérique a été habitée avant le déluge universel & qu'en ce tems-là les eaux avoient couvert cette arcade de terre, où il y a maintenant de grands arbres qui ont crû dessus. De Terre-bonne je passois à la Chenaye, ensuite à l'Assomption, à St. Sulpis, à la Valterie, à la Norai, à Sorel, à Barthier, à Masquinongé, à la Riviere du loup, à Machiche, à la Pointe-du-lac; je laissois ici à ma droite un lac formé par le fleuve St. Laurent, nommé le lac St. Pierre. Delà je passois au Trois-rivieres, qui est une petite ville du Canada environ à 30 lieues de Montréal, où il y a garnison. D'ailleurs un couvent d'urselines qui joint à l'hôpital, un couvent de recolets où je fus pour raccommoier deux montres au pere supérieur; passant ensuite à Champlain, à Batiscan, à Ste. Anne, aux Grondines, à Dé-

chambeaux, aux Ecureux, à la Pointe-a-tremble, à St. Augustin, à Ste. Foi, & à Quebec, ville capitale du Canada, elle est au 306 degrés & 30 minutes de longitude, sur les 46 degrés & 55 minutes de latitude septentrionale, située à 30 lieues de Trois-rivieres; cette ville est belle, grande, & bâtie en pierre, sur le bord du fleuve St. Laurent, elle se divise en haute & basse ville, la haute ville est située sur une montagne, & la basse au pied de ce côteau, l'assiette de cette ville est assez particuliere lorsqu'on en fait le circuit sur le rempart, l'on voit une partie des maisons sur un terrain élevé, pendant que les autres sont au bas d'un précipice, trois ou quatre fois aussi profond que la hauteur des maisons qui y sont, il y a trois faubourgs, savoir: celui de Saint Jean, de St. Roc, & de St. Louis; y ayant plusieurs églises, savoir: l'évêché servant aux réformés, c'étoit-là où je me rendois pour assister aux saintes assemblées. La paroisse générale c'est pour les romains, de même que la cathédrale joignant au séminaire. Les ursulines où il y a le couvent; les recolets, c'est une église & un couvent, y ayant aussi un couvent de jésuites. Ste. Genevieve c'est l'église paroissiale de la basse ville, entr'autres il y a aussi un hôpital, un séminaire où se tient le college, une garnison, trois places publiques, & une imprimerie. Plusieurs vaisseaux marchands y viennent, ce qui favorise son commerce, d'ailleurs elle est la résidence d'un gou-

vern
leto
men

Qui c
Le
quo

AP
y tra
rend
ve St
suivar
Mich
à-la-
Jean,
née l
jé d'é
se rou
venen
verte
presq
point,
donne
par mo
niet, a
té on la
chée su
de lit,
uns cro
Tant le
rent les

verneur : dans le tems que j'y étois, Mr. Carleton tenoit alors les rênes du gouvernement.

C H A P I T R E X X I I .

*Qui contient différens autres endroits du Canada où j'ai été.
Le recit d'un meurtre commis dans un endroit où je ris-
quois aussi d'y perdre la vie.*

Après avoir resté quelque tems à Quebec en y travaillant, je quittois cette ville pour me rendre dans les campagnes, en suivant le fleuve St. Laurent; je passois donc aux villages suivans : à la Pointe-levis, à Baumont, à St. Michel, à St. Valier, à Barquier, à la Pointe-à-la-voile, au Cap St. Ignace, à Lillete, à St. Jean, à St. Roc où je fus voir une femme nommée la Dubez, laquelle fut pour moi un sujet d'étonnement. Depuis 20 ans cette femme se rouve alitée & n'ayant plus aucun mouvement de son corps, la bouche toujours ouverte & ne respire que fort peu, elle ne donne presque plus aucun signe de vie, elle ne parle point, à moins qu'on ne la saigne, on ne lui donne pour toute subsistance qu'un pot de vin par mois, elle ne se couche que comme on la met, après avoir resté 7 ou 8 jours sur un côté on la remet sur l'autre sens, elle n'est couchée sur rien que sur les planches de son bois de lit, elle ne veut rien sous elle, quelques-uns croient que c'est afin de faire pénitence. Tant les médecins que plusieurs savans ignorent les causes d'un tel genre de maladie. Après

l'avoit examiné je continuai mon chemin en passant à Ste. Anne, où je vis un sauvage âgé de passé cent ans, m'ayant dit en avoir 110, après avoir quitté sa cabane, je me rendis à la Riviere-rouëlle, & à Camouraska qui est à 30 lieues de la capitale, & c'est la dernière paroisse que l'on trouve de ce côté-là. Malgré l'envie que j'avois de passer plus loin, on me dit que je ne le pourrois pas, de sorte que je m'en retournai sur mes pas à Québec, & quand j'y fus, je partis de là pour monter le fleuve St. Laurent du côté du sud, le 17 Juin 1777, en marchant aux paroisses suivantes, à St. Nicolas, à St. Antoine, à Ste. Croix, à Laubiniere, à St. Jean de Chaillon, à St. Pierre Lèbequets, à Becancourt, à Nicolet, à la Baie St. Antoine, à St. François du lac St. Pierre où j'entendis le prône du curé, qui par ses comparaisons trop familiares me donna plutôt occasion de rire que de m'édifier. De cette paroisse je fus à un village de sauvages de la nation des Abanakis, où ils ont une chapelle pour s'y acquitter des devoirs de l'église romaine: je fus dans quelques-unes de leurs baraques, ayant eu assez de plaisir à les voir jouer à la crosse, qui est un jeu usité parmi eux, ils chassent une petite boule avec une massue en se la renvoyant les uns aux autres en courant d'une grande vitesse. Il s'y trouva aussi une sauvagesse qui savoit sa langue françoise, laquelle j'interrogeois sur plusieurs choses qui regardoient les gens de la nation, je
lui

lui
gion
sur l
disce
cela
avoit
à ceu
n'ont
été av
étoit
pellen
un Et
lin qu
en cro
de ces
fes cré
c'est p
dre par
ques-u
ne ren
de sacr
de pen
quitass
rimen
de quel
en y m
qu'il a p
autre ce
tent leu
ou à la g
morts e
les amis

lui fis aussi plusieurs questions sur la religion auxquelles elle me répondit assez bien sur les principaux articles, en ayant un bon discernement entre le bien & le mal, mais cela ne doit pas être étonnant, parce qu'elle avoit été élevée parmi les Canadiens. Quand à ceux qui n'ont pas eu de missionnaires & qui n'ont reçu aucune instruction, ceux qui ont été avec eux m'ont dit que leur façon de croire étoit de reconnoître l'Être suprême, qu'ils appellent communément le Maître de la vie, pour un Être très-bon; en admettant un esprit malin qu'ils croient leur être nuisible à leur corps, en croyant aussi l'immortalité de l'ame, plusieurs de ces nations s'imaginent que toutes les choses créées & même les inanimées ont une ame, c'est pourquoi il n'est pas rare de leur entendre parler de l'ame de leurs fusils, ou de quelques-uns de leurs instrumens, d'ailleurs ils ne rendent aucun culte à Dieu, sinon une sorte de sacrifice ou de don à leur volonté, comme de pendre à une branche d'arbre une paire de mitasse, ou un bout de tabac, ou quelque instrument. & le premier d'entr'eux qui a besoin de quelqu'un de ces effets-là, il en prend un en y mettant autre chose pour remplacer ce qu'il a prit en continuant son chemin. Entre autres ces gens-là sont superstitieux, ils consultent leurs devins avant que d'aller à la chasse ou à la guerre. Leur manière d'enterrer leurs morts est encore assez singulière, les parens & les amis viennent se rendre à la cabane du dé-

funt en s'adressant au plus proche parent en lui donnant chacun quelque chose pour le consoler, ils chantent ensuite la chanson des morts, & ils portent le corps en terre en y mettant à côté un fusil, plomb & poudre, du rum, du tabac, & ce qui lui est nécessaire, disent-ils, pour faire son voyage. La principale occupation de ces nations-là, c'est la chasse, qui les fait vivre, ils ne cultivent point la terre ou que fort peu pour seulement cueillir une petite quantité de maïs, tandis qu'ils possèdent le meilleur terrain. Ces gens-là ont encore une coutume assez singulière, si un chrétien tue un des leurs, quelques-uns de la nation viennent trouver ou les Anglois ou les Canadiens pour leur demander un dédommagement en marchandises ou en choses nécessaires à la vie, parce qu'on leur a ôté un homme qu'ils disent leur avoir été utile parmi eux, quand même qu'on l'auroit tué à son corps défendant, j'en ai vu un exemple de ceux qui vinrent à Montréal dans le tems que j'y demourois. Il arrive aussi que quand les sauvages tuent ceux qui vont commercer avec eux, qu'on a recours à leur chef de la nation qui quelquefois rend justice aux chrétiens en punissant de mort le coupable; en cela faisant ils nous montrent encore une certaine justice de la loi naturelle; ils punissent le meurtre & non pas l'infanticide commis par le pere ou la mere de l'enfant, parce qu'il est à eux & qu'ils sont maîtres de faire ce qu'ils veulent de ce qui leur

app
une
que.
can
doie
que
ne le
sur c
Voil
pour
Maf
vire
situé
autre
vire
lieu;
vire
sur la
route
ladite
droit
même
où il
tré po
ouvrag
tre, pa
St. Lau
Montr
sur me
situé su
un Fran
ans, av

appartient. L'inceste passe aussi parmi eux pour une chose infame, mais la polygamie y est reçue. C'est pourquoi ils se plaignoient du christianisme, lorsque les missionnaires leur défendoient de prendre une autre femme, tandis que la première vivoit encore, mais afin de ne les rebuter, ils passoient un peu légèrement sur cet article qui les touchoit si fort au cœur. Voilà ce que j'avois à dire sur les sauvages pour le présent. De St. François je passois à Masca qui est une autre paroisse située sur la riviere de ce nom. Sorel c'est un autre village situé sur la riviere de Chambli, où il y avoit autrefois un Fort; St. Tour est aussi sur la riviere de Chambli autrement dite de Richelieu; St. Denis est aussi situé sur la même riviere; St. Charles est encore un autre village sur la même riviere. Delà je continuois ma route à Bel-œil; à St. Joseph sur le bassin de ladite riviere de Richelieu, de ce dernier endroit je fus au fort de Chambli, situé sur la même riviere, ce fort est construit de pierre, où il y a une garnison angloise, y étant entré pour tâcher d'y avoir en passant quelque ouvrage où j'eus occasion d'y vendre une montre, passant à Longueuil où je rejoignis le fleuve St. Laurent, ce village n'est qu'à une lieue de Montréal. De cet endroit je m'en retournois sur mes pas en passant à Boucherville, bourg situé sur ledit fleuve St. Laurent, y ayant vû un François nommé Recico âgé de passé 100 ans, avec lequel j'ai parlé, il jouissoit de tous

ses sens. La plupart des Européens vivent long-tems en Amérique, pendant qu'on y voit ceux qui en sont natifs, vivre moins long-tems qu'eux. De ce bourg je passois à Varenne; enfin étant de retour à Quebec dans l'intention de m'y fixer pour quelque tems; mais une nouvelle attaque me fit changer ma résolution: comme j'entrois en une auberge dans la rue St. Jean où il s'y trouva un homme qui me connoissoit sans que je le connu, après que j'eus demandé à y loger aux gens de la maison, il me salua en me demandant pourquoi je n'étois pas entré chez quelque horloger pour y travailler, en me parlant sur une autre thèse qui n'avoit plus de liaison à celle-là, son discours à propos rompus & sans suite avec un certain ton de voix méprisant, me surprit, reprenant la parole en lui disant en anglois, vous me connoissez donc, il me répondit en sa langue " I know you very well „ en finissant ces paroles, il mit sa main sous son habit en s'approchant, à l'instant le fourreau de son coutelas où de quelque arme semblable tomba par terre, je partis de là sans attendre de voir si son intention étoit de me tuer ou non. Huit ou dix jours auparavant une femme fut tuée en sortant d'une de ces auberges du même quartier à une petite distance de la porte St. Jean sans que les malfaiteurs soient été connu, quoique la justice ou le gouvernement promet une recompense au délateur. Voilà qui m'occasionna d'avoir un certain dédain pour

me
que
liqu
ma p
liv.
pour
pos
un h
étab
ques
voier
resté
je qu
du re
nom
& à é
comm
m'en
piece
rai ci
rant l
ne m
cité i
nou
furen
en no
d'exp
vant,
mere f
qu'ils
qu'ils
silence

me rendis à Montréal où je dressai ma boutique d'horloger chez un François nommé Délique, où je payois cinq piastres par mois pour ma pension & logement, ce qui fait environ 27 liv. argent de France. Je me croyois alors fixé pour un tems, mais un nouveau obstacle s'opposoit toujours à une demeure stable, il y avoit un horloger qui étoit venu nouvellement s'y établir, & qui avoit presque toutes les pratiques de la ville, pendant que les autres n'avoient que très-peu d'ouvrage : après avoir resté deux mois à Montréal, le 24 Mai 1774, je quittai encore cette ville pour aller au Sault du recolet qui n'en est qu'à 3 lieues, chez un nommé Joseph Joannette où je montois à lire & à écrire à ses enfans en continuant de raccommoder les montres & horloges lorsqu'on m'en envoyoit, ou bien je travaillois à une piece mécanique que j'avois inventée, je dirai ci-après à quel usage je l'avois dédiée. Durant le tems que j'ai été chez le susnommé il ne m'est rien arrivé qui puisse mériter d'être cité ici, sinon que je reçu en ce tems-là des nouvelles de mon pere & de ma mere qui me furent si sensibles que l'insuffisance d'énergie en notre langue s'oppose au dessein que j'ai d'exprimer la joie que j'eus alors en les recevant, puisqu'elles venoient d'un pere & d'une mere si chers de ma part, tandis que je croyois qu'ils m'avoient enseveli dans l'oubli, puisqu'ils ne répondoient à mes lettres que par le silence; mais tout le contraire jamais je ne fus

micux dans leur estime en se donnant plusieurs peines à me répondre à toutes, mais inutilement comme je l'appris en les lisant. Quelle fut la joie indicible d'un fils ? en recevant une lettre de ses parens après en avoir été privé pendant près de quatre ans. Mes chers lecteurs avant que de l'ouvrir, vous pouvez mieux juger vous-mêmes qu'il ne m'est facile de le réciter, quel fut mon empressement en balançant entre la crainte & l'espérance comme un joueur téméraire, qui dans le moment qu'il hasarde, craint & s'empresse de voir le fort de son jeu : ouvrant la première écrite à Londres d'une main qui ne m'étoit pas absolument connue, tout en appercevant son incluse qui émeut tout ce que les sentimens d'un fils peuvent inspirer de plus tendre à l'aspect d'une écriture qui paroissoit offrir à mes yeux la présence locale de ce vénérable pere ; mon ame dans ces agitations-là prévoyoit déjà sa façon de penser en m'écriant reciproquement encore d'une voix plus forte, graces au ciel, mon pere vit encore ! Mais dans l'incertitude où j'étois de l'existence du reste de mes parens, modéroit ma joie jusqu'à ce que je l'eus décachetée, où en lisant j'eus le bonheur de les retrouver en bonne santé & en même nombre, comme lorsque je les avois quittés ; pour alors en continuant de bénir Dieu, j'aurois souhaité de jeter un torrent de larmes pour me soulager des fortes impressions produites par la satisfaction qui se réunissoit avec la sensibilité, ce n'est plus

ma
rapp
ceau
port
émo
resp
prop
time
mor
mira
A
place
singu
le ter
L
ler fu
geois
mée
à forc
subite
souffr
aucun
dans
encor
quoiq
d'un
tout ;
couler
vé du
de la
ment
même
rer ici

Chapitre XXII.

129

ma plume qui vous en fait actuellement le rapport, c'est mon cœur même, ce fidele pinceau qui vous trace naïvement & fans fard ce portrait. Ce qui excitoit d'autant plus mes émotions reconnoissantes, c'est que leur lettre respectable étoit revêtue de toutes les qualités propres à causer une telle révolution, les sentimens paternels y étoient des plus tendres, la morale la plus pure, avec une prévoyance admirable sur ce que j'avois gardé le silence.

Avant de passer plus loin, il n'est pas mal en place de dire ici deux mots à l'occasion d'une singularité arrivée chez le S^r. Joannette dans le tems que j'y demeuroid.

Le 24 Novembre 1774, en étant à travailler sur mon établi dans ma chambre: la bourgeoise de la maison m'appella d'une voix allarmée à son secours pour un de ses enfans qui, à force de crier, venoit de s'étouffer, je le pris subitement entre mes bras, l'idée vint de lui souffler dans la bouche, ce qui ne produisit aucun effet, & aussi-tôt je lui raréfiai l'air, & dans le moment il prit respiration; la chose fut encore assez prompte pour lui sauver la vie quoiqu'il eût déjà acquit tous les symptomes d'un enfant mort, car il ne respiroit plus en tout; ses muscles étoient tendus, en ayant une couleur bleue, & il étoit déjà entièrement privé du mouvement; voilà comme on pourroit de la maniere la plus aisée donner du soulagement à ceux qui pourroient se trouver dans le même état; c'est ce motif-là qui m'a fait insérer ici cette aventure.

Quelque tems après il arriva de certains changemens dans la maison où j'étois alors , ce qui me donna lieu d'être ambulant contre ma volonté , étant parti de là pour rentrer chez un autre habitant de la même paroisse , où je fus 8 ou 9 semaines pour finir ma piece , après que je l'eus achevée , je fus à Montréal pour la faire voir au public avec des récréations physiques , cette piece étoit un petit carrosse qui marchoit seul par le moyen d'un moteur élastique , quand je lui disoit de s'ouvrir il s'ouvroit , alors on y voyoit deux forgerons qui forgeoient , deux enfans qui se balançoient , le mathématicien qui étoit une petite figure qui apportoit un calcul juste de la grandeur de la terre , dès aussi-tôt que je l'appellois , & un petit moment après il disparoissoit ; il y avoit aussi un homme qui dansoit dans l'instant que je lui ordonnois de danser , & qui finissoit pareillement quand je le lui commandois ; à côté de cette petite figure il y avoit un oiseau de cuivre qui chantoit. Quoique cette piece fut grossièrement faite , elle ne laissa pas que de me faire gagner passé 15 louis après toutes dépenses faites dans un mois de tems. Ce fut alors qu'on commençoit à parler des altercations survenues entre l'Angleterre & les Bastonois , d'une maniere assez sérieuse pour le Canada. Les Bastonois avoient déjà auparavant écrit des lettres circulaires qu'ils envoyèrent aux Canadiens pour les exciter de se joindre à eux ; mais ils préférèrent de tenir la neutralité. Ce

fu
ofe
un
les
acc
vel
cés
lieu
fets
qu
vill
de
nu
gni
fut
avo
ce q
un
fira
en l
du p
fui
lui q
de la
assez
épée
auta
faifa
ficien
fouv
ses q
glois

fut alors qu'il y eut à Montréal des gens qui osèrent faire insulte au buste du roi, il y eut une publication faite à ce sujet qui fut lue dans les rues, où on promettoit une récompense aux accusateurs. Un peu de tems après, les nouvelles vinrent que les Bastonois s'étoient avancés jusqu'au fort St. Jean qui est à environ 10 lieues de Montréal, où ils se saisirent des effets du roi qui étoient dans ce fort, de même que la barque. Aussi-tôt qu'on le fut dans la ville, un marchand s'y rendit pour les prier de ne pas piller son magasin, il fut fort insinuant auprès d'eux en buvant à leur compagnie, quand il fut de retour à Montréal, on fut d'abord que par ses manieres gracieuses, il avoit mit son magasin à l'abri des Bastonois, ce qui occasionna qu'un parti de soldats par un zele inconsidéré pour leur souverain, saisirent sans l'aveu des supérieurs ce marchand en le voulant pendre sur le champ au poteau du pilori qui est sur la place du marché, sans suivre aucune formalité : heureusement pour lui que Mr. le capitaine William, commandant de la citadelle de cette ville, s'y trouva encore assez tôt pour leur faire lâcher prise avec son épée nue à la main. Ce capitaine d'artillerie est autant recommandable par son caractère bienfaisant & généreux que par son courage & sa science. J'ai eu l'honneur de converser assez souvent avec lui, pour apprendre à connoître ses qualités. Le jour suivant les officiers Anglois firent faire une publication accompagnée

du tambour, où on invitoit les Canadiens à donner secours aux Anglois pour aller repousser les Bastonois, mais il n'y en eut point qui se présentassent à l'endroit qu'on leur avoit dit de s'assembler, mais les Bastonois s'en retournerent dans leur province.

Le lundi 22 Mai 1775 j'entrai à bord d'un bateau pour me rendre à Quebec, où j'avois déjà été deux ou trois fois auparavant, afin d'y faire voir aussi mes récréations physiques & mécaniques, j'y arrivai le 28 Mai, notre trajet fut de 7 jours à cause des vents contraires, car on fait ce chemin-là par eau en deux jours. Dès aussi-tôt que j'eus mis mes effets à terre, j'eus soin de trouver une maison où je pourrois y avoir une chambre à mon particulier, & j'y fis d'abord voir ce que j'avois à présenter au public en le faisant premièrement publier par toutes les rues de Quebec; je ne manqua pas d'y assez bien gagner en 18 jours que j'y fus. Auparavant que de parler de mon départ de ce pays, il me faut joindre ici mes observations sur les mœurs des Canadiens, & sur le produit de cette contrée.

Ce que j'ai dis dans le chapitre précédent, de même que ce qui est contenu dans celui-ci, regarde le Canada propre, selon qu'il est connu de ceux qui l'habitent; dans la façon de diviser ces différens pays de l'Amérique septentrionale, je n'ai pas eu égard aux géographies, j'ai préféré d'en faire une division telle qu'elle est connue de ceux qui y sont. D'ailleurs on ne

fera
end
poi
cau
lem
pay
on p
que
rois

De

L
glois
çois
Atlan
Poue
ges;
sent p
confi
de M
hiver
apper
avoit
ques
étoier
pu ga
petite

(*)
avec ce
que des

fera pas surpris de ce que je parle de plusieurs endroits villes, fleuves, & rivières qui ne sont point dans les dictionnaires géographiques, à cause que ces livres ne parlent que superficiellement sur la généralité (*): quand à d'autres pays ou villes qui ne sont point contenus ici, on pourra aisément concevoir que c'est à cause que je n'y ai pas été, car autrement je n'aurois pas manqué d'en faire la description.

C H A P I T R E X X I I I .

Des habitans, du produit, & du commerce du Canada.

LE Canada appartient actuellement aux Anglois depuis qu'ils l'ont eu conquis des François; il confine la Nouvelle - York, l'océan Atlantique, les terres inhabitées du nord; à l'ouest & au sud-ouest plusieurs nations sauvages; les Canadiens eux-mêmes ne connoissent pas bien l'étendue de ce pays qui est très-considérable; l'air y est fort sain, aux environs de Montréal & Quebec, le climat très-froid en hiver, quelquefois on s'y gele avant de s'en appercevoir, où j'y ai vu des personnes à qui on avoit été obligé d'y faire l'amputation de quelques membres gelés, on en a eu trouvé qui étoient gelés morts sur le chemin avant d'avoir pu gagner les maisons qui n'étoient qu'à une petite distance d'eux; le vent du nord-est con-

(*) La différence qu'on trouvera en ce que je rapporte avec ce qui est contenu dans les géographiques, ne provient que des changemens qui sont arrivés.

tribue beaucoup à ces froids excessifs , il n'est pas surprenant qu'entre Montréal & Quebec qu'on y voie des 3 à 4 pieds de neige , tandis qu'aux Illinois , il n'y a presque point d'hiver , mais c'est une autre partie du Canada où je n'ai pas été , de Montréal on y compte cinq à 600 lieues , cet endroit-là au rapport de plusieurs qui y vont pour le commerce avec les sauvages , m'ont assuré que c'étoit un établissement de différens chrétiens , où l'on y vit très-bien à son aise , ce qui rend la plupart de ceux qui y sont , paresseux , fainéans , portés à la boisson , aux divertissemens & au libertinage avec les sauvages faute d'y avoir des créatures de leur nation. Mais cela n'empêche pas qu'il n'y aie aussi des personnes vertueuses & bien réglées , qui par leur bonne conduite y amassent des richesses en échangeant leurs marchandises pour les peaux que les sauvages leurs apportent , d'autres y sont commis pour des négocians de Montréal qui les paient très-bien , leur envoyant des marchandises qui conviennent à l'endroit où ils sont résidens. Pour revenir à la partie du Canada où est Quebec & Montréal , la route qui conduit d'une de ces villes à l'autre , n'est autre chose qu'une jolie promenade parsemée de maisons le long du bord du fleuve St. Laurent , à 4 ou 5 arpens les uns des autres , un arpent contient 180 pieds en ce pays-là ; il est vrai qu'il y a aussi des endroits qui ne sont pas non plus habités si proches les uns des autres. Les réfor-

més
ville
au f
culie
taire
les r
d'aff
here
indu
instr
hard
qui f
hoû
de v
mais
ils au
En ce
roisse
instru
securs
n'en c
qui en
ment
sez bi
bien f
person
porter
campa
ceigne
chon
le laiff
senten

més qui font anglois, demeurent dans les villes & non pas dans les campagnes, assistent au service divin dans un endroit à leur particulier, les soldats conduits des officiers militaires y assistent en y allant au son des fifres, les romains vont dans leurs églises avec assez d'assiduité, en faisant leur dévotion particulière soir & matin. Les Canadiens sont civils, industrieux, quoiqu'il y en aie peu qui soient instruits, car dans les campagnes on peut dire hardiment qu'il n'y en a pas la huitieme partie qui savent lire; bien souvent il se trouvoit des hommes & des femmes mariés qui souhaitoient de venir auprès de moi pour apprendre à lire, mais faute de constance ils ne continuoient pas; ils auroient voulu savoir avant d'avoir appris. En ce pays, dans les villes & dans quelques paroisses, il y a cependant des colleges où on instruit les garçons, & des couvens où les sœurs ont soin de l'éducation des filles, où il n'en coûte que très-peu de chose; mais ceux qui en sont éloignés ne peuvent pas si aisément en profiter. Les Canadiens reçoivent assez bien les étrangers en leur faisant accueil, bien souvent ils en font plus de cas que des personnes du pays, moyennant qu'ils se comportent bien. Les hommes des villages & des campagnes s'habillent d'un capot court qu'ils ceignent d'une ceinture, il y a au cou un capuchon qu'ils se mettent sur la tête, ou bien ils le laissent aller en arriere, selon le froid qu'ils sentent, en ayant des souliers à la mode fau-

vage qu'ils font chacun pour eux, ils fument beaucoup avec des pipes de pierre qu'ils font eux-mêmes, leur donnant le nom de calumet. Leur occupation en été, c'est de cultiver la terre qu'ils ne labourent qu'une fois l'année pour lui faire produire le bled qui y croît en abondance; dans cette contrée ils sont obligés d'y cueillir du foin pour leurs bestiaux, à cause qu'il y a six mois d'hiver, tandis que dans les colonies du sud ils laissent paître leurs animaux dans les bois pendant toute l'année. En hiver ils vont dans les bois pour en hacher & en faire leur provision, car ils en brûlent deux ou trois fois autant que dans nos montagnes, quoiqu'il y soit commun, quand il est rendu dans une ville, il s'y vend cher. Il y en a qui en font d'été des trains de bois qu'ils appellent des cajeux qu'ils font flotter sur le fleuve St. Laurent pour les conduire avec leurs avirons à Montréal ou à Quebec en descendant le courant de l'eau, où ils vendent leur bois. Ceux qui ne travaillent pas à ces ouvrages, vont dans les pays d'en haut pour conduire les canots chargés de marchandises, les uns sont guides & les autres sont pour ramer. Les femmes y sont occupées dans leur ménage comme ailleurs, elles cardent leur laine, elles la filent, elles cousent en ayant soin de leurs enfans qui y sont assez en grand nombre. Le sexe y a un certain air engageant, ne manquant pas d'être insinuantes dans la conversation, principalement si leur pere & mere ne sont pas pré-

fen
leu
des
La
mit
dis
pass
tôt
non
ce
mar
à qu
du r
cert
pour
duite
le bo
fecte
à-vis
la pr
nent
elles
occaf
mais
arrive
prém
tourn
leur p
certai
quelq
vos ra
qu'ind

sent, car ces derniers sont plus craintifs que leurs filles, à cause qu'autrefois il y avoit eu des gens de l'armée qui en avoient enlevées. La plupart vous témoignent d'abord de l'amitié, si vous leur en témoignez aussi avec discrétion, ce qu'elles font connoître en vous passant légèrement leur pied sur le vôtre, plutôt que de vous dire des paroles obligeantes, non seulement les filles, mais aussi les femmes, ce qui n'est pas en place, car les personnes mariées ne doivent penser à plaire qu'à ceux à qui elles sont unies par les liens indissolubles du mariage. Quoique les femmes y aient de certaines manieres engageantes, elles y sont pourtant aussi bien réglées dans leur conduite, que dans la plupart des autres pays où le bon ordre & la vertu regnent. Les filles y affectent même une modestie assez rigoureuse vis-à-vis des cavaliers qui vont les voir, car dans la premiere entrevue fort souvent elles prennent la fuite, & si vous n'y retournez pas, elles tâcheront cependant de vous donner une occasion que vous ayez sujet de leur parler, mais d'une façon ingénieuse comme si la chose arrivoit par cas fortuit, tandis qu'elles l'ont prémédité; à la seconde fois que vous y retournez, vous aurez peut-être l'avantage de leur parler moyennant que vous en foyez à un certain éloignement; si vous leur marquez quelqu'amitié, elles écouteront froidement vos raisons, & si vous ne leur faites paroître qu'indifférence, alors elles se font d'autant plus

gracieuses pour tâcher de gagner votre bienveillance, comme il m'a paru plus un cœur leur paroïssoit difficile à gagner, plus elles tâchoient de lui plaire; mais il y en a d'autres que leurs façons d'agir sont tout-à-fait contraires aux précédentes, qui se rebutent dès aussi-tôt que vous ne faites pas l'empressé. D'autres sont dissimuleuses, & plus elles veulent se servir de détours pour se cacher; & mieux elles découvrent leurs pensées. Mais il y en a aussi qui sont franches au premier abord, vis-à-vis desquelles on n'auroit pas une longue narration à faire avant que de les demander. Entr'autres elles sont sujètes à l'inconstance, bien souvent un nouveau venu leur donnera d'abord dans l'œil, & dans la suite il leur fera tout-à-fait indifférent. D'ailleurs les Canadiennes sont jalouses de leurs amans, & pour le mieux savoir, un garçon n'aura qu'à en fréquenter plusieurs, elles auront bientôt querelle ensemble, les unes critiqueront les autres, voilà ce qui donne de charmantes comédies qui bien souvent ne sont pas mieux jouées sur le théâtre; cela ne doit pas être surprenant, parce qu'il y a beaucoup plus de filles que d'hommes, puisqu'une demoiselle de Quebec me dit qu'il y avoit bien huit ou neuf filles pour un garçon, mais je croirois volontiers qu'elle s'étoit pourtant trompée dans son calcul. Ce que j'ai dit ici au sujet du sexe, on ne doit pas l'entendre de celui de Quebec ou de Montréal en particulier, mais plutôt du pays en général.

Tè
les
les
là f
peu
zien
tier
on
n'a
pou
laqu
pita
qui
vrou
Mo
que
de
fleu
de la
pero
des
rero
trou
trée
parav
rains
Le p
peu
fait l
leter
mais
l'éral

139
1410
mouvement

Chapitre XXIII.

Têtes de boules, les Sautaux, les Argonkins, les Têtes plates, les Chavouanons, les Poux, les Esquimaux, les Folles-avoines; ces nations-là sont dans le Canada & sur ses confins; on peut dire qu'il n'est pas la dixieme ni la douzieme partie de son étendue habitée des chrétiens. Combien de terres incultes n'y auroit-on pas presque pour rien? En y étant, on m'auroit vendu une certaine étendue de terre pour 22 ou 23 écus petits de notre argent, laquelle n'étoit qu'à 26 ou 27 lieues de la capitale, & peu éloignée d'une paroisse; ceux qui veulent acheter une terre inculte, devroient préférer celle qui seroit au-dessus de Montréal du côté de la Pointe-claire, parce que l'air y est un peu moins froid qu'en bas de Quebec, en la choisissant sur le bord du fleuve St. Laurent où ils pourroient profiter de la pêche, & faire floter leur bois qu'ils couperoient en gros pour défricher, en le laissant descendre sur le fleuve à Montréal où ils en tireroient bon prix. Ceux qui en lisant ceci se trouveroient tentés de passer dans cette contrée-là, ils seroient bien de me consulter auparavant, parce que je leur ferois voir de certains inconveniens que je ne spécifie pas ici. Le pays produit dans la partie où j'ai été un peu de tabac & de maïs, du froment, qui y fait le principal revenu avec la pêche & la peloterie, il y croit fort peu d'arbres fruitiers, mais il y a différentes sortes de bois, tels sont l'érable dont j'en dirai son utilité dans un mo-

ment, le chêne, le noyer, de deux ou trois fortes, il y en a qui est beau & fort tendre, il sert à des ouvrages de sculpture pour les églises, le bouleau qui produit une écorce qui brûle avec grande activité, elle sert à faire de grands canots qu'ils cousent avec de l'écorce d'un autre arbre en mettant du gaudron sur les coutures, dans les commencemens que le papier étoit rare cette écorce leur servoit pour écrire, elle se pèle par feuilles minces & blanches, elle sert encore pour faire des cassots, des vases à y mettre le lait & des paniers de plusieurs façons, il y a aussi du sapin, du cedre blanc & rouge dont ce dernier a une propriété singulière que je ne nomme pas ici, de la pruche, de l'épinète dont les piquans & le bois est semblable au sapin, en ce pays ils en font de la bière qui est assez bonne, il y a eu un médecin anglois à Quebec, nommé Mr. Taylor qui par l'art de la chymie, avoit trouvé le secret d'en tirer l'esprit qui convertit l'eau en bière en mettant une pleine bouteille de cette liqueur dans une barrique d'eau, il a reçu une gratification de Londres pour cette nouvelle découverte; dans cette contrée il y croît aussi des plantes qui y sont utiles à divers usages, la belle angelique est pectorale, elle guérit de plusieurs incommodités, & particulièrement les indigestions, en se servant de sa racine soit en tisane ou autrement, la racine du sang de dragon, elle est propre pour guérir le mal des dents, le baume, pour sa qualité

vuln
mett
ples
fert
pays
plan
non
plu
lades
vre d
pas le
qu'en
voya
avec
perfo
aucun
habita
qu'il r
eût de
véridi
saison
étoit c
qui co
médi
conno
pour e
fir à p
qu'ils l
dans n
d'en fa
J'ai
a que tr

vulneraire, le xondre est aromatique en en mettant un peu sur le feu, il y a aussi des simples antivenériens, la racine de favoyane qui sert à la teinture jaune, s'est vendue en ce pays jusqu'à un louis la livre, voici une autre plante plus singulière que celles que nous venons de citer, nommée l'herbe à la puce, la plupart de ceux qui la touchent, tombent malades en enfant par tout le corps qui se couvre de pustules, ceux que j'ai vu n'en étoient pas long-tems malades. S'il en faut croire ce qu'en disent les Canadiens, ils assurent qu'en voyant cette plante ou en y pensant seulement avec appréhension, qu'elle cause sur certaines personnes le même effet, tandis qu'elle n'a aucun pouvoir sur d'autres; je soutenois à un habitant de la paroisse du Sault au recollet, qu'il n'étoit pas possible qu'en y pensant qu'elle eût de l'influence sur le monde, cet homme véridique m'assura avoir eu le même mal en saison d'hiver dans un tems que la terre y étoit couverte de neige. Ce sont les sauvages qui connoissent le mieux les herbes & plantes médicinales, c'est aussi eux qui ont donné la connoissance du jus d'érable aux Canadiens, pour en faire du sucre. Je ferai peut-être plaisir à plusieurs en leur enseignant la manière qu'ils le font, parce que je ne doute pas que dans nos montagnes on ne vint aussi à bout d'en faire, d'autant que l'air y est assez froid.

J'ai remarqué selon ce que j'ai vu qu'il n'y a que trois sortes de bois qui donnent de l'eau

propre à être convertie en sucre, savoir, le plane, le merisier, & l'érable, qui est celui qui donne l'eau la plus sucrée, on fait une entaille oblique à ces arbres en coupant seulement l'écorce & un peu la superficie du bois, & au bas de ladite entaille on y fait tenir un petit morceau ou éclat de bois qui sert à faire couler le suc dans un petit auge qui est au bas de l'arbre, lequel peut contenir un seau où l'eau qui coule est reçue. Plusieurs m'ont assuré qu'il n'étoit pas nécessaire d'entamer profondement les arbres, car il y en a qui se contentent de donner un seul coup de hache en long en mettant à cette fente un petit éclat de bois, comme je l'ai dis ci-dessus, & quand on a un certain nombre de ces arbres ainsi préparés, le soir étant venu on vuide tous ces petits auges dans un grand, & le jour suivant on empli une chaudiere qu'on met bouillir, après que cette eau sucrée commence un peu à épaisir, on la passe au travers d'une serviette ou linge, afin qu'il n'y aie point de saloperie, ensuite on continue à la bouillir, qu'elle épaisisse en la remuant, & quand elle est comme de la bouillie, on en laisse tomber quelque goutte dans l'eau froide, & si elle durcit, c'est marque que cela est assez cuit, on verse pour lors cela dans une terrine ou autre vase, & quand cela est refroidi, le sucre est prêt pour s'en servir; la saison convenable pour cela, c'est avant pâques, aussi-tôt que le gros de l'hi-

ver

ver
les a
men
qu'il
là le
doit
tire
fain
Il
ges q
haut
ce ch
delà

Les
voyer
res, q
d'en-l
chand
avec l
la pou
billem
de fer
les & c
du ver
ils ont
le fleur
se ren
troit,
800 lie

(*) De
de Février
l'eau des

ver est passé (*), car si on s'y prend trop tôt, les arbres ne coulent pas, & si les arbres commencent d'être en seve, il est trop tard, il faut qu'il gèle la nuit, & qu'il dégèle le jour, c'est-là le tems le plus convenable pour cela: on ne doit pas confondre ce sucre avec celui qu'on tire des isles, celui que je parle ici est plus sain & d'une couleur jaunâtre ou brune.

Il me faut ici joindre deux mots sur les voyages que les Canadiens font dans les pays d'en-haut au sujet du commerce, ce sera pour finir ce chapitre, dans lequel je me suis étendu au-delà de ce que je m'étois proposé.

Les marchands de Montréal avant que d'envoyer leurs gens dans la profondeur des terres, qu'ils appellent plus communément les pays d'en-haut, ils font charger leurs canots de marchandises qui conviennent pour faire la traite avec les sauvages, tels que sont les fusils, de la poudre, du plomb, des couvertes, des habillemens tout faits, de la rasade, des brasslets de fer blanc & d'argent, des pendans d'oreilles & de nez, des épinglettes, de la coutellerie, du vermillon, du tabac, de l'eau-de-vie, quand ils ont ainsi chargé leurs canots; ils montent le fleuve St. Laurent à la rame, les uns pour se rendre à Michémakina, les autres au Détroit, ou aux Illinois en faisant des 5, 6, ou 800 lieues dans la profondeur du continent,

(*) Depuis peu j'ai essayé dans nos montagnes aux mois de Février & Mars, & j'ai réussi de faire couler les planes, l'eau desquels s'est convertie en sucre.

en traversant différentes nations sauvages qui sont assez dangereuses. Chaque soir ils descendent à terre pour passer la nuit dans le bois auprès d'un grand feu où ils font bouillir la marmite, le lendemain ils continuent leur navigation. Quand les vivres leurs manquent ils tuent le gibier qui se rencontre à leur passage, car s'ils prenoient autant de provisions qu'il leur en faut pour leur voyage, voilà qui seroit déjà une partie de leur cargaison. Pour comble de travaux, en plusieurs endroits ils ne peuvent monter des courans & chûtes d'eau, là ils sont obligés de décharger leurs canots ou bateaux pour porter le butin sur leur dos pendant une lieue, & quelquefois davantage, quand ils sont arrivés à leur destinée, ils échangent leurs marchandises pour des peaux, d'autres sont obligés d'y être en hivernement pour attendre que les sauvages leur en apportent. Les marchands qui ont des commis dans ces endroits-là, on leur remet ces marchandises, & ils sont toujours pourvû de peleterie, pour en charger sur le champ les canots qui retournent à Montréal; autrefois ce commerce étoit très-lucratif, l'on avoit aisément neuf ou dix cens pour cent, & sur quelques bagatelles qui ne valoient que 12 ou 15 sols, on en avoit un castor ou une couple de peaux de chevreuil, mais à présent le trop grand nombre des négocians a beaucoup diminué les profits, à cause que les sauvages commencent à connoître le prix des denrées.

de
vren
les p
tres
les p
non
anim
espe
très
fert a
le cu
des h
de l'
en fa
bon
faum
peces
L'
du C
vince
ans &
eu d'
partie
tems
tercat
deven
là, ce
Queb

Quand aux animaux du Canada il y en a de diverses sortes, tels sont les cerfs, les chevreuils, les buffles, les caribous, les origneaux, les porcs-épics, les castors, les martres, les loutres, les siffleux, les rats-musquets, les visons, les péquans, & les puans. Il ne manque pas non plus dans le fleuve St. Laurent de divers animaux aquatiques & poissons de différentes especes : comme les loups-marins qui ont une très-belle peau, quoique grossiere, laquelle sert à plusieurs usages, la vache-marine dont le cuir est d'une forte épaisseur, il sert à faire des harnois, & leur chair est bonne pour en tirer de l'huile, les marsouins sont aussi bons pour en faire de l'huile de poisson, il y a aussi du bon poisson à manger, comme l'anguille, le saumon, l'éturgeon, & plusieurs d'autres especes.

L'on ne fera pas surpris de ce que j'ai traité du Canada plus au long que les autres provinces; c'est parce que j'y ai resté passé deux ans & demi, il est bien certain que s'il y avoit eu d'autres pays habités des chrétiens dans la partie du nord que je n'aurois pas resté si longtems en Canada. Comme en ce tems-là les altercations de l'Angleterre avec les Bastonois, devenoient assez sérieuses pour cette contrée-là, ce qui me fit prendre le parti de quitter Quebec pour revenir dans notre continent.



C H A P I T R E X X I V .

Qui contient mon second passage de la mer lorsque je revins en Europe ; avec quelques observations sur la marine.

ALors je m'empressois fort de trouver un vaisseau pour m'embarquer, & le jeudi 15 Juin 1775 j'entrois à bord d'un brig nommé le Hannah, commandé par le capitaine Lowe, anglois de nation, avec lequel je convins de lui donner 20 piastres seulement pour mon passage de Quebec à Cadix, & le 17 Juin nous avons mis à la voile, le lendemain 18 nous mouillâmes l'ancre aux Pélérins, qui est à 28 lieues de Quebec, parce que nous eûmes un tems calme afin de ne pas retrograder par la marée qui repouffe le courant du fleuve St. Laurent, c'est-là où nous avons vû de grands poissons, nommés en anglois porpoix, ou en françois marfouins, lesquels pêchoient pour prendre les petits poissons qui leur servent de nourriture, ils s'élevoient au-dessus de la superficie de l'eau en montrant leur dos blanc qui ressemble assez à celui d'un cochon ordinaire, sinon qu'il n'a point de poil, sa chair n'est boñe qu'à faire de l'huile, en bas de Quebec ils tendent des pêches pour le prendre. Le lundi 19 Juin nous arrivâmes au Biq qui est à 45 lieues de Quebec, c'est jusques-là que notre pilote nous conduisit, car depuis le Biq jusqu'à l'embouchure du fleuve, il n'y a plus de danger d'échouer : après avoir environ fait 200 lieues, nous entrâmes en mer. Je re-

marc
bouc
un c
dit q
par le
Le
qué p
puisq
de la
stribu
du til
cre n'
let de
chat,
galat
embar
que 8
l'entre
premi
faut ch
des ne
dent p
vrages
qui ont
s'usent
tems e
les mar
prés, le
core un
que la t
pour ca
vaisseau

marquai un jour avant que d'entrer à l'em-
bouchure, un jet de fumée comme si c'eût été
un coup de fusil tiré en l'air, le capitaine me
dit que c'étoit une baleine qui jetoit de l'eau
par les ouïes.

Le bâtiment dans lequel je m'étois embar-
qué pour ce dernier passage étoit fort petit,
puisque'il n'avoit que 68 pieds anglois de long
de la poupe à la prouë, 16 pieds de large de
tribord à bas bord, & 16 pieds de profondeur
du tillac au fond de cäle, un des cables d'an-
cre n'étoit pas tout-à-fait aussi gros que le mo-
let de ma jambe, & avoit coûté 80 guinées d'a-
chat, il s'en manquoit de beaucoup qu'il n'é-
galât en grandeur celui dans lequel je m'étois
embarqué pour Philadelphie, il n'y avoit aussi
que 8 personnes d'équipage. La dépense pour
l'entretien d'un vaisseau est très-considérable,
premièrement pour les cables & cordages qu'il
faut changer tous les 3 ou 4 ans en y en mettant
des neufs, & les vieux les matelots les décor-
dent pour en faire de petites cordes & des ou-
vrages natés, qu'ils posent entre les cordages
qui ont quelque frottement pour éviter qu'ils
s'usent; les neuves voiles qu'il faut acheter de
tems en tems font encore une autre dépense,
les mats, les huniers, les vergues, le beau-
prés, le baume qu'il faut aussi remplacer, est en-
core une chose qui cause des fraix, de même
que la thérebentine & le gaudron qu'on se fert
pour calfater, quand on donne le radoub au
vaisseau. D'ailleurs quel argent ne faut-il pas

pour acheter les vivres qu'il faut pendant toute l'année pour huit dix ou douze personnes, & le salaire qu'on leur paie également en n'étant pas occupés tout comme lorsqu'ils le sont ? le prix qu'il faut donner au pilote pour conduire le bâtiment dans les rivieres où on échoueroit sans lui, le nôtre demanda passé 40 écus pour deux jours qu'il fut avec nous, il me dit qu'on le payoit même jusqu'à 55 ou soixante écus pour son lamanage d'un grand navire, mais ils sont sujets à quelque indemnité au cas de naufrage, si la faute vient de l'ignorance du pilote; les ordonnances & coutumes de chaque amirauté sont différentes à ce sujet selon les pays où l'on est. D'ailleurs un vaisseau a un capitaine qui dirige la course par ses calculs selon les principes de trigonometrie, & qui commande la manœuvre, le second ou le matelot tient la place du capitaine en son absence, soit à terre ou en mer, le premier des matelots a commandement sur les autres; tandis que la moitié de l'équipage dort, l'autre moitié veille à la manœuvre, où il y en a toujours un au gouvernail, le tout conduit par le capitaine ou par son second, & quand cette partie des matelots a resté 4 heures à faire le quart sur le tillac, un d'eux sonne la cloche & frappe du pied en appellant ceux qui dorment en bas, qui viennent reprendre la place aux autres en se changeant alternativement toutes les quatre heures tant du jour que de la nuit. Le tout s'y fait avec beaucoup d'ordre & de subordina-

tion
mu
à f
par
c'es
boi
vui
ver
de p
velo
sent
mer
dou
cuifi
foin
ne se
mais
n'em
reux
man
pelle
tingu
en ne
que p
requis
cuit a
pain p
est for
si on
l'eau
pour
un jo

tion, s'il y en a quelqu'un qui veulent murmurer, le capitaine les foumet à coups de bâton à son obéissance; la malpropreté y est commune parmi les matelots sur-tout pour le manger, c'est rarement qu'ils lavent leurs écuelles de bois, quoique la crasse en ôte une partie du vuide, ils font bouillir leur viande sans la laver, en mettant dans leur marmite un rouleau de pâte qu'ils appellent puding, lequel est enveloppé d'un morceau de voile qu'ils coufent, & font cuire le tout dans de l'eau de la mer, qui est extraordinairement salée, l'eau douce qu'on embarque sert à boire & à faire la cuisine du capitaine dans la cambuse où on a soin d'y faire tenir les marmites, afin qu'elles ne se renversent par les basculades du vaisseau, mais cette eau douce devient puante, ce qui n'empêche pas qu'on ne se croie encore heureux d'en avoir seulement assez. Le pain qu'on mange, c'est le biscuit que la langue latine appelle bien à propos *panis nauticus* pour le distinguer du pain ordinaire, & nous devrions en notre langue suivre cette étimologie, parce que plusieurs qui ne connoissent pas les usages reçus sur mer, pourroient confondre ce biscuit avec celui des pâticiers, c'est une sorte de pain plat & mince d'une figure ronde, lequel est fort dur & se brise à coups de poing, ou bien si on veut l'amolir on le fait imbiber dans de l'eau; chaque jour de la semaine est marqué pour telle sorte de vivre qu'on doit manger, un jour ce sera du bœuf, en un autre ce sera

du lard, ou des poix, du ris, de la morue, quand les matelots prennent leurs repas, ils s'asseient sur leurs coffres ou par terre, en mangeant avec avidité en tenant leur viande en leurs mains sans se servir de fourchette, pour suppléer aux cuillers de table, ils se servent quelquefois de la cuillere à pot, ils ne lavent pas leurs mains avant de manger, quoiqu'elles soient toujours remplies de gaudron ou de brai : ils ne manquent pas non plus de boire assez souvent jusqu'à ce qu'il ne leur reste plus de rum; quand à leurs discours ils ne sont pas mieux réglés, ils jurent continuellement, & se permettent toutes sortes d'obscénités. Ils sont d'ailleurs assez laborieux & accoutumés à la fatigue, car ils sont obligés de rester aux injures du tems, où ils essuient le froid, le vent, la pluie, & la tempête, & ils n'ont pour leur salaire que 6 à 7 couronnes par mois.

Les instrumens pour la navigation sont la boussole divisée en 32 vents sur une feuille de carton garnie de fer ou d'acier aimanté, qui par son attraction aux deux poles marque toujours juste les vents, ce qui leur sert à diriger la route de leur vaisseau. Le quadran comme les Anglois l'appellent en leur langue, c'est un instrument avec lequel on voit l'heure du midi par l'angle de réflexion qui est égal à celui de son incidence & à l'endroit où le soleil est réfléchi, son image paroît être à fleur d'eau, s'il est midi. Il y a une alidade qui se meut sur un quart de cercle gradué de degrés sur le-

quel
sent
labe
au fr
aller
simp
petit
men
secon
sable
l'on v
& pa
de m
surpr
qui o
des m
me da
usage
gers a
pour
avec c
me qu
lac en
ne s'é
de lin
gros b
pour b
mun p
mer m
marqu
Cor
bord,

quel on voit à quelle latitude méridionale ou septentrionale on est : avec cette sorte d'astrolabe on fait donc si on doit diriger sa route plus au sud ou au nord selon l'endroit où l'on veut aller. Le log est une autre petite machine fort simple, c'est un morceau de bois attaché à une petite corde qu'on jette en la mer dans le moment qu'on tourne une horloge de sable de 28 secondes, & dans l'instant que l'horloge de sable finit de couler, on arrête la corde, & l'on voit combien il s'en est dévidé de brasses, & par-là on calcule combien le bâtiment fait de milles par heure. Ce qui m'a paru être assez surprenant, c'est le grand nombre de cordages qui ont chacun leur nom, & qui sont connus des matelots qui les hâlent pendant la nuit comme dans le jour. Entr'autre on voit de certains usages sur les bâtimens qui paroissent étrangers aux novices, comme de graisser les mats pour nourrir le bois, froter les manœuvres avec du brai, afin que l'eau ne les gâte, de même que les échelles de cordes, mouiller le tillac en y versant de l'eau de la mer afin qu'il ne s'ébarrouisse ; si le capitaine a quelque peu de linge à faire laver, son marmiton le boût à gros bouillons, ce qui est une bonne coutume pour bien dégraisser ce qu'on lave, cela est commun parmi les Anglois, non seulement sur mer mais aussi à terre, selon que je l'ai remarqué à plusieurs femmes.

Comme je n'avois point d'occupation à notre bord, je passois mon tems à faire diverses ob-

servations lorsqu'un objet nouveau m'en offroit l'occasion : tantôt je jetois mes yeux sur des oiseaux aquatiques qui volent en l'air en se reposant sur les ondes : en d'autres momens j'appercevois des chieus-marins. Vers les environs des bancs de Terre-Neuve, nous avons eu les vents contraires avec des houles, coñme un bâtiment se trouve ordinairement en cette situation-là, ce qui fut pour moi un nouveau spectacle. Dans la suite nous avons eu les vents plus favorables, tantôt en poupe & en large, ce qui nous fit mettre les voiles de fortune. Le plus de chemin que notre brig ait fait, ça été 7 milles par heure, ce qui est 2 lieues & un tiers ; mais il n'étoit pas un des meilleurs voiliers. Les gens de notre vaisseau m'ont dit qu'au plus vite qu'on pü naviguer, c'étoit 3 lieues & demie ou 4 par heure en ayant leste. Nous passâmes l'Isle St. Paul, le Cap-Breton à notre droite, en ayant la Terre-Neuve à notre gauche, je vis bien cette derniere ile, mais je ne pus pas découvrir les deux premieres, parce que le tems étoit couvert, ce fut auprès de ces endroits ici que nous eümes calme sans avoir de vent, la mer se trouvoit alors plus agitée que quand il vente médiocrement fort, apparemment que c'est à cause que le vent par son soufle tient la superficie des eaux en respect, & les empêche de s'élever par ondes, selon ce qu'il m'a paru. En passant plus loin nous avons traversé sur le banc-Vert, de là nous passâmes le Grand-banc appelé de même

en :
ou l
tem
heu
cent
loier
une
roiff
c'est
me,
y jet
voit
lante
vigu
pour
pren
bouil
bon,
Il
qu'au
l'ater
tit nu
le ciel
aupar
pour r
sur l'e
cet eff
couvri
pouvo
de M.
Scott
miéren

Chapitre XXIV.

195

en anglois, qui est un autre endroit de la mer où l'on trouve fond, nous y étions dans un tems calme & sans vagues cette fois-là, en 2 heures quatre de nos matelots y ont pris passé cent morues avec des hameçons qu'ils avoient au fond, en les retirant lorsqu'il y avoit une morue, quand on l'appercevoit, elle paroïssoit être d'une très-belle couleur verte, c'est l'eau de la mer qui les fait paroître de même, comme aussi plusieurs autres choses qu'on y jete à une certaine profondeur, la nuit on voit communément dans l'eau comme de brillantes étoiles à côté du vaisseau, lorsqu'il navigue. Comme nous n'avions pas assez de sel pour saler notre morue, je m'inventoï de prendre de l'eau de la mer, après que je l'eus bouilli, je vins à bout d'en faire du sel fort bon, mais en petite quantité.

Il nous arriva rien de singulier d'ici jusqu'au 23 Juillet que nous començâmes à voir l'atterrage du Portugal semblable à un fort petit nuage presqu'imperceptible entre l'eau & le ciel, notre capitaine nous le prédit le jour auparavant, ce qui fut un grand sujet de joie pour moi, lorsqu'on a été un bout de tems sur l'eau on s'empresse de revoir la terre, pour cet effet je montois à la hune pour mieux découvrir, mais je n'y voyois si peu que je ne pouvois pas m'en assurer, sinon sur la parole de M^r. Lowe ou sur celle de son second nommé Scott qui me l'assura, nous apperçûmes premièrement le cap St. Vincent que nous laissions

à notre gauche, le lendemain nous cotoyâmes une partie du royaume de Portugal que nous avions à bas-bord, nous passâmes devant le Mont-Gigo qui est une montagne du Portugal. Le 24 Juillet nous eûmes une attaque d'une frégate espagnole, après avoir tiré un coup de canon contre nous & contre le brig du capitaine William qui nous a tenu compagnie tout le long de notre passage en mer. nous ne nous dérangeâmes pas, un peu de tems après le même vaisseau nous lâcha un autre coup avec un boulet dont on l'aperçu sur les ondes, en même tems il se détourna de sa route en changeant ses voiles pour gagner sur nous, ce qui nous fit prendre le parti d'abaisser les nôtres, & de l'attendre pour savoir ce qu'il prétendoit, les uns de notre équipage disoient que c'étoit un bâtiment turc, d'autres pensoient autrement, quand le capitaine de ce vaisseau fut à notre bord, il demanda pourquoi nous n'avions pas arboré le pavillon d'où venoit le nôtre, ou nous allions, il demanda à voir le journal de la course que nous avons fait, & les papiers que doit avoir un capitaine d'un vaisseau marchand, après quelques-autres raisons il s'en retourna à sa fregate, & le lendemain 25 Juillet entre 9 à 10 heures du matin nous avons mouillé à la rade de Cadix qui est une baie formée par la mer, mais les vaisseaux ne peuvent pas approcher la ville pour décharger ou charger leur cargaison parce qu'il n'y a pas suffisamment d'eau pour arriver aux quais,

d'au
ou
l'anc
nous
ger r
pers
ses a
barri
de n
-core
cend
le m
langu
à ob
décha
qui a
pagn
cet a
qui m
pitain
ville
s'il s
roit c
sistan
gueur
toit u
ne po
de pri
quem
teau,
de sag
finier

d'autant qu'il n'y a pas de flux & reflux. Trois ou 4 heures après que nous eûmes mouillé l'ancre, les ordres vinrent du marchand que nous devons aller à Barcelone pour y décharger notre bled, car c'étoit-là notre cargaison, personne ne pût aller à terre, ni le capitaine pour ses affaires particulieres, on refusa même à la barriere un petit paquet de lettres qui venoit de notre brig, parce que nous n'avions pas encore eu pratique, qui veut dire liberté de descendre à terre, & d'avoir communication avec le monde, on nous apporta un imprimé en langue angloise qui contenoit quinze articles à observer pour un vaisseau anglois qui va décharger en ce port de mer, selon le traité qui a été contracté entre l'Angleterre & l'Espagne au sujet du commerce. Quand j'eus lu cet avis, je me trouvai tout chagrin; l'article qui me toucha le plus au cœur, c'est qu'un capitaine même ne peut pas sortir hors de la ville plus de 5 piaftres une fois par jour, car s'il s'en trouvoit une de plus, ledit argent seroit confisqué sans repliche, & si au cas de résistance seroit pris & traité selon toutes les rigueurs de la loi de ce pays, tout comme si c'étoit un sujet espagnol: dans un autre article, ne point porter de couteau pointu sous peine de prison, parce qu'en ce pays il arrive fréquemment des meurtres commis à coup de couteau, la défense d'en avoir sur soi est un effet de sagesse de la police qui previent les accidens sinistres qui en résulteroient. En un autre pa-

ragraphe il étoit défendu de conduire à terre la moindre quantité de tabac étranger, de cartes, de cire à cacheter & de favon &c. En examinant ce que je venois de lire qui me chagrinait, parce que je connus par-là qu'il y avoit bien des méfures à prendre pour entrer & sortir de cette ville : le marchand qui avoit part à nôtre brig nous cria de partir, le Sr. Lowe lui dit qu'il vouloit me mettre à terre, mais le marchand ne l'écouta pas seulement, de sorte que j'ai vû Cadix fans y entrer. C'est un fort beau port de mer pour la vûe de sa façade y ayant un phare pour éclairer les vaisseaux qui y viennent mouiller la nuit : cette ville est située sur le bord de l'océan Atlantique elle est dans une presqu'isle d'Espagne environ mille deux cens lieues de Québec, c'étoit là que je devois débarquer & j'aurois pû en quelque façon obliger nôtre capitaine d'attendre que nous eussions eu pratique pour me débarquer mais je fus bien aise d'aller ailleurs, où il n'y auroit pas eu autant de formalités à garder, mais crainte qu'on me fit payer un second passage de Cadix à Barcelone je diffimai ma joye, en contrefaisant le mécontent, je me servis de ce prétexte, qu'il étoit bien disgracieux pour moi de ce qu'après avoir payé d'avance pour me conduire à Cadix on me menoit deux cens lieues plus loin qu'où on me devoit mettre à terre ; nonobstant cela le capitaine me dit que je travaillerois à la manoeuvre je fus encore bien aise de sa proposition

qu
nou
& le
mes
gne
l'Esp
ville
angl
Dét
de f
nou
gaut
dans
tient
si pet
bonn
l'Esp
tagne
font
à rer
de l'
rivier
la me
gir,
mont
avons
l'avon
gne f
nous
que le
nous
Août

quoique je ne le témoignai pas. De sorte que nous levames l'ancre pour aller à Barcelone, & le jour suivant 26 Juillet nous commençames de voir à nôtre droite les côtes & montagnes d'Afrique, en voyant à nôtre gauche l'Espagne, nous passames devant une autre ville de ce royaume nommée Ternif par les anglois, un peu plus loin nous passames le Détroit de Gibraltar où nous avons approché de fort près la Barbarie à nôtre droite d'où nous avons vû le fort de Gibraltar à nôtre gauche qui est situé au pied d'un grand rocher dans l'Andalousie en Espagne; lequel appartient aux anglois. Le Détroit de Gibraltar est si petit qu'il ne paroît pas avoir au delà d'une bonne demi lieue de large. Les côtes tant de l'Espagne que de la Barbarie y sont fort montagneuses, tandis que les côtes du Portugal sont assez unies. D'ailleurs ce qu'il y a encore à remarquer sur ce Détroit c'est son courant de l'ouest en allant à l'est comme si c'étoit une riviere, aussi-tôt qu'on l'a passé on entre dans la mer Méditerranée qui commence à s'élargir, c'est là que nous avons perdu de vûe les montagnes de Barbarie. Le 29 Juillet nous avons passés devant Carthagéne mais nous ne l'avons point vû, c'est un port de mer d'Espagne sur le bord de la Méditerranée, comme nous étions loin des côtes nous n'avons vû que les montagnes entre lesquelles il est, d'où nous avons entendu tirer les canons. Le 2 Août 1775 nous avons mouillés l'ancre dans

le moule de Barcelone, le spy-boat nous vint un peu au devant & nous demanda d'où nous venions, après son rapport il vint derechef avec son bateau en nous présentant une sorte de pînces emâchées d'une longue perche où nôtre capitaine y fit tenir les écrits & passeports qu'un navigateur doit avoir, & ledit bateau s'en retourna avec les dits écrits pour avoir pratique car auparavant il n'est pas seulement permis d'aller à bord d'aucun autre bâtiment & aucune personne ne vient à bord du vôtre n'y même permis de les y recevoir : c'est une fort bonne police pour éviter la communication de la peste au cas qu'elle fut dans un vaisseau. Le soir étant venu, un docteur avec quelques autres messieurs vinrent à nôtre bord, après nous avoir tâté le poulx à tous il nous dit que nous pouvions aller à terre. Le 3 Août je fus me promener à Barcelone qui est une ville assez jolie & grande située sur le bord de la mer Mediterrañée dans la province de Catalogne en Espagne, on y parle catalan qui est une sorte de langage qui n'est ni langue françoise ni espagnole. Il y a sur le bord du moule un phare ou light-houfe comme les anglois l'appellent : c'est une tour quarrée au haut de laquelle il y a des lampions pour éclairer les vaisseaux qui y viennent la nuit, la ville a un chateau fort qui la commande avec une citadelle, un rempart & des fortifications; à un étranger on l'empêche de voir de certaines fortifications qu'il y a, & on arreteroit une

perfe
auro
entr
fait e
autr
man
& le
& ach
mes
a une
dessu
mant
man
mettr
bourg
rendi
que j
quelq
coñoi
ils m
devoit
conno
jours
je pré
en y
fraudu
me de
nal de
mes l
conno
té de P
& l'ing

personne qui en se promenant sur le rempart auroit un papier dans les mains : quand on entre en la ville en venant du port on vous fait entrer par une porte & vous sortés par une autre qui est à côté de la première. Les dimanches toutes les boutiques y sont ouvertes & le marché aussi, c'est un jour pour vendre & acheter tout comme un autre jour : les hommes & femmes y ont une sorte de bonnet qui a une queue, les hommes mettent leur chapeau dessus en été comme en hiver en ayant un manteau de drap qui a le plus souvent des manches ils le portent sur leur dos sans le mettre à leurs bras, c'est l'habillement du bourgeois. Après que je fus débarqué je me rendis à la Douane pour faire examiner si ce que j'avois devoit payer des droits. Pendant quelques jours que je fus dans cette ville je fis connoissance avec quelqu'un de notre religion, ils me dirent qu'à cause de l'inquisition on devoit bien être sur ses gardes & ne se pas faire connoître pour protestant ; comme j'ai toujours détesté la dissimulation en matière de foi je préfèrai de quitter cette ville que d'y rester en y vivant par l'industrie d'une politique frauduleuse, ce qui n'est pas le fait d'un homme de probité. Je ne parlerai pas ici du tribunal de l'inquisition & de ses rigueurs, ceux de mes lecteurs qui souhaiteront d'en prendre connoissance je leur indique *Frà Paolo, traité de l'inquisition*, le *Polybe de Mr. Folard* & *l'inquisition de Gou*, dans ces trois livres

ils trouveront suffisamment ce qui les instruira des cruautés inouïes que ce tribunal exerçoit autrefois : j'en ai même remarqué des vestiges en faisant le tour d'une église de Barcelone où je voyois des inscriptions de ceux qui avoient subit la mort pour la religion. Mais aujourd'hui on y est pas si gêné. Dans cette ville il y a plusieurs protestans anglois à ce qu'on m'a dit, ce qui ne m'excita pourtant pas à y rester. Je me rendis chez le consul françois qui me renvoya au vice - consul anglois pour avoir deux mots en écrit de sa part pour certifier mon embarquement à Quebec & en même tems que j'avois payé mon passage au capitaine, delà je fus au palais pour avoir un passeport : on m'y en donna un imprimé en langue espagnole après que j'eus fait voir ceux que j'avois déjà auparavant lesquels m'avoient été donnés dans les différens pays où j'avois voyagé. Et avant que de fortir de la ville, j'eus soin de coudre mon argent dans mes habits, quoique ce ne fut pas en Espagne que je l'avois gagné, parce qu'il n'est pas permis d'en porter hors du lieu au-delà d'une certaine somme, sous peine de confiscation avec un châtiment infligé au contrevenant. Ceux qui trafiquent, sortent leur argent par lettres de change, ce qui est une chose permise parmi cette nation comme ailleurs.



Mon
les
fill
&
L
passé
la Ca
tale
les n
passé
petit
fitai
qui
7 pie
lieu
agréa
à sa d
gauch
les p
limon
parce
y trou
pagne
sez fré
auprès
où un
mouve
garnie
bas de
les un

C H A P I T R E XXV.

Mon départ de Barcelone pour rentrer en France, les villes que je passois en traversant la Catalogne, le Roussillon, le Languedoc, le Dauphiné, le Lionois, la Bresse, & la Franche-Comté. Enfin mon retour au pays.

LE 7 Août 1775 je quittai Barcelone pour passer en France, arrivant à Mataro, ville de la Catalogne en Espagne à 6 lieues de la capitale de cette province : je ne rapporterai pas les noms de plusieurs beaux villages que j'ai passés en ce pays-là qui ressemblent assez à des petites villes. Quand je fus à Calaille, je profitai d'une voiture qui faisoit la même route qui me conduisit à Perpignan pour le prix de 7 piccettes d'Espagne pour faire environ 30 lieues de chemin. J'ai trouvé cette route assez agréable, on voit le bord de la Méditerranée à sa droite les coteaux garnis de vignes, à sa gauche où il y a des arbres fruitiers, tels sont les pommiers, poiriers, figuiers, orangers, limonniers, oliviers, &c. Le pain y est cher, parce qu'il n'y croit pas beaucoup de bled, on y trouve assez souvent des maisons de campagne qui ont une tour. Les forts y sont assez fréquens. Voici ce que je remarquai aussi : auprès des maisons il y a une sorte de citerne où un cheval en faisant tourner une roue, mouvoit circulairement une chaîne qui étoit garnie de pots de terre qui, en tournant au bas de la citerne, s'emplissoient successivement les uns après les autres, & se vuidoient au-

haut, d'où l'eau étoit conduite dans un réservoir muré, cette machine a quelque ressemblance à celle qui est dans le jardin royal de Londres, sinon que celle dont il est maintenant question, est moins compliquée & qu'elle fait sa fonction par le travail d'un cheval qu'on y atele. Pour revenir à ma route, elle ne fut pas toujours aussi amusante comme je l'ai représenté tout-à-l'heure, car nous nous éloignâmes de la mer en gagnant dans les montagnes qui en des endroits ne produisent que des bruyères où nous avons rencontré des personnes armées pour rendre la route sûre, parce que dans ce tems-là il y avoit des voleurs répandus dans la province, on en avoit déjà pendu huit à Barcelone, où on voyoit la tête du chef de la bande renfermée dans des cercles de fer à la potence, & le reste de son corps fut haché par quartiers, quoiqu'il y eût ceux-là de détruits, ils ne l'étoient pas tous, parce qu'on disoit que leur bande étoit de 30 voleurs & meurtriers. Nous ne fûmes pas long-tems dans ces endroits inhabités, car nous passâmes dans des vallons où on y cultivoit la terre. Il m'a paru que les Catalans étoient assez gracieux & honnêtes gens, les femmes dans les villages y font presque toutes de la dentelle; en passant dans les rues, je jettois les yeux sur les jeunes filles en leur disant quelques plaisanteries en françois d'un air doux, ce qui ne leur déplaisoit pas, car elles rioient en me répondant en Catalan. Je n'ai pas resté assez long-

tems
obse
qui
dans
Cala
core
est u
elle e
bour
4 lie
entré
trouv
d'Esp
mes
est ar
là no
de ha
la nei
j'ai en
crem
étroit
Catal
située
& en
avoir
en m
quand
emplo
visiter
faîsire
qu'on
min;

tems dans cette contrée pour y faire d'autres observations. Je continuois ma route à Giroñe qui est une petite ville fortifiée, elle est aussi dans la Catalogne en Espagne à 10 lieues de Calaille, delà je passai à Figueres qui est encore une petite ville de la même province, elle est un peu plus grande que la précédente, & elle en est à 7 lieues. La Jonquiere est un petit bourg qui est le dernier endroit de l'Espagne à 4 lieues de Figueres; à une lieue en deçà nous entrâmes dans le Roussillon, où nous avons trouvé les limites qui séparent le royaume d'Espagne de celui de France où nous laissâmes à notre gauche le fort de Bellegarde qui est au haut d'une montagne, en passant par là nous avons traversé les Pirrenées qui sont de hautes montagnes où il y en a qui ont de la neige pendant toute l'année, & le 11 Août j'ai entré dans Perpignan grande ville médiocrement belle, elle est fortifiée, les rues y sont étroites comme dans la plupart des villes de la Catalogne, elle est la capitale du Roussillon, située à quatre lieues & demie de la Jonquiere, & environ à 35 lieues de Barcelone. Après avoir séjourné dix jours, je quittai cette ville en me munissant d'un nouveau passeport, quand je fus à 4 lieues de Perpignan, trois employés m'arrêtèrent en mon chemin pour visiter ce que j'avois dans mon havresac, ils se saisirent de quelques effets, je leur dis bien qu'on ne devoit fouiller personne sur le chemin; nous nous rendîmes donc au bureau du

village où ils furent obligés de me restituer ce qu'ils m'avoient pris : delà je continuois mon voyage, arrivant à Narboë, ville du Languedoc assez grande & belle, mais les rues fort étroites, étant à 10 lieues de Perpignan; Béziers est une autre ville de la même province élevée sur une hauteur, elle est à peu-près comé la dernière que nous venons de parler, tant pour sa grandeur que pour la construction de ses édifices, elle en est à 4 lieues. Pessenace autre ville du Languedoc moins considérable que les précédentes, située à quatre lieues de la dernière; delà je me rendis à Montpellier qui est à 8 lieues de Pessenace, elle est aussi dans la même province, c'est une des belles villes de France; d'un côté à une certaine distance, elle paroît presque en toute son étendue, à cause que son assiete fait un amphithéâtre fort joli à la vue : la place qu'ils appellent le Pérou est fort belle, où il y a un cheval de bronze, une cascade, deux jets d'eau, & une merveilleuse rangée d'arcades pour amener l'eau dans la ville, plusieurs beaux morceaux en sculpture se voient dans la même place qui a été élevée à force d'y amener des terres & graviers pour l'hausser où il convenoit pour l'applanir. Cette ville est une des plus fameuses pour la médecine; & les Etats s'y tiennent.

Le dimanche 27 Août je fus voir le combat des animaux. Les chiens dogues après s'être battus, on leur donna un peccata, ensuite on leur amena un ours assez chétif qu'on enchaina

na à u
tourne
quatre
à dive
voit si
on am
à la pl
aussi,
vaillan
mieux
chiens
qu'à 3
tre le t
le mieu
point é
pendan
animal
eurent
animal
rugisse
viveme
plus de
finit pa
une cor
s'y pen
une po
mes fuf
ce que
sa place
Le je
fon de l
ger qui

na à une barre de fer, mais il étoit libre de tourner tout autour, lequel étoit attaqué de quatre chiens qui le terrassèrent en le mordant à diverses parties de son corps, l'ours se trouvoit si fatigué qu'il ne pouvoit plus se tenir, on amena aussi un gros taureau qu'on attachà à la place de l'ours, les chiens l'attaquerent aussi, en les y excitant le taureau se défendit vaillamment des pieds de derriere, & encore mieux de ses cornes avec lesquelles il jetoit les chiens en l'air d'une assez bonne hauteur jusqu'à 3 ou 4 de suite, le combat des chiens contre le taureau fut pour moi ce qui me divertit le mieux. On amena aussi un lion qui n'avoit point encore combattu, les chiens eurent cependant quelqu'appréhension en voyant cet animal qui leur étoit inconnu, après qu'ils eurent donnés plusieurs tours auprès de cet animal qui paroissoit redoutable par ses affreux rugissemens, ils l'attaquerent aussi, mais plus vivement qu'il ne se défendit, car il se servit plus de ses pâtes que de ses dens. Ce spectacle finit par un petit feu d'artifice, où il y avoit une corde au bout de laquelle un des chiens s'y pendit, en se laissant trainer à l'air par une poulie, & y resta jusqu'à ce que les flammes fussent finies. En étant à Montpellier voici ce que j'y vis encore, & qui peut ici trouver sa place.

Le jeudi 31 Août je fus voir en une maison de la grande rue, la ménagerie d'un étranger qui faisoit voir une sorte de gros mouton

qu'il nommoit le ruban de la Chine, un gros singe qu'il faisoit passer sous le nom de satyre, mais il étoit bien différent de ceux que les poëtes nous parlent dans leurs contes mitologiques. Deux grands oiseaux de l'Isle de Cithère, le porc-épic qui est un animal à 4 pieds, bas & trapu; de la tête jusques derriere le cou, il a du poil, mais tout son dos est couvert de pointes d'environ un pied de long, elles sont noires & blanches, il les choque les unes contre les autres quand il est fâché en les faisant hérisser en l'air; mais ce que j'ai vû de plus surprenant en ce spectacle, c'est un mouton du grand-mogol qui a 4 cornes à la tête, lequel répondoit avec son pied à plus de 12 ou 15 questions qu'on lui demandoit: en lui jetant des dez par terre, il comptoit les points à coups de pied, on lui demandoit le nombre des spectateurs, il donnoit juste autant de coups qu'il y en avoit, on lui jetoit un écu par terre en lui demandant combien de livres il valoit, il répondoit également bien à cette question de même qu'à plusieurs autres, il comptoit les heures & minutes en lui montrant une montre; celui qui l'avoit appris, m'a assuré qu'auparavant il étoit aussi stupide qu'un autre animal, il m'a dit avoir montré les mêmes choses à un cheval qui y avoit également bien réussi en deux mois de tems. J'y vis aussi un coq qui avoit deux cornes véritables à la tête au lieu de crête. La représentation finissoit par plusieurs tours de tambour assez jolis.

Mais

M
pelli
son
tance
tier;
de ce
m'y a
en fo
ont
quoid
ficile
Al
Ratte
poser
à l'uti
cette f
toute
nouve
menti
en rec
posent
voit fa
cette v
de l'oc
tumé d
d'aller
permet
suivis d
verne
taines
par jou
de cher

Mais je n'ai rien vu de si comique à Montpellier qu'un bal qui se donna sur la rue au son de deux instrumens & à une petite distance de là une femme qui travailloit du fave-tier ; mais l'ouvrage ordinaire des créatures de cette ville, c'est la broderie. Tout le monde n'y a paru assez laborieux, chacun s'y occupe en son genre de vie à l'exception de ceux qui ont de fortes rentes pour vivre à leur aise : quoique cette ville soit riche, il y est aussi difficile d'y gagner de l'argent comme ailleurs.

Alors je me présentai au nommé Mr. de Ratte, secrétaire de l'académie pour lui proposer quelques pieces mécaniques tendant à l'utilité du public, pour en parler à ceux de cette société, mais il me fit entendre que pour toute récompense, si mes machines étoient de nouvelles découvertes, qu'il en feroit fait mention dans les mémoires de leur académie en recevant des louanges de ceux qui la composent ; mais ce n'étoit pas là ce qui me pouvoit satisfaire. Après avoir resté huit jours en cette ville, je partis pour Lion en profitant de l'occasion du coche, quoique je fus accoutumé de faire mes voyages à pied, je préférerois d'aller en voiture, puisque mon argent me le permettoit : en étant en route j'ai toujours suivis exactement le proverbe qui dit : gouverne ta bouche suivant ta bourse ; en de certaines rencontres je me réglois à tant de sous par jour pour ma dépense, & tant de lieues de chemin que je devois faire, & par-là je con-

noissois déjà les frais d'un voyage avant que de l'avoir fait : sans cette prévoyance je n'aurois pas vû autant de pays. Je devois agir de même, puisque j'ai toujours fait mes voyages sans être au service d'un souverain, ni à celui de personne, à plus forte raison puisque je ne faisois point venir d'argent de mes parens, quoiqu'ils m'en offroient par lettre de change. De Montpellier je passois à Lunel, petite ville du Languedoc qui n'en est qu'à 4 lieues, ensuite à Nismes, ville médiocre dans la même contrée à 4 lieues de Lunel, au St. Esprit qui est une petite ville sur le Rhône, où il y a une citadelle, cette ville est la dernière du Languedoc, située à dix lieues & demie de la précédente. Aussi-tôt que j'eus passé le pont de cette ville, j'entrai dans le comté d'Avignon, de là j'arrivois à Montelimar, première ville qu'on trouve dans le Dauphiné en y entrant de ce côté-là; elle est petite & peu considérable à 5 lieues de la dernière. Valence jolie ville du Dauphiné médiocrement grande à 7 lieues de Montelimar, à 12 de celle-ci je trouvois Vienne qui est une assez grande & belle ville dans la même province, elle est sur le bord du Rhône & sur la petite riviere de Gere qui s'y joint, elle a la réputation d'être fort ancienne en y passant un marchand de cet endroit me dit avoir lu qu'elle avoit été bâtie 300 ans avant la fondation de Rome, autrefois elle étoit considérablement plus grande qu'elle n'est aujourd'hui : dans un champ éloigné de la ville on y

voit
avo
Lion
ord
est l
& la
de l
mar
en d
ratin
de b
ench
le co
fait j
le fro
de fa
mastr
s'enf
les in
les bo
qui fa
du p
mani
sent a
ler sur
bourg
c'est c
crone
fant c
égale
chines
Je f

voit encore une tour quarrée qu'on me dit avoir été le poid de roi qui en étoit le centre. Lion est à cinq lieues de Vienne qu'on compte ordinairement être à 50 de Montpellier, elle est la capitale du Lionnois, située sur le Rhône & la Saone, c'est la plus grande & belle ville de France après Paris, elle est fort riche & marchande, on y travaille en soie, en galons, en draps d'or & d'argent, on y bourgeonne la ratine dans des maisons bâties sur une sorte de bateau qui y sert de fondement & elles sont enchainées afin que la riviere ne les entraîne, le courant en faisant tourner une roue à l'eau fait jouer les machines qui bourgeonnent par le frottement d'une planche garnie d'un crépi de sable qui y est tenu par quelque ciment ou mastic, & la pointe de chaque grain de sable s'enfonce dans l'étoffe par son mouvement & les intervalles qui sont entre, est ce qui forme les bourgeons : en même tems il y a un coude qui fait tout à la fois la fonction d'un levier du premier & du second genre, mù par une manivelle qui met en jeu deux pieces qui pousent alternativement sur un rochet pour rouler sur le cylindre de peu à peu la ratine qui se bourgeonne : ce qui m'a plû à cette machine, c'est que le mouvement du levier qui est isocrone, parce qu'il fait sa fonction en se haussant comme en se baissant avec une résistance égale, on pourroit aussi à l'égard d'autres machines observer la même chose.

Je fus aussi à la cathédrale de St. Jean pour

y voir la fameuse horloge qui est au bas de l'église, j'attendis qu'elle sonna pour voir ses fonctions. Son extérieur est un petit bâtiment carré en forme de tour terminée par un petit dôme au-dessus duquel il y a un coq qui bat trois fois des ailes, & chante deux fois d'une manière qui imite assez bien le naturel, cela est suivi des figures qui sonnent l'heure, sur un timbre, un ange ouvre une petite porte, & se présente devant la Ste. Vierge qui est à genoux pour lui annoncer qu'elle seroit la mere du Sauveur, & l'ange se retire en fermant la porte où il s'étoit présenté; on y voit aussi une grande roue où sont marquées tout autour les années qui se suivent, & la date de 1775 paroît presque de trois quarts dehors à l'ouverture où elle vouloit paroître à découvert à la fin de l'année, de plus il y a le soleil qui tourne avec l'aiguille qui le mene, & le cadran est marqué de douze chiffres en sa demie circonférence pour le jour, & douze autres pour la nuit, afin de former les 24 heures dans un tour de cadran, la lune y marque les jours de son âge sur son orbite qui est gradué en chiffres, y ayant aussi les épactes, la lettre dominicale ou sicle solaire avec d'autres supputations chronologiques.

Avant de quitter cette ville j'eus l'honneur d'entrer en conférence avec divers membres de l'académie des sciences, je leur proposois de construire une horloge qu'une roue ne donneroit qu'un tour dans 100000 ans, en sup-

pos
laq
pro
l'inn
faç
nier
tre
pou
par l
pas
chof
de m
mon
ne fa
que j
viens
Mais
pas d
je ne
ville,
à 12 l
ment
de la
Bourg
ma ro
Franc
est pet
salmes
selon c
loient
falée et
des po

posant que les métaux ne s'usassent point, de laquelle j'en aurois tiré des conséquences pour prouver que la matiere peut être divisible à l'infini par une claire démonstration, non d'une façon à tomber sur les sens, mais d'une manière concevable à notre jugement. Entr' autre je leur offrois de construire des machines pour enlever un poids de plusieurs millions par le secours d'un seul homme, mais ceci n'est pas directement de mon crû. La troisieme chose que je proposois à ces messieurs c'étoit de mettre en exécution le moyen connu de faire monter les bateaux contre le courant du Rhône sans se servir de chevaux. Les expériences que j'ai répété à différentes fois sur ce que je viens d'avancer, m'en assuroient la réussite. Mais ils me firent entendre qu'on ne donnoit pas de grands prix à Lion, ce qui fut cause que je ne m'arrêtai pas plus long - tems en cette ville, de là je passois à Bourg, ville de la Breïse à 12 lieues de la précédente, elle est médiocrement grande & belle. St. Amour, petite ville de la Franche-Comté moins considérable que Bourg, & elle en est à cinq lieues. Je continuois ma route à Lion - le - Saunier, ville aussi en Franche-Comté à 6 lieues de la dernière, elle est petite & peu considérable, auprès il y a les salines où l'on fait le sel en la manière suivante selon que je l'ai observé. Ceux qui y travailloient me firent voir que l'eau d'une source salée est élevée au haut d'un long bâtiment par des pompes qui vont par le moyen d'une roue

garnie d'aubes mûe par le cours d'un ruisseau, & cette eau salée, après avoir été élevée au-dessus dudit bâtiment, elle coule goutte à goutte au travers de deux longues rangées d'épines, où l'eau douce mêlée avec la salée s'évapore à l'air, & l'eau salée étant plus pesante tombe en bas dans un bassin, d'où elle est repompée pour remonter à un autre endroit pour encore passer petit à petit au travers d'une autre rangée d'épines, afin d'encore mieux se fortifier, après avoir ainsi passé plusieurs fois, l'eau légère s'exhale, ce qui rend l'autre d'autant plus salée, elle est conduite par des tuyaux en un endroit pour entrer dans les chaudières, une desquelles est aussi grande qu'une chambre en sa largeur; mais peu profonde, elles sont quadrées & formées de plusieurs feuilles de fer clouées ensemble, après que cette eau a bouilli, elle se converti en sel par évaporation. De là je me rendis à Pontarlier, petite jolie ville qui est aussi en Franche - Comté à quatorze lieues de Lion-le-Saunier. En approchant ainsi ma patrie, tout me réjouissoit, les vallons, les bois même, & les tristes montagnes me formoient une agréable perspective de mon pays natal, les noms connus des lieux où je passois, flattoient mes oreilles, les villages & hameaux charmoient plus ma vûe que les belles villes que j'avois vûes auparavant, & l'idiome grossier de mon endroit me paroissoit plus doux qu'aucune langue que j'eus entendu jusqu'alors. Enfin j'arrivois à notre village au Locle

dans
le jeu
nier
bonh
qui r
tisfac
ne fu
plu
posé
avoie
un pe
ment
mon
cet ho
de la
recev
paren
à la p
rent r
voir,
ma pe
couvr
marqu
conver
ils me
gnages
qu'ils r
ce qui
attaché
des mè
les pay

dans la souveraineté de Neuchâtel en Suisse, le jeudi 28 Septembre 1775 qui a été mon dernier retour à la maison paternelle, où j'eus le bonheur de retrouver ceux de notre famille qui me reçurent avec autant de joie & de satisfaction que j'en avois en les revoyant : quel ne fut pas mon contentement ? moi qui en plusieurs rencontres fâcheuses je me serois disposé à mourir volontiers si seulement mes yeux avoient encore eu l'avantage de voir une fois un pere & une mere que j'aimois si tendrement, & qui étoient le plus grand motif de mon retour. Je goûtois donc d'autant mieux cet heureux moment si désiré de ma part comé de la leur, en bénissant Dieu avec eux tout en recevant leurs vœux joint à ceux de mes freres, parens, amis, & coñnoissances qui répondoient à la profonde sincérité des miens : ils comblèrent mes desirs par leur empressement à me voir, ce qui prouvoit qu'ils s'intéressoient de ma personne, leurs félicitations naïves découvroient leur candeur, leurs transports marqueroient leur affection, le sujet de leurs conversations m'añonçoit l'amitié de laquelle ils me favorisèrent, ce fut là les doux témoignages qu'ils me donèrent à mon arrivée, & qu'ils me récidivent encore dans nos entrevues ce qui m'a doné lieu de rester invinciblement attaché à ma patrie pour continuer à y jouir des mêmes douceurs que je n'aurois pas dans les pays étrangers.

EXPLICATION ALPHABETIQUE

Des mots & des noms de certaines choses contenues dans ce petit ouvrage afin d'en rendre la lecture plus intelligible aux jeunes gens & à ceux qui n'ont pas été hors de notre païs, sans joindre ici les termes qui sont ordinairement usités.

Abauakis, nom d'une nation de sauvages qui habitent dans le Canada; il y en a une partie qui se sont établis à une distance de St. François du lac St. Pierre dans le fleuve St. Laurent où ils ont leur village construit de cabanes à l'exception de deux ou trois maisons habitées par des Européens qui s'y sont mariés avec des sauvages.

A bord, ce mot signifie dans ou sur un vaisseau: on dit donc un capitaine à bord de son bâtiment, l'équipage est à bord.

Aiglantier, f. m. sorte de pépine fort connue qui porte un fruit rouge en forme de gland.

Aléguéter, mot anglois qui se prononce comme il est ici écrit, c'est le nom d'un animal amphibie qui est une sorte de crocodile connu sous le nom de caïman, lequel est fort commun dans la nouvelle-Georgie & la Caroline du sud en Amérique.

Alidade, f. f. sorte de règle mobile d'un quart de nonante, d'un astrolabe, ou de quelque autre instrument de mathématique.

Altercations, f. f. mot connu qui prend son origine du latin, & qui signifie contellation, débat, querelle.

Amirauté, f. f. juridiction formée de quelque membre pour juger des différens de la marine.

Ampoule (sainte), c'est une phiole qui contient une huile qu'on dit avoir été envoyée

duc
ce
cre
cie
Amputé
fait
che
Ancré
sub
se
de
affé
fort
T.
au p
Anglic
fem
qui v
qui r
l'Ég
Antive
mal
plan
Apogé
en p
le pl
autre
lie si
l'Uni
sistén
se ser
riheli
Aquatiq
Arborer
afin d
le bât
re en
Architec
l'art

duciel à Clovis premier Roi chretien de la France, laquelle sert encore aujourd'hui au sacre des rois de ce Royaume, & qui est précieusement conservée à Reims en Champagne.

Amputation, f. f. opération que le chirurgien fait en coupant un membre pour le retrancher afin que pis n'en arrive.

Ancre; je ne disputerai pas ici si ce mot est du substantif masculin ou féminin. C'est une masse de fer d'une forme presque cintrée garnie de deux pointes larges ayant au milieu une assés longue masse droite où il y a au bout une forte piece de bois qui y donne la figure d'un T. Cet instrument sert à arreter le vaisseau au port ou ailleurs.

Anglicane, adjectif qui n'est presque usité qu'au féminin après le mot d'église ou de religion, qui veut dire qui appartient à l'Angleterre, ou qui regarde ce país: on dit donc dans ce sens l'Eglise anglicane.

Antivenerien, f. m. remède propre à guerir le mal de Naples: les sauvages connoissent des plantes qui sont de bons antivénériens.

Apogée, f. m. ce terme d'astronomie se dit en parlant de la lune & veut dire son point le plus éloigné du soleil; mais en parlant des autres planètes on appelle cette position aphélie si on admet que le soleil soit au centre de l'Univers. De sorte qu'en suivant le nouveau système il me paroît qu'on devoit également se servir du terme d'aphélie & de celui de périhelie en parlant de la lune.

Aquatique ou acatique, adj. qui est dans les eaux.

Arborer le pavillon v. act. C'est le deployer afin de faire connoitre de quelle nation est le bâtiment, c'est ce qu'on est obligé de faire en entrant dans un port.

Architecture, f. f. c'est le nom qu'on donne à l'art de bien bâtir.

Argonkins, f. m. nation de sauvages du Canada' Aromatique, adj. Qui a une odeur agréable, qui est odoriferant.

Arpent, f. m. mesure qui contient un certain nombre de perches, qui varie selon les païs où l'on est; en Canada l'arpent n'y est que de cent quatre-vingts pieds.

Arsenal ou arcenal, l'endroit où sont les canons, les armes, les mortiers, les bombes & tout ce qui est nécessaire à la guerre.

Atrolabe, f. m. instrument qu'on se sert en mer pour prendre la hauteur & latitude où on est, c'est aussi le nom de celui que les astronomes se servent pour observer la hauteur, la grandeur, le mouvement & l'éloignement d'un astre.

Atérage, f. m. les côtes de la mer, les premiers endroits qu'on commence à voir après qu'on à navigué un bout de tems.

Atlantique, on apelle l'océan Atlantique cette vaste étendue d'eau qui est à l'occident de l'Europe & la separe de l'Amérique septentrionale, contenant les mers de la grande Bretagne, de la France, de l'Espagne & des Isles Canaries,

Atmosphère ou athmosphère, f. f. l'air qui enveloppe nôtre Globe, c'est cette partie élémentaire qui reçoit tout ce qui s'exale de la terre, de sorte que rien ne s'y perd; de tout ce qui se consume une partie y reste & ce qui tient du volatil s'élève dans l'athmosphère où il forme les météores.

Atraction, on se sert de ce terme en phisique pour exprimer l'effet d'un corps qui attire. On dit aussi une propriété attractive, un fluide attractif.

Aviron, f. m. sorte de péle de bois qui sert à ramer pour conduire une nacelle, un canot ou une chaudière.

Axiome, f. m. proposition si connue & bien

éta
cho
Bac
paï
len
paï
Barre
le
la m
Bas
Le
Bafé,
au fi
Bafon
nier
Can
des
est d
leur
le ap
Batime
son o
gue,
vaiffe
d'en
Baton d
quel
passe
Bature,
endro
pierre
une q
avec
à bord
tendre
les en
Baume d
d'un
tourne

- établie par le bon sens & l'ordre naturel d'une chose, qu'elle n'a pas besoin d'être démontrée.
- Back-country**, ces deux mots anglois signifient pais de derriere, ce que les canadiens appellent la profondeur des terres, ce sont les pais qui sont éloignés du bord de la mer.
- Barre**, f. f. c'est la partie du gouvernail où le matelot qui gouverne s'appuye dessus en la mouvant selon qu'il convient.
- Bas bord**, f. m. le côté gauche d'un navire. Le **haut bord** est à l'opposite du stribord.
- Base**, f. f. ce mot signifie soit au sens propre ou au figuré ce qui sert de fondement.
- Baltonois ou Boltonois & Bostoniens**. Le premier est celui qui se trouve le plus usité en Canada. C'est le nom d'un peuple descendu des anglois & d'autres nations d'Europe qui est dans la nouvelle-Angleterre en Amériques leur nom prend son étimologie de la capitale appellée **Balton ou Boston**.
- Batiment**, f. m. ce mot est synonyme avec maison ou édifice en parlant de ville & de campagne, mais dans la marine il signifie navire ou vaisseau. Dans mon recit on prendra garde d'en confondre la signification.
- Baton de jacob**, f. m. fort petit baton avec lequel un joueur de gobelets fait des tours de passe-passe.
- Bature**, f. f. terme de marine, on veut dire un endroit qui n'est pas navigable à cause des pierres & rochers qui y sont sans qu'il y aye une quantité suffisante d'eau pour y passer avec un navire. Ce qui m'étonnoit en étant à bord du brig du capitaine Lowe c'étoit d'entendre parler notre pilote qui connoissoit tous les endroits dangereux du fleuve St. Laurent.
- Baume ou gué**, f. m. c'est une sorte de vergue d'un bateau ou d'un brig dont un des bouts tourne autour du mat lorsqu'on veut mettre

- sa voile au vent ou quand on change de bordée.
- Baye**, f. f. c'est un petit golfe dont le dedans est plus large que l'entrée. Ce mot s'écrit aussi baie.
- Beaupré**, f. m. c'est une sorte de mat qui est posé obliquement à la prouë de tous les vaisseaux & batimens qui vont en mer sur lequel on hisse la siviadiere ou voile de beaupré. Les anglois l'appellent en leur langue bow-sprit.
- Belle-angelique**, f. f. c'est une plante qui croît en Canada, on atribue différentes propriétés à sa racine. On ne doit pas croire que ce soit celle qui se nomme simplement angelique.
- Bête puante**, ou Putois, petit animal appelé en langue angloise pole-cat: son urine rend les chiens de chasse malade à cause de sa puanteur, il y a de ces animaux dans divers païs de l'Amérique septentrionale.
- Black river**, ces deux mots anglois veulent dire rivière noire.
- Blanket**, Les anglois appellent ainsi des couvertes blanches qu'ils mettent sur leurs lits, ou qu'ils échangent avec les sauvages quand ils vont parmi eux pour faire la traite.
- Blé d'Inde** f. m. J'ai suivi en ce mot son origine de l'anglois. C'est ce qu'on appelle plus ordinairement blé de Turquie ou maïs, qui est une sorte de grain gros comme un haricot mais il n'est pas si long, le plus souvent jaune ou blanc, il y en a de rouge & de bleu, il croît par gros épis qui ont cinq à six pouces de longueur sur une tige qui a quelquefois sept à huit pieds de haut, un grain semé en raporte aisément mille.
- Blobe**, nom que les anglois donnent à un petit poisson qui n'a pour ainsi dire aucune forme de bête aquatique ni terrestre.
- Bord**, voyés à bord.
- Bordée**, f. f. on donne ce mot à la cours d'un vaisseau sur un aire de vent jusqu'à ce qu'on le tourne

to
ce
Bos
ja
to
de
Bou
le
Boul
m
-C
Bou
m
pa
Bow
Brac
me
me
de
Brai
fro
Bras
de
ma
de
d'é
sur
est
de
Briga
il e
Britan
à l
Brué
ges
Bull-f
lées
imit
Butte

- tourne pour recevoir le vent de l'autre bord ; cela se fait lorsqu'on a les vens contraires.
- Bosquet**, f. m. petits arbrisseaux plantés dans un jardin pour border les allées, lesquels sont tondus de maniere qu'ils ont quelque chose de beau & d'agreable à la vûe.
- Bouleau**, arbre du Canada & d'autres païs, lequel est assés connu.
- Boulevard**, f. m. on apelle ainsi à Paris les promenades qui sont entre les faubourgs & la ville. Ce mot veut aussi dire bastion.
- Bourse**, f. f. endroit public d'une ville de commerce où les marchands s'assemblent pour parler entr'enx de ce qui les regarde.
- Bow-sprit**, voyés Beaupré.
- Bracelet**, f. m. cercle d'argent ou d'or qui se met autour du bras pour y servir d'ornement. J'ai vû des sauvages qui en portoient de fer blanc à leur cheveux pour les tenir.
- Brai**, f. m. c'est un composé de poix qui sert à froter les vaisseaux.
- Brasse**, f. f. mesure qui contient environ six pieds de roi qui est fort usitée sur l'eau par les mariniers. La sonde est mesurée par brasses, de distance en distance il y a des morceaux d'étoffe de diverses couleurs pour connoitre sur le champ la profondeur de l'eau, lorsqu'on est près de terre ou dans une riviere afin de ne pas échouer.
- Brigantin**, f. m. bâtiment qui n'a que deux mats; il est synonyme avec le mot de brig.
- Britannique**, adj. ce mot veut dire qui appartient à l'Angleterre.
- Bruëre**, f. f. sorte de petits arbrisseaux sauvages qui croissent dans les terres incultes.
- Bull-frod**, sorte de grosses grenouilles ainsi appelées en anglois parce que leur coassement imite le beuglement du taureau.
- Buste**, f. m. statue de marbre qui n'a que la tête.

- le haut des bras & qui finit à l'estomac étant posée sur une base.
- Cable**, f. m. corde qui a ordinairement treize quatorze ou quinze pouces de circonférence au bout duquel l'ancre est amarré.
- Cajeu**, f. m. les Canadiens appellent ainsi leurs trains de bois qu'ils font flotter sur le fleuve St. Laurent pour le conduire à Mont-real ou à Québec,
- Caïman**, f. m. voyés Aléguéter.
- Calbace**, ou calebasse que les anglois écrivent calebashe, sorte de courge.
- Câle**, ou fond de câle. C'est la partie la plus basse d'un vaisseau, où l'on charge le lest si on a pas de cargaison.
- Calfater**, v. act. c'est remplir d'étoupes les jointes qui sont entre les planches d'un navire en y versant du brai afin que l'eau n'y entre.
- Calumet**, f. m. les Canadiens donnent ce nom à leurs pipes de pierre rouge.
- Caneluré**, f. f. en terme d'architecture on donne ce nom à de petits canaux creusés sur les colonnes d'un édifice pour y servir d'ornement.
- Canot**, f. m. c'est une sorte de petit bateau ou nacelle faite avec un arbre creuté que les américains se servent pour aller sur les rivières. Ceux des esquimaux sont bien differens, ils sont faits de peau dans lequel ils se renferment en couvrant le haut lorsqu'ils sont exposés à la tempête, de façon qu'il ne courent aucun danger.
- Cargaison**, f. f. c'est toutes les marchandises qui sont la charge d'un vaisseau lorsqu'on ne fait pas lesté.
- Caribou**, f. m. animal du Canada. Il m'a paru que ce mot avoit été emprunté des sauvages.
- Caron**, f. m. c'est celui que les poëtes disent avoir été le batelier de l'enfer.
- Casernes**, le quartier d'une ville de guerre où les soldats sont logés; ce mot n'est ordinaire-

m
 Caf
 fo
 q
 Cat
 en
 ci
 Cate
 de
 ou
 Céd
 les
 co
 bla
 pr
 ter
 roi
 Cerb
 tio
 que
 Chal
 me
 que
 lér à
 Chapi
 s'aff
 les c
 asier
 lui c
 Chavo
 trou
 Cherr
 les f
 Illin
 dit é
 d'épr
 trou
 rum
 que c

ment usité qu'au pluriel.

Cassot, s. m. sorte de panier que les Canadiens font avec de l'écorce de bou leau pour y serier quelque chose.

Catalans, s. m. ceux qui sont dans la Catalogne en Espagne: Je croirois volontier que ceux-ci sont plus sociables que les autres espagnols.

Carédrale ou cathédrale. C'est le titre qu'on donne à une église gouvernée par un Evêque ou un Archevêque.

Cédre, s. m. il y en a de différentes sortes. Dans les pays de l'Amérique septentrionale on y en connoit communement de deux espèces, le blanc & le rouge dont ce dernier a une propriété de laquelle je ne parle pas ici pour éviter les abus que de mauvaises personnes pourroient commettre en ayant connoissance de cela.

Cerbère, s. m. chien monstrueux que les fictions seignent avoir été à l'entrée de l'enfer, lequel étoit redoutable & y servoit de sentinelle.

Chaloupe, s. f. sorte de grande nacelle que l'on met à bord d'un navire ou d'autre bâtiment, laquelle sert aux personnes de l'équipage pour aller à terre & pour s'en retourner à leur vaisseau.

Chapitre, s. m. c'est un endroit où les religieux s'assemblent pour regler leurs affaires temporelles & spirituelles, ce mot signifie encore leur assemblée & quelquefois il est pris pour celui de couvent.

Chavouanons, c'est une nation de sauvages qu'on trouve dans la profondeur des terres en Canada.

Cherrukis, c'est un peuple sauvage qui est sur les frontieres de la nouvelle Georgie & des Illinois dans l'Amérique septentrionale, qu'on dit être sanguinaire. Je n'ai pas eu occasion d'éprouver leurs rigueurs, au contraire il s'en trouva un de cette nation qui me fit boire du rum en me parlant amicalement; il est vrai que celui-ci se trouvoit assés souvent parmi les

- chretiens puisqu'il sivoit quelque mot d'anglois
- Chenck**, prononcé ce mot anglois comme il est ici écrit. C'est un animal aquatique ou poisson connu en françois sous le nom de chien de mer, voyés Requiu.
- Chimie**, f. f. c'est un art qui consiste à dissoudre les corps, à les distiller & en faire diverses préparations utiles selon leur usage. Je joins ici ce mot parce que je m'en suis servi par occasion dans mon recit.
- Chiquer**, v. act. c'est mâcher du tabac à la maniere des matelots.
- Chronologie** ou **cronologie**, f. f. la science qui consiste à connoitre la suputation des tems & des époques.
- Cicle solaire**, f. m. révolution marquée dans les almanacs qui contient l'espace de vingt-huit ans; voyés lettre dominicale.
- Cilindre**, f. m. on peut donner ce nom à tout ce qui est d'une certaine longueur & de figure ronde les deux bouts plats & d'une égale grosseur; une broche, un rouleau peuvent être regardés comme cylindres: c'est aussi dans ce même sens qu'on dit figure cylindrique.
- Citadele**, f. f. Forteresse qui est auprès d'une ville de guerre.
- Clistériser**, v. act. mot qui vaut autant à dire que donner un lavement ou purger avec un clistère.
- Colège**, f. m. c'est dans une ville un endroit où les jeunes gens sont instruits pour apprendre les langues & quelque science. Je n'ai que faire d'expliquer ce mot plus au long parce qu'il est entendu de chacun.
- Colonie**, f. f. pays qui a été établi en y envoyant du monde pour y peupler. On entend ordinairement sous ce nom les divers païs de l'Amérique qui appartiennent aux puissances d'Europe.

Co
v
&
co
ba
Conc
qu
Conc
éle
ou
éle
Corp
lois
peu
Corri
fort
Pari
allé
char
Couro
Ang
Crosse
jouer
une
aux
Dain
rets
glois
Décorat
fert
répon
Defense
anima
lesint
Délaten
qu'acc
Dense,ac
tat d'u
de mat

- Communauté**, f. f. nombre de personnes qui vivent ensemble en observant de certaines regles & abstinences qui leur sont prescrites dans leur couvent en étant obligés de rester dans le célibat conformément à leur vœu de virginité.
- Condescendance**, f. f. complaisance qu'on a pour quelqu'un.
- Conducteur**, c'est ce qui sert à transmettre le fluide électrique d'un globe de verre pour le conduire ou le communiquer à quelque corps qu'on veut électriser.
- Corps**, f. m. on appelle ainsi en physique & en philosophie, tout ce qui est sous une forme & qui peut être considéré par nos sens.
- Corridor**, f. m. c'est une allée où il y a une sorte de galerie qui fait le tour d'un édifice. A Paris ce mot se dit assez souvent en parlant d'une allée ou d'un vestibule qui conduit à plusieurs chambres.
- Couronne**, f. f. pièce d'argent qui a cours en Angleterre.
- Crosse**, jeu que les sauvages nommés abanakis jouent en se servant d'une massue pour chasser une petite boule qu'ils se renvoient les uns aux autres.
- Daim**, f. m. c'est un animal qui naît dans les forêts & qui ressemble assez au cerf que les Anglois appellent deer.
- Décoration**, f. f. on donne ce nom à tout ce qui sert pour orner le théâtre d'une manière qui réponde au sujet de la piece qu'on y joue.
- Défenses**, f. f. ce sont les grandes dents de quelque animal, on se sert de ce mot en parlant de l'éléphant & du sanglier.
- Délateur**, f. m. ce mot signifie la même chose qu'accusateur.
- Dense**, adj. on se sert de ce terme pour exprimer l'état d'un corps compacte qui contient beaucoup de matière dans un petit volume. On dit aussi

dans ce sens densité. Ces deux termes appartiennent à la philosophie.

Dilater, terme de physique qui veut dire rendre une chose sous un plus grand volume, étendre ses parties.

Divergeant, adj. ce mot se dit en parlant de la lumière & signifie qui va en s'écartant. Le terme opposé à celui-ci c'est convergeant. La dioptrique nous enseigne plusieurs belles expériences des différens effets de la convergence & divergence de la lumière que l'on peut répéter sans faire beaucoup de dépense.

Dôme, f. m. le haut d'une église ou d'autres édifices qui est terminé par une convexité sphérique.

Douane, f. f. c'est un droit que les négocians payent pour acquiter leurs marchandises. C'est aussi une maison dans les ports de mer que les anglois appellent en leur langue custom-house où l'on visite les marchandises pour voir s'il n'y a pas de denrées au-delà de ce qu'on a déclaré afin de payer les droits d'entrée, & confisquer ce qui seroit contrebande.

Doublon, f. m. c'est une pièce d'or qu'on appelle plus communément pistole qui a cours en Espagne & dans les Colonies angloises en Amérique.

Echouer, v. n. & act. c'est lorsqu'un vaisseau n'ayant pas assez d'eau pour être à flot, sa quille s'engage dans le sable ou dans les batures.

Ecole militaire, f. f. c'est la manière d'exercer les officiers de l'artillerie pour leur apprendre à pointer les canons, à jeter la bombe par le moyen du mortier en y faisant prendre une parabole proportionnée à l'éloignement du but.

Econome, f. m. celui qui a soin de faire travailler les nègres d'un riche habitant des colonies angloises en Amérique, en leur donnant leur tâche pour le travail qu'ils sont obligés de faire chaque jour dans les plantations de leur maître, c'est aussi lui qui leur donne la correction à

co
m
Ecu
da
pe
a
Ela
po
re
Elec
cit
&
qu
fro
Elec
éle
ph
me
mu
fait
chi
Eloc
se se
de
d'un
Embe
fle
Empl
le d
mer
Empl
Empl
con
tre
Encyc
ces
noir
Enfan
dan

coups de fouët & leur distribue les vivres exactement mesurés. On l'appelle en anglois *overseer*.

Ecureuil volant, s. m. petit animal qui en étendant sa peau des deux côtés de son ventre, peut en sautant se rendre d'un arbre à un autre assez éloigné.

Elastique, adj. ce mot se dit parmi les phisiciens pour exprimer la qualité de tout ce qui fait ressort.

Electrique, adj. qui a une propriété de l'électricité, qui en donne des marques par l'attraction & impulsion qui se fait connoître sur les corps qu'une chose met en mouvement après l'avoir froté.

Electrifier, v. act. c'est communiquer le fluide électrique à un corps. Voici un axiome reçu en phisique, plus un corps est électrisable par frottement, moins il est capable de l'être par communication, c'est pour cette raison qu'on ne fait jamais de verre les conducteurs d'une machine électrique ni le globe de métal.

Elocution, s. f. c'est la maniere qu'une personne se sert pour exprimer ses pensées, c'est sa façon de parler. Ce mot se dit plus souvent en parlant d'un orateur que d'une autre personne.

Embouchure, s. f. l'entrée d'une riviere ou d'un fleuve dans la mer.

Emphase, s. f. énergie, force qui accompagne le discours & quelquefois sert plutôt d'ornement que d'une chose expressive.

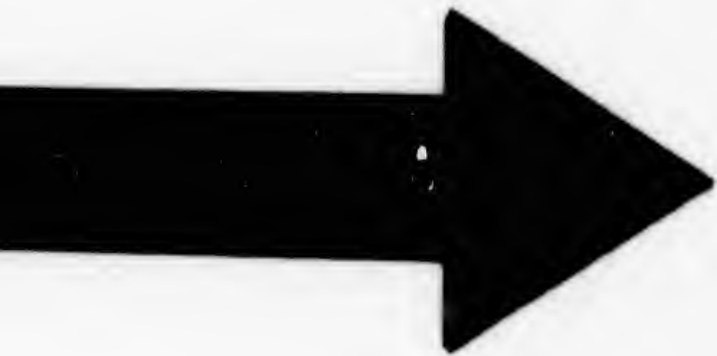
Emphatique adj. qui tient de l'emphase.

Employé, s. m. On donne en France ce nom aux commis qui visitent les marchandises qui entrent dans le royaume.

Encyclopédie livre qui contient toutes les sciences avec ce qui en dépend en donnant une connoissance générale de tout ce qui est connu.

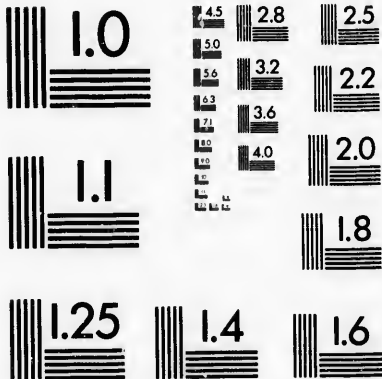
Enfans d'Esculape, ce mot peut trouver sa place dans le stile poétique ou dans la prose pour





MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1553 East Main Street 14609 USA
Rochester, New York
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

- plaisanter , il signifie les médecins.
- Épacte**, f. f. c'est une époque de dix-neuf-ans : c'est par les épactes qu'on peut trouver en tout tems les phases de la lune.
- Epinéte**, f. f. les Canadiens donnent ce nom à un arbre qui ressemble au sapin.
- Epinglete**, f. f. sorte d'anneau garni d'un ardillon qui est le plus souvent d'argent : les orphèvres de Quebec & de Mont-réal en font quantité pour les sauvages.
- Épiscopale**, adj. Ce mot étant précédé de celui d'église signifie qu'un Evêque en a le gouvernement, on dit aussi un habit épiscopal, les sieges épiscopaux.
- Equipage**, f. m. ce sont tous ceux qui sont à bord d'un navire & qui y sont nécessaires pour le conduire à sa destinée. En parlant d'un vaisseau de guerre on comprend aussi sous ce mot tous les soldats qui y sont.
- Erable**, f. m. il y en a de plusieurs sortes, c'est un grand arbre qui a quelque ressemblance au platane : les canadiens y font une incision pour le faire couler afin d'en tirer le suc qui se converti en sucre.
- E** regione in régionem. Ces mots latins veulent dire de país ou de contrée en contrée.
- Erudition**. f. f. connoissance, talent, science.
- Esculape**, f. m. celui que les poëtes ont feint avoir été le Dieu de la médecine.
- Esquimaux**, f. m. ce sont une sorte d'antropophages dans la partie du nord en Canada.
- Esturgeon**, f. m. c'est un poisson de mer assez grand, qui peut avoir environ trois pieds & demi de long lequel entre dans l'eau douce en se rendant aux rivieres dans une certaine saison de l'année, en Canada c'est après pâques que ce poisson monte le fleuve St. Laurent : Il est fort bon à manger, sa vessie sert à faire de la côle en la bouillissant dans l'eau.

Eva
d
e
lu
lu
Eun
pu
de
le
fe
co
sic
fo
roi
au
Faç
ter
à n
Faut
na
Fauv
de
poi
Fébr
aux
Fiacr
car
d'un
cett
Fire H
de
une
& q
les p
en C
Flux &
mer
douz
pour

Evaporation, f. f. terme de chimie. Cela veut dire l'humidité qu'on fait sortir en vapeurs en exposant un liquide à la chaleur, afin de lui faire prendre la consistance qu'on veut lui donner.

Eunuque, f. m. c'est celui à qui on a fait l'amputation des parties prolifiques. Dans la cour des grands il y a des eunuques pour servir leur épouse, mais il y en a d'autres qui se sont rendus eunuque par foiblesse d'esprit comme Origène afin de n'avoir point de passion pour le sexe: il y en a d'autres qui le sont de naissance ou par accident, mais je croirois que ceux ci devoient être distingués des autres par le mot d'impuissant.

Façade, f. f. par ce terme d'architecture on entend la face ou le devant d'un édifice qui est à nôtre oposite lorsque nous y entrons.

Fantastique, adj. qui n'est qu'apparent & imaginaire, qui n'est qu'une illusion à nos sens.

Fauves, adj. ce mot trouve sa place en parlant de chasse & veut dire les bêtes qui ont un poil tirant sur le roux.

Fébrifuge, f. m. les médecins donnent ce nom aux spécifiques pour guérir les fièvres.

Fiacres, f. m. à Paris on donne ce nom aux carrosses de louages qui conduisent le monde d'une rue à une autre & aux environs de cette capitale.

Fire fly, ce mot anglois veut dire une mouche de feu, on doit le prononcer fainressin. C'est une sorte de mouche qui vole pendant la nuit & qui paroît comme une étincelle de feu, les premières que je vis en Amérique je crus en être effectivement.

Flux & reflux, f. m. c'est le tems réglé que la mer met à monter & à descendre ce qui prend douze heures de tems: six pour monter & six pour descendre. Le flux & le reflux de la mer

se fait apercevoir dans les fleuves & les rivières à un éloignement considerable, il en fait changer le cours. Dans le fleuve St Laurent il est sensible à deux cens lieues de la mer. Je ne discuterai pas ici sur les causes de ce phénomène, mais je croirois volontier que la lune influe sur notre globe sublunaire, comme je l'ai remarqué en voyageant, à l'égard des grandes marées qui suivent le cours de cet astre.

Foles avoines, ce sont des sauvages de l'Amérique septentrionale.

Franc-arbitre, *f. m.* terme de théologie qui veut proprement dire nôtre volonté de faire une chose ou de ne la pas faire. Le bien & le mal nous sont mis devant nos yeux, & nous avons nôtre libre-arbitre de pratiquer l'un où l'autre: mais la Grace coopère avec nôtre volonté pour nous porter à la vertu, parce que de nôtre propre nature nous ne pourrions rien, & lorsqu'elle se retire, la concupiscence prédomine en nous. Je ne m'étends pas d'avantage sur cette matiere si délicate.

Fregate *f. f.* c'est le nom d'une sorte de vaisseau.

Galiote, *f. f.* sorte de galère, & en même tems le nom d'une barque à transporter des passagers sur une riviere, mais il me semble qu'on devoit la nommer simplement barque.

Genre, *f. m.* en parlant de la mécanique on dit un levier du premier du second ou du troisieme genre, celui qu'on appelle levier du premier genre c'est celui que la puissance agit sur un bout tandis que la résistance est à l'autre. Le levier du second genre a son point d'appui à l'une de ses extrémités, le moteur à l'autre & la résistance est entre. Celui du troisieme la force motrice est entre le point d'appui & la résistance qui doit être vaincûe, son

effe
men
la fo
por
à la
Gigan
Gloire,
fem
ter
l'air
par
par
Golfe,
un p
Goulé
que
Gouver
fert à
ier ob
Gravité
fanteu
les cor
de la
Grog, sc
lonies
sée de
Guindea
tie d'u
qui ser
en y r
capesta
Guinée, f
de l'Ar
France.
Guirlande
donne d
Haler, ter
ou un ca
vaisseau

effet est contraire aux deux autres qui augmentent de force au lieu que ce dernier diminue la force de la puissance en augmentant à proportion la vitesse & quantité de mouvement à la résistance.

Gigantesque. adj. qui est d'une taille de géant.

Gloire, f. f. En parlant de comédie c'est une femme très bien parée qui est pour représenter quelque déesse en paroissant élevée en l'air au dessus d'un théâtre où elle est soutenue par de petits cordages de fils de laiton qui ne paroissent que fort peu à la vue des spectateurs.

Golfe, f. m. coin de mer qui avance dans un pays.

Gouléte, f. f. c'est une sorte de vaisseau qui n'a que deux mats.

Gouvernail, f. m. c'est la piece mouvante qui sert à gouverner un vaisseau pour le faire aller où on veut: les anglois l'appellent helm.

Gravité f. f. ce mot en physique veut dire pesanteur & c'est à cause de la gravité que tous les corps tendent à se porter contre le centre de la terre.

Grog, sorte de boisson qu'on boit dans les colonies angloises en Amérique, qui est composée de rum, d'eau & de sucre.

Guindeau, f. m. c'est une machine qui fait partie d'un navire, c'est une sorte de rouleau qui sert à touer le vaisseau ou à lever l'ancre en y roulant le cable, on le nomme aussi capestan.

Guinée, f. f. on donne ce nom à une piece d'or de l'Angleterre qui vaut environ un louis de France.

Guirlande, f. f. c'est une couronne de fleurs qu'on donne à une héros pour l'honorer.

Haler, terme de mer, c'est tirer une manœuvre ou un cable ou d'autres cordages à bord d'un vaisseau.

Hannah, c'étoit le nom du bâtiment dans lequel je métois embaqué à Québec pour venir en Espagne, commandé par le capitaine Lowce.

Hareng, ou haran, c'est un petit poisson de mer qui se pêche en grande quantité.

Havre, *f. m.* ville maritime où il a un port de mer où les vaisseaux arrivent pour le commerce. On dit aussi havre de marée, en parlant d'un port où l'on ne peut entrer qu'avec la haute marée.

Hémisphère, *f. m.* mot fort usité parmi les géomètres & les géographes pour dire un demi-globe.

Herbe à la puce, *f. f.* plante qui croît en Canada & qui cause une maladie à ceux qui la touche ou qui la regarde. Je ne repeterai pas ici ses effets parce que j'en ai déjà parlé assez amplement au chapitre XXIII.

Hieroglyphe, *f. m.* quoique ce mot soit ainsi écrit, il se prononce iéroglyphe & signifie figure sacrée qui représente quelque chose de divin.

Hiperbole, *f. f.* c'est une façon de s'exprimer qui consiste à exagérer ou diminuer une chose : c'est avec cette figure de rhétorique que plusieurs savants s'éloignent quelquefois de la vérité.

Hipercritique, *f. m.* personne qui critique sans rien laisser passer : mais la plupart des hipercritiques sont le plus souvent plus capricieux que savant.

Hipocrate, *f. m.* nom d'un fameux médecin qui s'étoit rendu illustre par sa capacité.

Hiffer, *v. act.* c'est faire monter quelque chose sur les mats d'un vaisseau en hâlant une corde sur une poulie.

Hivernement, *f. m.* les canadiens en parlant de leur commerce avec les sauvages disent être en hivernement, passer un hivernement : c'est lorsqu'après avoir été dans les pays d'en-haut
avec

avec une canotée de marchandises ils n'ont pas pu les échanger, ils y passent l'hiver pour attendre la peleterie de l'année suivante; ils n'ont pour y vivre que la chasse & la pêche, quelquefois dans les païs du nord ils sont obligés de creuser la glace d'une profondeur extraordinaire pour prendre le poisson.

Hôtel, f. m. grande & belle maison habitée d'un seigneur ou de quelque gentil-homme; en quelque endroit de la Catalogne on appelle une auberge hofal qui veut aussi dire en nôtre langue hôtel : comme cela se dit aussi en France.

Houle, f. f. c'est une vague qui naît par l'agitation du mouvement d'une mer orageuse.

Huitre, f. f. sorte de poisson de mer & de rivière où l'eau est salée. L'huitre est renfermée entre deux écailles & n'a aucune forme d'animal, elle est bonne lorsqu'on la met sur la braïse, parce qu'elle change un peu son goût mais plusieurs les mangent crus.

Hune, f. f. c'est le haut du mat d'un navire, l'endroit le plus élevé où l'on puisse monter aisément. C'est là où se met une personne pour découvrir la terre.

Hunier, f. m. c'est une sorte d'alonge qui est sur le mâst.

Hurons, f. m. sauvages qui habitent dans les terres incultes du Canada.

Idiome, f. m. langage, jargon d'un endroit, d'une province particuliere.

Jésuites, ordre de religieux dans l'église romaine qui commença à s'ériger en 1528. Tout le monde sait qu'ils ont été chassés de plusieurs couronnes d'Europe depuis quelques années.

I Know you very well. Je me suis servie de cette phrase angloïse pour citer les mêmes paroles qui me furent dites dans un lieu où je me trouvai à Quebec : elles signifient en nôtre langue, je vous connois très-bien.

Inquisition, *f. f.* sorte de tribunal établi en Italie, en Espagne, en Portugal & dans quelqu'autre endroit qui dépendent de ces païs, qui exerce une autorité tirannique contre ceux qu'il suppose hérétiques sans épargner ceux qui sont de sa religion pour de légères fautes. Les romains mêmes se plaignent encore aujourd'hui de ses injustices que son zèle aveugle lui faisoit autrefois commettre : mais à présent l'inquisition a diminué ses rigueurs.

Joualier, *f. m.* marchand bijoutier qui commerce sur les pierres précieuses.

Iroquois, ils sont dans le Canada ou Nouvelle France en Amérique, c'est une sorte de nation sauvage.

Isocron, *adj.* terme usité dans la physique & les mathématiques en parlant de la gravité des corps.

King-road, ces deux mots anglois veulent dire chemin du roi. On donne ce nom aux routes publiques qui sont dans les colonies angloises en Amérique, qui sont souvent ne sont qu'une ouverture qu'on a faite dans les bois en coupant les arbres qui empêchent le passage.

King-streel, nom d'une rue de Londres qui veut dire la rue du Roi.

Labirinte, *f. m.* endroit où l'on a fait quantité de chemins qui se croisent les uns avec les autres avec un ordre regulier de façon que quand on y est entré il est très difficile d'en sortir : mais au sens figuré ce mot veut dire embaras affaire de laquelle il est difficile de s'en retirer.

Lamanage, *f. m.* c'est l'action de conduire un vaisseau d'une riviere à un port ou d'un port à l'embouchure où jusqu'ace qu'il n'y aye plus de danger pour échouer, le tout commandé par un pilote qui connoit les endroits dangereux afin de les éviter.

Largue, *f. m.* le vent large c'est celui qui donne

d
st
Lef
b
Id
u
qu
a
Lett
qu
al
de
re
Lieu
rie
lie
m
Ligh
an
to
po
po
Ligh
mo
neu
cou
neu
tits
bita
Limie
ter
Limou
fruit
citro
Livres
Angl
ling
ving
Log pr

de côté à un navire soit à bas bord ou à
stribord.

Lest, f. m. ce mot signifie les cailloux ou le sa-
ble qu'on met dans le fond de câble d'un navire
lorsqu'on a point de cargaison pour charger
un vaisseau afin qu'il s'enfonce dans l'eau &
qu'il ne se renverse par quelque orage: les
anglois disent en leur langue ballast.

Lettre dominicale f. f. c'est une lettre rouge
qui marque le St. jour du dimanche dans les
almanacs. Tous les vingt-huit ans les lettres
dominicales reviennent au même ordre & cette
revolution s'appelle cicle solaire.

Lieuë, f. f. c'est une étendue de chemin qui va-
rie selon les pais où l'on voyage, mais une
lieuë ordinaire c'est environ une heure de che-
min qui varie selon les pais où l'on voyage.

Light-house, prononcé linte-haoufe: ce mot
anglois veut dire phare qui est une haute
tour au haut de laquelle il y a de la lumiere
pour éclairer les vaisseaux qui arrivent à un
port pendant la nuit.

Light-Wood, prononcé lintevoude: ces deux
mots en langue angloise signifient bois lumi-
neux, c'est du bois de pin qui après avoir été
couché quelques années sur terre se rend resi-
neux par lui-même: lorsqu'il est fendu par pe-
tits éclats il sert de chandelle aux pauvres ha-
bitans de la Caroline du nord.

Limier, f. m. gros chien qui est en état d'arre-
ter le sanglier & les bêtes fauves.

Limonnier, f. m. nom de l'arbre qui porte le
fruit appelé limons qui ressemblent aux
citrons.

Livre sterling, f. m. façon de compter l'argent en
Angleterre, la livre sterling vaut vingt schel-
lings ce qui ne fait pas un louis il s'en manque
vingt-quatre sous de France.

Log prononcé lague. Les anglois donnent ce nom

à une simple machine composée d'un petit morceau de bois plat & garni de plomb d'un coté afin qu'il puisse un peu s'enfoncer dans l'eau lequel sert pour savoir combien de milles le bâtiment fait par lieuë.

Loup-marin, ou loup de mer, c'est un poisson couvert d'une peau velue, d'un poil beau & luisant parfemé de taches, qui a quatre pieds: sa chair n'est bonne ni à manger ni à faire de l'huile, sa peau sert à diferens usages.

Loutre, f. f. animal amphibie qui a quatre pieds & qui détruit les poissons, sa peau est fort estimée.

Lustre, f. m. ornement pendu dans une salle, dans un théâtre ou dans un café, lequel est formé par l'arrangement de plusieurs morceaux de cristal & qui sert de chandelier.

Machine pneumatique, f. f. instrument de phisique qui sert à raréfier l'air, lequel est construit d'une pompe aspirante ayant deux pistons afin que la raréfaction soit plus promptement faite sous le récipient qui est la partie supérieure de cette machine où se fait le vuide de Boile. Il ma paru comme je l'ai observé que l'on devoit faire ces sortes d'instrumens fort simples concernant les valvules & y en mettre le moins qu'il est possible parce que c'est rarement qu'elles puissent longtems res-
ter à l'épreuve de l'air.

Maïs, f. m. sorte de grain qu'on appelle aussi bled d'Inde: voyés ce dernier mot en son rang.

Manœuvres, ou manœuvres. Ce sont toutes les cordes mouvantes qui servent à remuer les vergues à mettre les voiles au vent à bord d'un navire. On appelle aussi par le mot de manœuvre, la maniere d'arranger les voiles selon qu'il convient de les mettre & changer pour faire aller un vaisseau, ce qui est l'occupation des

matelots.

Marangouin, f. m. sorte de petits moucherons.

fort incomodes dans les Colonies angloises : on dit aussi maringouin.

Marée, f. f. c'est la haute mer, il y a des ports qu'on ne s'y embarque pour partir qu'à l'heure de la marée.

Marine, f. f. qui regarde la mer ou la navigation.

Maritime, adj. qui regarde la mer ou qui en est proche : on dit dans ce sens forces maritimes, villes maritimes.

Marsoiin, ou marsoin, f. m. sorte de grand poisson blanc, mais les jeunes sont bruns, la forme de son corps ressemble assez au cochon ordinaire si non qu'il n'a pas de pieds ; les anglois l'appellent en leur langue sea-hog ou porpoix.

Mât, f. m. piece de bois d'un vaisseau où l'on fait tenir les vergues & les voiles. Un navire a ordinairement trois mats & le beaupré, une golette un brigantin n'en n'ont que deux, un bateau n'en n'a qu'un.

Mate, mot anglois qui se prononce mitte : c'est le second ou contremaître qui a commandement sur l'équipage à l'absence du capitaine à bord d'un navire.

Méditerranée, c'est le nom qu'on donne à la mer qui sépare l'Europe & l'Afrique.

Melasse, f. f. sorte de sirop qui se forme lorsqu'on raffine le sucre : c'est ce qui ne peut prendre la consistance de sucre, elle sert à faire une sorte d'eau de vie en la distillant.

Météores, f. m. tout ce qui s'engendre dans nôtre atmosphère après s'être exhalé en l'air : on en distingue de deux classes, les uns que l'on nomme météores aqueux & les autres météores enflammés ; la neige, la pluie, la grêle, les brouillards sont du nombre des premiers : le tonnerre, les étoiles volantes, les feux de St. Helme, les feux folets sont de ceux qu'on nomme météores enflammés.

- Métropolitain**, titre qu'on donne à un Evêque d'une ville qui est la capitale de la province.
- Mettre à la voile**, c'est ce qu'on appelle autrement faire voiles c'est à dire partir pour se mettre en mer.
- Mille**, *f. m.* le mille est différent selon les païs où l'on est; quand au mille que je parle dans ce livre on le comptera pour un tier de lieue. Le mille anglois avec lequel je marque la distance d'une ville à une autre contient 1250 pas geometriques.
- Milieu**, *f. m.* terme usité dans la dioptrique en parlant de la lumiere, qui en traversant un liquide passe dans un autre qui a plus ou moins de densité.
- Missionnaire**, *f. m.* c'est un prêtre ou autre ecclésiastique qu'on envoie pour instruire quelque peuple: les canadiens donnent ce nom à ceux qui sont allés parmi les sauvages pour leur donner la connoissance de la religion romaine.
- Mitologique**, *adj.* qui regarde la mitologie ou la connoissance des fausses divinités du paganisme.
- Moindor**, piece d'or d'Espagne qui a cours dans les Colonies de l'Amérique septentrionale & qui vaut six piastres lorsqu'elle est de poids.
- Monter à la hune**, terme de mer qui veut dire monter au haut du mât jusqu'au bout des haut-bans, afin de découvrir la terre.
- Moraves**, ceux qui sont d'une secte qui tire son origine des Quietistes, mais ils difèrent de ces derniers parce qu'ils ont des assemblées religieuses. Dans la ville de Lancaïtre en Pensilvanie ils ont une église & croient qu'après y avoir assisté régulièrement sept années consecutives ils ne sont plus en état de pécher.
- Moteur**, *f. m.* en ph'sique & en terme de mécanique on donne ce nom à ce qui cause le premier mouvement: le bras est le moteur de la machine pneumatique pour faire le vuide de

Boi
n
I
f
Mo
je
r
r
c
Mo
é
Mo
q
v
Mou
er
Mul
né
m
Mut
Pa
qu
au
Nain
fer
vo
Naté
qu
Nect
ce
que
Neptu
re
Nord-
ma
tué
huit
Nouve
qu'o

Boile. Le grand ressort d'une montre est le moteur qui transmet son mouvement à toutes les roues : mais on dit plus communément puissance ou force motrice.

Mouiller. ce mot parmi les gens de mer signifie jeter l'ancre ce qui se fait pour fixer les navires lorsque le vent & la marée sont contraires quand on est dans une riviere ou dans un canal.

Moule, f. f. petit poisson renfermé dans deux écailles, qui est une sorte d'huître.

Mouffite, sorte d'insecte ou de petite mouche qui est dans les bois en saison d'été qui se trouve dans les pays de l'Amérique septentrionale.

Mouffe, f. m. jeune garçon qui sert le capitaine en ayant soin de sa chambre à bord d'un navire.

Mulatre, f. m. celui qui est né d'un blanc & d'une négresse : son tein n'est ni blanc ni noir mais jaunatre.

Muthusfa, f. m. monstre que je vis une fois à Paris : je crois que son nom est aussi nouveau que ce genre d'animal. Voyés sa description au commencement du chapitre VIII.

Naine, f. f. Il se dit en parlant d'une fille ou femme qui est fort petite au delà de ce qu'on voit ordinairement.

Naté, adj. qui est travaillé en forme de nate, qui est tressé.

Nectar, f. m. on donne ce nom au bon vin parce que dans les fictions poétiques on suposoit que c'étoit le nectar qui abreuvoit les Dieux.

Neptune, f. m. le Dieu de la mer selon l'histoire fabuleuse.

Nord-est, f. m. c'est un des trente-deux vents marqués sur la bouffole, il est directement situé entre l'est & le septentrion : il est un des huit vents principaux.

Nouveau-monde, f. m. c'est ce grand continent qu'on connoit sous le nom d'Amérique.

- Océan Atlantique; voyés sur le mot atlantique.
- Olivier, f. m. c'est l'arbre qui porte les olives qui produisent l'huile.
- Opaque, adj. les corps opaques sont ceux qui ne sont point transparents.
- Optique, f. f. la science qui regarde la lumiere directe sans que rien en change le cours: mais on peut aussi entendre sous le nom d'optique ses trois différentes parties; l'optique proprement dite, la catoptrique qui enseigne les divers changemens de la lumiere entant qu'elle est réfléchie, & la dioptrique qui nous fait connoître par ses principes & ses experiences les autres alterations que la lumiere souffre en traversant les corps transparens en perdant sa force ou en changeant de couleur, ou bien en se refractant quand elle passe d'un milieu dense & diaphane en un autre qui l'est moins.
- Orbite, f. f. les astronomes appellent ainsi le chemin ovale ou l'ellipse que décrit une planète en faisant sa revolution périodique au tour de l'astre central.
- Ortodoxe, adj. qui est conforme à la vraie foi du Christianisme: ce mot si connu est aussi un substantif qui s'applique indifféremment aux deux genres.
- Overseer, prononcés ce mot anglois oversièr. C'est celui qui a soin des nègres d'un particulier, voyés économe.
- Ouest f. m. c'est le vent d'occident qui comme l'Equateur partage nôtre globe terrestre en deux hémispheres égaux. Le soleil se couche positivement à l'ouest dans le tems des équinoxes parce qu'alors il est également éloigné du pôle arctique comme il l'est de l'antarctique.
- Ouïes, f. f. ce sont les deux ouvertures que les poissons ont à côté de la tête & qui leur servent comme les oreilles aux autres animaux.
- Païs d'enhaut, f. m. les Canadiens donnent ce

t
o
f
Pa
r
Pa
f
Pa
t
Pa
t
b
Pa
Pa
te
qu
Pa
po
qu
Pa
de
un
me
Pat
pit
Pecc
d'u
co
Pecto
est
ma
Péler
ou
des
un
que
plu
dre
Pence,

nom aux contrées qui sont éloignées de l'océan Atlantique, ce qu'ils appellent aussi la profondeur des terres.

Pamplico, mot sauvage qui est le nom d'une rivière dans la Caroline du nord en Amérique.

Pantère, f. f. animal vorace & dangereux qui ressemble au tigre & au léopard.

Pantomime, pièce jouée sur un théâtre par gestes & par signes sans prononcer de paroles.

Parabole. f. f. on entend par ce terme de géométrie une courbe comme seroit celle de la bombe quand elle part du mortier.

Parade, f. f. spectacle des danseurs de cordes.

Parlement, f. m. c'est une juridiction en Angleterre & en France pour examiner les affaires qui regardent le royaume.

Passager, f. m. celui qui est à bord d'un navire pour son argent afin de se rendre dans quelque pays.

Patate, f. f. c'est une sorte de grosses pommes de terre qui sont fort bonnes à manger ayant un goût de châtaigne. Elles croissent abondamment dans les deux Carolines en Amérique.

Patron, f. m. ce mot est pris pour celui de capitaine d'un vaisseau mais il n'est pas fort usité.

Peccan, f. m. animal d'environ la grandeur d'une martre, sa peau est assez estimée & connue en Canada.

Pectoral, adj. terme de médecine, c'est ce qui est pour le soutien & la conservation de l'estomac. [L'élixir est pectoral.]

Pélerinage, f. m. endroit où le corps d'un St. ou d'une Ste. repose & qu'on croit avoir fait des miracles, où les romains se rendent par un motif de dévotion afin de mériter quelque faveur. Le mot de pélerinage signifie plutôt le voyage qu'ils font pour aller rendre leurs hommages que le lieu même.

Pence, dans les Colonies angloises en Amérique

c'est une façon de compter la petite monoye qui change sa valeur selon les contrées où vous voyagés. En Angleterre le pence vaut deux copers, & le coper vaut environ un sou de France.

Pépinier, c'est une ou plusieurs rangées d'arbres plantés d'une distance égale avec ordre.

Péquan, voyés plus haut Peccan.

Périgée, f. m. ceux qui suivent le sistème de Ptolomé se servent de ce terme pour dire le point du soleil & des autres planetes qui est le plus près de la terre.

Périhelie, f. m. ceux qui suivent le sentiment de Copernic se servent de ce mot pour dire l'endroit de l'orbite où la terre & les autres planetes aprochent le plus près du soleil. Le mot oposé c'est aphelie.

Petoumack, mot sauvage que les anglois ont conservé pour le nom d'une riviere qui sépare le Mariland de la Virginie.

Pétrification, f. f. le changement de nature d'un corps qui se convertit en pierre : il y a des pétrifications naturelles & d'autres qui sont artificielles.

Phare, f. m. haute tour d'un port de mer au haut de laquelle on allume plusieurs lampions ou autre lumiere pour éclairer les vaisseaux qui arrivent nuitamment au port.

Phase f. m. nom qu'on donne aux diverses apparences de la lune ou à ses diferens quartiers. Ainsi on ne doit pas croire comme fait le commun peuple que la lune croisse ou diminue sa masse, car elle est toujours de même grandeur ; car ses apparences ne sont que ce qu'elle nous fait plus ou moins voir sa partie éclairée du soleil. C'est ce que j'ai remarqué en étant en Canada un jour avant ou après s'être renouvelée.

Piastre, f. f. piece d'argent qui a cours en

E
te
vi
Piec
d
co
Pilo
ou
ne
ci
cr
Pilo
pa
dro
Pin, f
fai
Piran
fa l
qui
gue
nic
le q
qui
des
lon
font
cilin
Piston,
meu
Pistrin
riq
noye
pam
Plantat
chées
maïs
Planteu
cultiv
quelq

Espagne & dans les païs de l'Amérique septentrionale, qui ne vaut pas l'écu de six livres de France.

Piedestal, f. m. ce terme d'architecture veut dire la base qui sert de fondement à une colonne.

Pilori, f. m. poteau de bois où il y a un carcan où on y met ceux qui ont fait quelque friponnerie : mais à Paris le pilori difère de celui-ci, c'est une sorte de rouë où l'on met les criminels qu'on fait tourner.

Pilote, f. m. c'est celui qui conduit un navire par sa connoissance, qui fait éviter les endroits périlleux.

Pin, f. m. grand arbre résineux très propre pour faire les mats des vaisseaux.

Piramide, f. f. c'est un solide qui est large en sa base & va en diminuant jusqu'au sommet qui se termine en une pointe : mais on distingue en geometrie les diverses sortes de pyramides. La pyramide ronde se nomme cône : celle qui a trois angles, pyramide triangulaire, celle qui en a quatre, pyramide quadrangulaire & ainsi des autres. Les solides qui sont d'une certaine longueur & d'une grosseur & forme égale sont des prismes, s'ils sont ronds on les appelle cilindres.

Piston, f. m. partie d'une pompe laquelle se meut pour pomper l'eau, les liquides ou l'air.

Pistrine, f. f. les anglois dans leurs païs en Amérique donnent ce nom à une espèce de monnoye ou de petite piece d'argent qui a cours parmi eux pour vingt quatre copers.

Plantation, f. f. ce sont les terres qu'on a défrichées dans l'Amérique & qui raportent soit du maïs, du tabac, du ris ou de l'indigo.

Planteur, f. m. celui qui vit sur une terre qu'il fait cultiver par ses négres. Ce mot se dit parmi quelque françois qui habitent dans la Caroline

du sud.

Pluton, f. m. c'est celui que les poëtes ont feint d'avoir été le roi des enfers, l'époux de Proserpine qui en étoit la reine.

Pneumatique, voyés machine pneumatique.

Point d'apuis, f. m. ce mot est un terme de physique & de mécanique, qui signifie le centre de mouvement d'un levier ou l'endroit où il est soutenu.

Pointer, v. act. terme d'artillerie qui veut dire mettre le canon en état de tirer & de porter le boulet à l'endroit où on veut que le coup soit donné.

Poles, f. m. ce sont les deux points qui sont au deux extrémités de la terre, qui y sont comme un axe autour desquels nôtre globe tourne, l'un se nomme le pole arctique & l'autre l'antarctique.

Pole-cat, nom que les anglois donnent au chafoin; voyés bête puante.

Poligamie, f. f. crime que commet un homme qui se marie avec plusieurs femmes à la fois.

Pompon, mot d'une langue sauvage que les anglois ont conservé pour le nom d'un bourg de la Caroline du sud.

Pont levis, f. m. sorte de pont qui est à l'entrée d'une ville fortifiée qui se leve verticalement pour fermer la porte ou portail.

Porc-épic, f. m. animal grand comme un chat, mais ses pointes le font paroître bien plus gros & sur tout lorsqu'elles sont hérissées.

Porpoix, les anglois appellent ainsi en leur langue le pourceau de mer, mais il faut prononcer ce mot porpece. Voyés marfoilin.

Portugaïse, f. f. piece d'or du Portugal qui a cours dans les contrées angloises en Amérique pour huit piastres d'Espagne si elle est de poids.

Potiomédica, ces deux mots latin signifient médecine, potion. Je m'en suis servi pour mieux contrefaire

co
tr
Pou
où
ro
Pou
les
Prati
ve
d'a
de
Presb
l'e
aut
usit
de
Prima
qui v
ver
Profor
pell
les
Progre
me
tend
l'im
aussi
Proué,
qui e
Pruche
duqu
plus
Puding
un m
roule
d'un
ger a
puissanc
signifi

contrefaire le phébus des médecins lorsqu'ils tranchent du savant.

Poupe, f. f. l'endroit ou la partie d'un vaisseau où est fixé le gouvernail: cest ce qu'on pourroit aussi appeller le derriere du navire.

Poux, sauvages qui sont dans le Canada ou sur les frontieres de ce país là.

Pratique, f. f. ce mot parmi les navigateurs veut dire permission d'aller à terre, liberté d'avoir communication avec ceux du port & de la ville où on a mouillé l'ancre.

Presbiteriens, les réformés qui n'admettent point l'episcopat: comme on pourroit dire nous autres les Suisses, mais ce mot n'est presque usité qu'en Angleterre pour les distinguer de ceux de l'église anglicane.

Primatiale, adj. mot qui suit celui d'église & qui veut dire celle où il y a un primat qui la gouverne, qui est un archevêque ou métropolitain.

Profondeur des terres, f. f. les Canadiens appellent ainsi les país éloignés de la mer ou les endroits retirés de ceux qui sont habités.

Progressif adj. les phisiciens se servent de ce terme en parlant d'un corps en mouvement qui tend à avancer: une bille après avoir reçu l'impulsion a un mouvement progressif. On dit aussi mouvement de progression.

Proué, f. f. c'est le devant d'un navire la partie qui est à l'oposite de la poupe.

Pruche, f. f. arbre qui croît en Canada le bois duquel ressemble au sapin mais la feuille est plus courte & fort différente.

Puding ou pooding, prononcés poudeune. C'est un mot anglois qui est le nom d'une sorte de rouleau de pâte qu'on fait bouillir, à bord d'un navire & qui sert de biscuit pour manger avec la viande.

Puissance, f. f. en terme de mécanique ce mot signifie le moteur d'une machine; ce qui la

met en mouvement, on dit aussi force, ou puissance motrice.

Puiss, f. m. c'est le même animal qu'on nomme autrement chafoin. Voyés bête puante.

Quai, f. m. ruë qui est sur le bord d'une rivière, la distance qu'il y a depuis les maisons en allant au bord de l'eau.

Quakers, f. m. ce sont ceux qu'on appelle aussi trembleurs & qui dans leur façon de croire diffèrent des autres protestans. Je n'abstiens ici de dire ce qui pourroit choquer leur religion, mais j'ai trouvé que leurs mœurs suivent à bien des égards exactement l'écriture Ste. Jamais ils n'ont de procès & leurs difficultés se terminent entr'eux sans intérêt, ils condamnent l'effusion du sang, même dans une guerre légitime, parce que disent-ils, qu'on doit suivre le sixieme commandement du Décalogue sans exception. Ils font toujours l'aumône & d'autres bonnes œuvres en secret afin de n'être pas semblables aux scribes & aux pharisiens; ils se tutayaient les uns les autres, il se saluent sans se découvrir pour s'exercer à l'humilité. On les connoit aisément en les voyant parce qu'ils ne portent point de chapeaux retrouffés.

Quart, f. m. terme de marine : c'est le tenu qu'une partie des matelots reste sur le tillac pour travailler à la manœuvre en ayant soin du navire pendant que l'autre partie de l'équipage dort à l'entre-pont.

Quille, f. f. piece de bois qui sert de fondement à un vaisseau, contre laquelle les courbes sont mises.

Quinquina, f. m. remede qui n'est autre chose que l'écorce d'un arbre du Perou, qu'on achète chès les apoticairez qui est un spécifique pour guérir les fievres.

Racoon, prononcé ce mot anglois racoûme. C'est un animal gros comme un chat qui a le poil

Ra
 Ra
 r
 n
 Rac
 n
 d
 Rad
 ra
 d
 Ra
 g
 c
 le
 re
 ve
 er
 l'a
 pa
 ou
 Rafac
 ve
 rou
 file
 leu
 Rat n
 le
 Récip
 ver
 fous
 fie a
 voin
 Recole
 qui f

gris, que les Canadiens appellent *fisseur*, parce qu'il fisse quand on l'irrite. Son poil sert à la construction des chapeaux.

Rade, f. f. endroit où l'on peut mouiller l'ancre; on dit un bâtiment à la rade, lorsqu'il a jetté l'ancre après avoir plié les voiles.

Radicalement, adv. les médecins disent guerir radicalement, c'est-à-dire en déracinant le mal en sa nature.

Radoub, f. m. réparation d'un vaisseau en y mettant des planches pour le rendre en état de le mettre en mer.

Radouber, v. act. c'est la maniere de donner le radoub à un navire & de le mettre en état de servir pour la navigation.

Rarefier, v. act. terme usité en physique, qui signifie rendre rare, étendre les parties d'un corps; le dilater. En terme de dioptrique on le dit aussi en parlant de la lumiere; c'est la rendre divergente en la faisant passer au travers d'un verre où elle change sa direction en se réfractant: on le dit aussi en parlant de l'air, c'est y faire le vuide de Boile en l'ôtant par le moyen d'une machine pneumatique ou autrement.

Rafade, f. f. on appelle ainsi de petits grains de verre qui sont teints en bleu verd, jaune, rouge &c: qui ont un petit trou pour les enfiler: les sauvages s'en servent pour orner leurs ceintures ou autre chose.

Rat musqué, f. m. petit animal du Canada, on le prend pour en avoir la peau.

Récipient, f. m. sorte de cloche ou de vase de verre qu'on pose à une machine pneumatique sous laquelle on y fait le vuide: ce mot signifie aussi le vaisseau d'un alambic pour recevoir la distillation faite par un chimiste.

Recolet, f. m. religieux établi par St. François, qui font vœu de pauvreté & de chasteté, ayant

- deux carêmes à observer. Ils sont habillés d'une grossiere étoffe, au lieu de chemise ils portent la tunique, en ayent des sandales à leurs pieds.
- Rediger**, v. act. ce mot se dit en parlant d'une chose qu'on écrit en la mettant avec ordre.
- Refracter**, v. act. terme de philosophie & de physique. C'est l'action d'un corps en mouvement qui change sa détermination à la rencontre de ce qui lui fait obstacle. La lumière se refracte en passant d'un milieu dense dans un qui l'est moins, c'est pour cette raison que le soleil n'est pas à son lever ni à son coucher à l'endroit où nous le voyons, ce qu'on peut prouver par experience mais je ne m'arrêterai pas ici à prouver la réalité de ce fait.
- Refraction**, f. f. changement de détermination d'un corps qui se ment à la rencontre d'un autre qui lui fait résistance.
- Requin**, f. m. c'est un grand poisson de mer qui est fort dangereux si on se baigne dans les endroits où il est parce qu'il dévore le monde: quelquefois il est si hardi qu'il ataque les personnes d'un bateau de bas bord en se jetant dessus: j'en ai cité un exemple dans le chapitre 17. Quand à la forme de ce poisson je n'en peux rien dire, parce que ceux que j'ai vû étoient dans la mer en restant peu de tems à fleur d'eau. Il ma paru qu'ils avoient quelque écaille sur le dos en forme de corne & ce poisson me paroissoit d'un brun tirant sur le noir.
- Révolution**, f. f. terme d'astronomie; c'est le cours des planètes; un tour qu'elles donnent. Mais on doit distinguer deux sortes de révolutions l'une qu'on appelle simplement révolution, comme celle de la lune en tournant autour de la terre, ou la terre en tournant sur son axe un tour dans vingt quatre heures. Mais la révolution périodique c'est le tour de

I
t
c
j
c
Ro
l
Ro
n
Ru
b
n
San
ay
qu
ce
ce
Sang
na
me
de
pr
un
Satir
av
de
la
ce
Saum
gra
dife
l'ea
qu
Savoy
rac
les
fran
la f
s'y

l'orbite d'une planète autour du soleil : la terre fait sa révolution périodique en parcourant les douze signes du zodiaque en 365 jours & quelques heures selon que l'on est plus ou moins éloigné de l'année bissextile.

Romanesque, adj. qui tient de la fable, qui sent le faux & qui porte le caractère du roman.

Rotation, f. f. mouvement de la terre en tournant sur ses deux poles.

Rum, prononcé ce mot anglois rome. Sorte de boisson ou de forte eau de vie faite avec la melasse qu'on distille.

Sandales, f. f. sorte de souliers ou de chaussure, ayant une semelle & des couroyes, de sorte que le pied est en partie découvert, servant à certains religieux & particulièrement à ceux qui sont de l'ordre de St. François.

Sang de dragon, f. m. plante qui croit en Canada; sa racine est rouge & rend un suc comme si c'étoit du sang, elle guérit le mal des dens en y en posant dessus, mais on doit prendre garde d'avalier le jus parce que c'est un poison.

Satire, f. m. c'est un demi-dieu qu'on suppose avoir des cornes à la tête, les pieds comme ceux des chèvres & couvert de poil. Le satire dans la peinture & la poésie y peut trouver sa place pour représenter l'incontinence.

Saumon, f. m. poisson qui est à peu près de la grandeur d'un esturgeon, mais sa forme en est différente, il quitte l'eau salée pour entrer à l'eau douce. Plusieurs personnes trouvent qu'il est fort bon à manger.

Savoyane, f. f. plante qui croît en Canada, sa racine sert pour teindre en jaune. Du tems que les canadiens étoient sous le gouvernement françois ils cueilloient cette racine pour la faire embarquer : quelques uns d'entr'eux s'y étoient enrichis.

- Sauteurs**, f. m. nation sauvage qui habite en Canada & c'est aussi le nom d'un animal de ce pays là qui est de la grandeur d'une martre.
- Schilling**, ce mot en françois se prononce chelin : c'est une petite piece d'argent qui est de la grandeur d'un vingt quatre sous de France qui a cours en Angleterre & dans les Colonies angloises en Amérique : sa valeur est de huit batz de nôtre pais.
- Scolastique**, adj. qui est du colége ou de l'école , on donne aussi ce nom à la theologie qui regarde la controverse des points contestés.
- Second**, f. m. celui qu'on appelle autrement contre-maitre, nommé par les anglois mate. Le second commande l'équipage d'un navire à l'absence du capitaine.
- Seminaire**, f. m. maison ou grand bâtiment où sont un certain nombre de prêtres où l'on y reçoit ceux qui veulent se faire instruire dans la theologie.
- Serpent à fouët**, f. m. c'est une sorte de serpent qui n'est point dangereux, mais si on l'approche il saute sur les personnes en s'entortillant autour d'un bras ou d'une jambe en donnant des coups avec sa queue sans faire d'autre mal.
- Serpent à sonnette**, f. m. ceux que j'ai vû dans la Caroline & la Virginie étoient de la longueur d'environ quatre à cinq pieds : la queue après l'avoir bien examiné est une rangée de plusieurs petits cartilages qui se joignent les uns avec les autres par une sorte de jointure qui forme autant de charnières que cet animal met en mouvement lorsqu'on l'approche & font un bruit mais assez différent du son d'une sonnette : ce serpent est fort dangereux à cause que sa morsure est venimeuse & mortelle s'il atteint sur une veine à cause de l'inflammation qu'elle répand par tout le corps. En voyageant

en Canada
ce país là
e.

ce chelin:
est de la
e France
Colonies
st de huit

e l'école ,
e qui re-
estés.

ment con-
nate. Le
navire à

ment où
où l'on y
instruire

e serpent
l'apro-
entortil-
en dou-
re d'au-

vû dans
e la lou-
la queuë
ngée de
nent les
jointure
t animal
e & font
me fonc
à cause
elle s'il
anation
yageant



